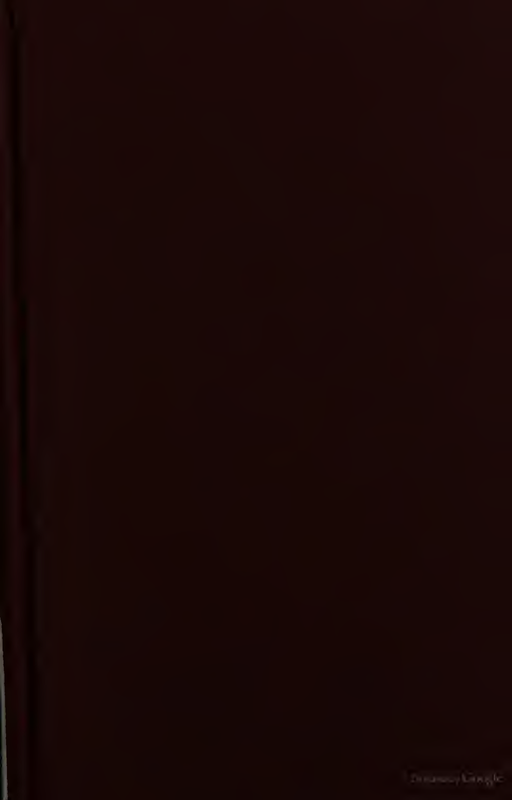


L'ESPAGNE



SOUS

FERDINAND VII,

PAR

Le Marquis de Custine.

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,

HAUMAN ET COMP^e.

1838

L'ESPAGNE

SOUS

FERDINAND VII.

« Mon but n'a pas été de préconiser telle forme de gouverne-
« ment en général ; car je suis du nombre de ceux qui croient
« qu'il n'y a presque jamais de bonté absolue dans les lois. »

De la Démocratie en Amérique, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE. *Introduction*, p. 22.

IMP. DE HAUMAN ET Ce.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, no 8.

L'ESPAGNE

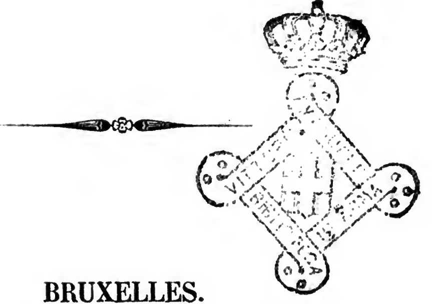
SOUS

FERDINAND VII,

PAR

LE MARQUIS DE CUSTINE.

Tome Troisième.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

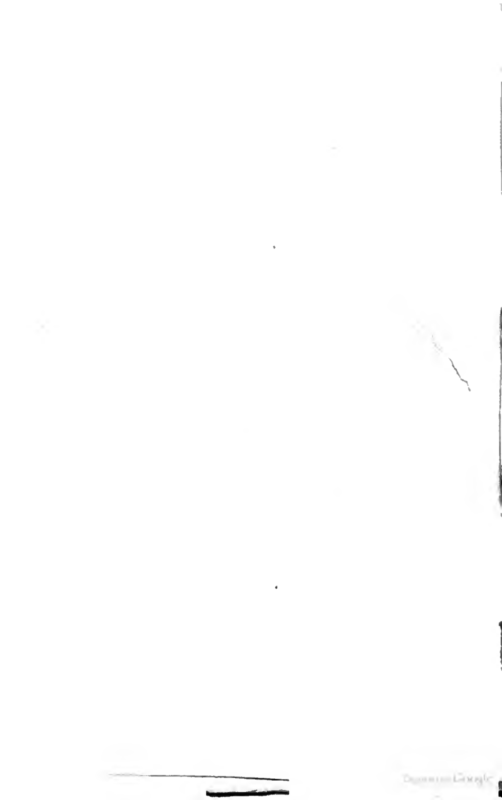
HAUMAN ET COMPᴳ.

1838

LETTRE XXXII.

SOMMAIRE.

Buste du roi Pierre le Cruel niché dans une muraille au coin d'une rue de Séville. — Anecdote qui a fait élever ce monument. — Plaisanterie du roi au magistrat. — La réplique en action. — Reliques de saint Ferdinand. — Les prêtres espagnols, comme autrefois ceux de l'Égypte, sont les archivistes de la nation. — Le peuple éclairé par la foi. — Son histoire est toute catholique. — Il la connaît mieux que les nations lettrées ne connaissent la leur. — Rapport qu'il y a entre les Espagnols et les Juifs.



A MISS BOWLES.

Séville, 16 mai 1831.

J'ai vu ce matin le buste du roi Pierre le Cruel, encadré et placé dans une niche, au coin d'une rue; voici l'anecdote qui l'a fait élever là. Ce roi galant autant que féroce, parcourait la nuit les rues de Séville : en véritable Espagnol, il ne pensait qu'aux intrigues d'amour ; arrivé près du lieu qu'on lui avait assigné pour un rendez-vous, il rencontre un homme qui lui dispute le pas. La querelle s'échauffe, le roi tire son épée, et, sans autre forme de procès, il tue l'imprudent qui s'opposait à son passage.

Le lendemain, Pierre tenait sa cour entouré de ses grands : l'*assistente* se présente ; le prince

appelle ce magistrat et lui dit : Un meurtre a été commis cette nuit dans Séville; en savez-vous l'auteur? — Non, sire, répond l'*assistente.* — Votre devoir est de le découvrir; je veux voir sa tête placée à l'endroit où il a tué un homme.

A quelque temps de là, le roi trouva son buste niché dans le mur, au lieu même où son adversaire avait succombé. Ce buste était là, couronné et entouré de tous les ornements de la royauté. Je ne m'intéresse guère à un despote goguenard, plaisantant avec un magistrat rusé sur la mort qu'il a donnée à un de ses sujets ; mais c'est un trait frappant ajouté à un tableau de mœurs.

On a exposé ce matin, dans la cathédrale, le corps d'un roi bien différent de Pierre le Cruel; c'est le jour où l'on ouvre la châsse de saint Ferdinand, l'anniversaire de l'entrée de ce pieux monarque à Séville, après la fuite des Maures. Les prêtres sont encore en Espagne ce qu'ils étaient autrefois en Égypte : les seuls archivistes de la nation. La religion se mêle à l'histoire du passé autant qu'aux actions de la vie présente, et qu'aux espérances de la vie à venir. Il résulte de cette consécration des hauts faits d'un grand homme, par la foi populaire, un rapport intime entre les individus des classes inférieures de la société, et les hommes qui ont le plus influé sur les grands événements. La seule instruction qu'ait ici le peuple lui vient de l'Église : la science lui est transmise par la foi ; il retrouve ses

héros dans ses saints avec une vénération qui n'est pas dénuée de fierté. Il est familiarisé avec la gloire pieuse de ses illustres patrons, comme les anciens l'étaient avec l'héroïsme de leurs demi-dieux. Grâce à cet accord des usages et des croyances qui survit ici à la ruine de l'édifice social élevé en Europe par le moyen âge, le peuple espagnol me paraît plus au fait de ce qui s'est passé chez lui, que ne le sont les hommes des classes inférieures dans les pays littéraires où, pour étudier quelque chose, il faut déjà être homme d'esprit, car, dans ces pays-là; les lumières sont partout; on sait tout sans rien apprendre, et le désir d'approfondir quelque chose, lorsqu'il serait si facile de se passer de travail, prouve à lui seul une force d'intelligence au-dessus de l'ordinaire. Heureusement pour l'Espagne, son histoire même a toujours été religieuse; jusqu'ici cette nation, à part de toutes les autres, n'a point vu d'époque où la gloire ait osé se séparer de la foi : l'enseignement pieux est encore pour elle une revue historique. Dans le cœur d'un Andaloux, l'amour du ciel se confond avec l'orgueil patriotique; c'est comme cela seulement que je conçois et que j'approuve l'amour du pays poussé jusqu'à l'enthousiasme.

Il n'a pas a en Europe un peuple qui rappelle les anciens Juifs autant que les Espagnols, parce qu'il n'y en a pas un dont le gouvernement se soit autant approché de la théocratie pure. Ici le roi n'affecte pas le respect pour le catholicisme, parce qu'il est

roi ; mais s'il est roi c'est parce qu'il est catholique. L'essentiel, en Espagne, ce n'est point la monarchie, c'est la religion. D'après ces données, ce pays me paraît plus avancé que bien d'autres dans le travail de la transformation politique qu'attend l'Europe entière avec un mélange d'espoir, de crainte, de désirs et de répugnances, sentiments dont la contradiction ne peut être sauvée que par une foi neuve et sincère, par le christianisme purifié par cette religion rajeunie dont le genre humain, altéré de vérité, appelle de toutes parts les miracles nouveaux.

Si je compare les Espagnols aux Israélites, c'est parce que chez l'un et chez l'autre de ces peuples, l'arche sainte est conservée, et le sort de l'ordre politique y dépend de l'obéissance aux lois divines. Ceci ne s'applique qu'à la vieille Espagne; dans ce pays, comme ailleurs, il se prépare une nation nouvelle; et nous ne connaissons que l'ancienne; toutefois je ne veux pas pousser ma comparaison des Espagnols avec le peuple de Dieu au delà de ce qu'elle a de flatteur. Malgré le préjugé, je crois apprécier dignement le caractère de cette nation en montrant les rapports qu'il peut avoir avec celui d'une race d'hommes à laquelle le monde civilisé doit son Dieu. Qu'ont fait pour nous tous les peuples de la terre, en comparaison de ce que nous devons aux Juifs ?

LETTRE XXXIII.

SOMMAIRE.

Voyager en Espagne, c'est oublier le reste du monde. — La passion des voyages justifiée par les merveilles de Séville. — Préjugés rectifiés à chaque pas. — Fête populaire chez le consul d'Angleterre. — Élégance des simples ouvriers et ouvrières de Séville. — Ici c'est le peuple qui fait la mode. — Les majo et les maja sont copiés par les grands. — En Espagne, les plaisirs rapprochent les hommes de toutes les classes; dans les autres pays ils les séparent. — L'égalité pratique, à l'ordre du jour. — Habitudes républicaines dans l'armée et dans l'église. — L'aristocratie anglaise scandalisée. — Costume d'un *majo* de Séville. Habillement des femmes. — Leur coiffure. — Romances espagnoles. — Caractère particulier de cette musique. — Son charme, ses défauts. — Usage que les Espagnols modernes font de leur idiome : ils parlent pauvrement une langue riche. — Le son de voix des femmes rappelle l'Afrique plus que l'Europe. — Le brigandage inhérent aux mœurs des Arabes. — Trafic de la police, qui vend aux bandits la permission d'exercer leur industrie. — Vols domestiques plus rares qu'ailleurs. — La bonne foi espagnole révoltée par tout abus de confiance. — Pantomimes jouées par des ouvriers. — Talent des acteurs. — Comique espagnol. — Pruderie d'une demoiselle anglaise. — Conversation entre cette jeune personne et le voyageur. — Simplicité et décence naturelle des dames du pays. — Séguidilla dansée en groupes. — La bohémienne. — Sa taille, sa toilette, sa danse et le chant qui l'accompagne. — La lole. — Effet prodigieux de cette danse. — Prestige

du talent de la bohémienne. — La femme changée en déesse. — L'Anglaise qui veut imiter l'Andalouse. — La copie fait sentir tout le mérite du modèle. — Le bolero châtié, plus indécent que la lole. — L'homme de la police présidant à la fête. — Retour du bal. — Émeute à la porte de l'auberge. — Galanterie d'un domestique français. — Jalousie espagnole. — Horreur des Andaloux pour l'ivrognerie. — Le mayoral reconnaissant. — Embarras de l'écrivain. — Bonheur du voyageur.

A MONSIEUR DE VIMEUX.

Séville, 16 mai 1831.

Avec mon goût pour la solitude, je m'accommode assez bien de la profonde ignorance où l'on est ici de la marche du monde. Nous ne savons si les peuples sont en paix ou en guerre, si la France se calme ou se brûle, s'il y a encore une France ; et pour le peu de mois qu'il nous reste à vivre dans cet oubli de tout, je m'y maintiens avec d'autant moins de remords, que je crois à la durée de la paix *. Cette opinion m'est commode ; mais ne le fût-elle pas, ce serait encore la mienne comme elle l'a été, vous le

* Écrit en 1831.

savez, depuis la révolution, ou pour mieux dire l'évolution de juillet.

Mais malgré ma philosophie politique, le silence de mes amis m'est pénible. Il me trouble souvent dans les jouissances de ma vie vagabonde ; et je me dis chaque matin : Que M. ***, qui est l'exactitude même, ne m'envoie pas un mot de vous ni de personne. De tous les inconvénients des voyages, le seul auquel je ne puisse m'accoutumer, c'est l'oubli des gens qu'on quitte. Pour faire un pèlerin sans regret, il faudrait ou la force de détachement d'un saint ou l'égoïsme d'un sot.

Les difficultés matérielles du déplacement m'occupent peu, les éléments me trouvent préparé à vaincre les obstacles qu'ils m'opposent ; mais les amis qu'on n'emmène pas me gâtent les voyages, surtout les plus intéressants, c'est-à-dire les plus difficiles, ceux dont on aimerait le mieux à partager les plaisirs et les dangers. Sans l'amitié, je serais un voyageur conséquent, je m'en vante ; car si j'ai su éviter les contradictions, c'est dans les arrangements nécessaires pour satisfaire la passion que j'ai de courir le monde.

Cette passion me paraît parfaitement justifiée à Séville. Je suis fier de cette cité ; de telles merveilles sont une réponse victorieuse au reproche qu'on me fait de ne savoir pas rester chez moi. Comment renoncer à connaître les Maures, les Andaloux, et leur fidèle miroir, Murillo, quand on a le temps et la

force de venir les étudier chez eux? Les ouï-dire sont ennuyeux comme la demi-vérité : il est vrai que depuis mon séjour à Séville la chaleur m'accable, l'ail me dégoûte, et je ne sais quelle légion de bêtes me dévore le jour et la nuit. Mais l'air m'embaume, la lumière me réjouit, et les gens, moitié Africains, moitié civilisés, parmi lesquels nous vivons, m'amusent parfaitement. C'est la première fois depuis la Calabre et l'Écosse que je voyage par pure curiosité. Dieu merci, cette fois je n'ai d'autre but que le plaisir de déchiffrer un vieux manuscrit oublié dans le coin d'une bibliothèque d'alchimiste: tel est exactement l'effet que produit dans mon esprit l'étude de l'Espagne. C'est une mine abandonnée et qu'il faut rouvrir; l'Europe a tant de préjugés sur ce pays, qu'il n'y a pas de voyageur si frivole, si ignorant qu'il soit, qui ne se sente à Séville une supériorité marquée sur tous ceux qui le liront, uniquement parce qu'il ouvre les yeux et les oreilles, et qu'il est à Séville! C'est l'espèce de satisfaction des gens qui se sont levés de bonne heure, et qui pensent à ceux qui dorment. Vous dormez, vous, à Paris. Ici je veille moi... A la vérité, je ne dors pas du tout, à la lettre, et c'est trop vivre. Mais en huit jours de séjour, on a rectifié une prévention par heure. Vous ne pouvez penser, voir, entendre, vivre à Séville, sans contredire tous les gens que vous connaissez, tous les livres que vous avez lus: c'est amusant, surtout pour les taquins comme... nous. Où est

Taquin le superbe *, comme il jouirait avec moi de cette rectification inévitable, involontaire et continuelle des idées des autres ? C'est un des plus piquants plaisirs du voyage d'Espagne. Malheureusement nous quittons Séville demain pour descendre le Guadalquivir sur le bateau à vapeur ; mais avant de m'embarquer, je veux vous décrire une des soirées les plus amusantes de ma vie, une vraie soirée espagnole.

La famille du consul d'Angleterre à Séville est Andalouse ; il n'y a que lui d'Anglais dans sa maison. Il a cinq enfants, dont l'aîné est un garçon de quatorze ans ; sa femme et sa belle-sœur sont du pays ; la dernière a été une des plus belles personnes de Séville ; elle n'est point mariée, et elle a encore beaucoup d'agréments. Je vous en parle comme d'une femme de quarante ans ; c'est que cet âge, chez nous, répond à celui de vingt-six ou vingt-huit ici. Mademoiselle Dolorès a vingt-huit ans.

Outre sa famille, le consul a dans ce moment, chez lui, plusieurs demoiselles anglaises avec leur frère ; je vous parlerai d'eux plus tard. La maîtresse de la maison, et son aimable sœur, qui ne pensent qu'à nous rendre le séjour de leur pays agréable, ont désiré nous en faire connaître les habitants, en nous les montrant de plus près qu'on ne les voit ordinairement. Je parle des gens du peuple, la seule classe

* Plaisanterie du chevalier de Boufflers.

qui soit vraiment intéressante ici, et différente de ce qu'on rencontre dans le reste du monde. Ces dames nous ont préparé une surprise. Nous étions invités à venir chez elles prendre du thé à huit heures, après... la comédie? Non; après *le combat de taureaux!* Nous arrivons exactement, et qui voyons-nous au lieu du petit cercle d'habitués auquel nous nous attendions? nous trouvons une société de trente ou quarante personnes, autant d'hommes que de femmes; cette réunion était composée des meilleurs chanteurs de Séville, des meilleurs joueurs de guitare, des meilleurs danseurs et danseuses de danses nationales; enfin des meilleurs acteurs que j'aie eu l'occasion de voir depuis longtemps. Et ce qui vous étonnera, c'est que tous ces talents étaient pris dans la classe des ouvriers. Je vois d'ici votre mine de dégoût et vos gestes dédaigneux, comme si vous craigniez de faire connaissance avec je ne sais quelle population accessoire, que nous croyons l'inévitable compagne de la race humaine dans tout climat brûlant comme celui-ci. Détrompez-vous: le peuple andaloux, excepté les mendiants et la toute dernière classe des journaliers et paysans, est infiniment plus propre que le nôtre; de plus, il est mieux élevé, plus poli, plus beau, plus élégant dans ses manières comme dans son costume.

Cela ne m'étonne pas, me répondit un Anglais à qui je faisais faire la même observation. Les personnes de cette classe sont les seules en Espagne qui

reçoivent quelque éducation. Malgré l'exagération de cette boutade, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle n'est pas tout à fait dénuée de fondement.

C'est surtout parmi le peuple de l'Andalousie qu'on trouve les modèles de ce qu'on appelle dans toute l'Espagne les *majo* et les *maja*. J'en ai déjà rencontré quelques copies à Madrid. Ce sont de jeunes élégants de bas étage, des fanfarons de village, des faraux de mince condition, espèce de types populaires, imités ensuite par les plus grands seigneurs comme par les simples gentilshommes, qui se glorifient d'adopter les habitudes, les costumes et les goûts nationaux : ici c'est le peuple qui fait la mode. Notre démocratie politique n'a pu encore obtenir un tel succès contre l'aristocratie de nos mœurs. L'Angleterre a vu aussi ses plus grands seigneurs renoncer à leurs habitudes pour se faire cochers et vivre, se vêtir, se nourrir, parler comme des conducteurs de stages ; mais les riches anglais copient les gens du commun sans jamais se familiariser avec eux. La vie aventureuse d'un peuple qui semble avoir résolu de s'arrêter au degré de civilisation atteint pendant le moyen âge, est riche en plaisirs communs à toutes les classes. Ces fêtes nationales forment un lien entre les hommes des rangs les plus divers, ils réunissent, du moins pour un instant, la population espagnole tout entière : c'est à mon gré le grand avantage des combats de taureaux, où le courage plus physique

que moral, et la force et l'adresse corporelles inspirent, à tous le même intérêt, la même admiration passionnée, passionnée comme tous les plaisirs de ce peuple. Le talent de vaincre le monstre devient pour le temps que dure la joute la seule distinction respectée en Espagne : pendant l'heure du spectacle le pays est une république dont l'homme le plus agile devient le chef.

Si dans un tel pays la politique divise les hommes, le plaisir les réunit. Chez nous, au contraire, et chez les Anglais, les divertissements désunissent les populations autant que les affaires ; si le corps social souffre quelque part, les amusements, qui ne sont jamais partagés par un grand nombre d'individus à la fois, aggravent le malaise ; là le plaisir excite à la discorde au lieu de la calmer, et c'est justement le contraire de ce qui arrive ici, où l'on voit à certains jours la société tout entière assemblée, non pour s'aigrir par le spectacle de son luxe, de ses vanités, mais pour satisfaire en commun des passions réelles ; ce genre de divertissement est unique parmi les nations modernes : et je vois à regret s'approcher le temps où l'Espagne abolira ses solennités nationales, derniers exercices qui, dans l'Europe, moderne rappellent encore les jeux de la Grèce.

Les Espagnols s'embarrassent peu des théories politiques, mais de fait ils jouissent d'une égalité pratique qui n'existe peut-être que chez eux. Cette égalité s'étend au delà des relations particulières de

la vie sociale, on la retrouve jusque dans la vie publique*.

La monarchie espagnole est composée pour ainsi dire d'autant de petites républiques qu'il y a de villes dans la Péninsule ; l'esprit fier et indépendant qui règne dans ces municipalités est entretenu par le clergé et se répand dans tout le royaume.

Les évêchés ne sont pas le patrimoine de quelques familles nobles, ainsi qu'il arrivait en France avant la première révolution, lorsque le mérite transcendant n'obtenait que rarement une petite part des richesses possédées par le corps entier de l'Église; les évêques espagnols sont en général les premiers hommes de l'Espagne par les talents et les vertus, et la plupart d'entre eux sortent des rangs inférieurs de la société.

Les dignités de l'armée sont également plus à la portée du mérite qu'elles ne l'étaient autrefois chez nous : d'après tant d'institutions, ou plutôt de traditions libérales sans prétentions philosophiques, il n'est pas étonnant que les germes révolutionnaires

* Nous ne pouvons assez répéter que ces pages peignent l'ancienne Espagne telle qu'elle était à ses derniers moments, telle que personne ne la verra plus, et que si l'auteur a quelquefois pressenti la crise actuelle, il s'est fait bien plus souvent encore illusion sur la force et la durée de l'ordre de choses qu'il trouvait subsistant à son passage; le trop petit nombre de faits qu'il avait pu recueillir pendant une course rapide, ne lui avait pas permis d'apercevoir la ruine prochaine de ce vieil édifice.

avortent en ce pays ; pour le bouleverser il faudrait parvenir à l'aveugler entièrement sur ses propres intérêts : or, il n'y a pas ici de journaux destinés à défendre le pour et le contre ; les esprits sont plus justes et plus réfléchis que chez nous. Si les demi-lumières augmentent l'activité de la pensée, elles diminuent la puissance de la réflexion, et nuisent à la justesse du jugement.

L'Anglais, près duquel je m'étais assis et qui s'amusait à contrarier mon enthousiasme, me disait, en regardant danser les ouvriers de Séville : Tous ces gens-là se croient vos égaux. Je pense comme eux là-dessus, ai-je répondu, au grand scandale de l'aristrocrate britannique. Ce qui nous rappelle la différence des rangs quand le hasard rassemble des hommes nés dans des classes diverses, ce sont les prétentions des inférieurs : ici personne ne prétend qu'à montrer ce qu'il sait, sans s'embarrasser de ce qu'il est : voilà ce que j'appelle de la vraie dignité !...

« Voyez ces femmes entrer dans le salon, et saluer la maîtresse de la maison ; remarquez la noblesse naturelle de leurs manières, et, ce qui est synonyme, leur vraie politesse ; avec tant de simplicité, tant d'insouciance sur l'effet qu'il produit, tant de fierté sans arrogance, un homme du peuple est l'égal des rois. »

A l'heure qu'il est je ne connais pas de prince en Europe vêtu comme un garçon ébéniste de Séville ; le *majo* andaloux est de tous les hommes civilisés celui dont l'habit coûte le plus cher. Ce pays est encore

riche, et malgré la perte des Amériques, les habitants de l'Andalousie sont loin d'être obligés de travailler tous les jours de la semaine pour gagner leur vie. Ils sont élégants, parés, gais, brillants, oisifs, et l'on dirait qu'ils n'existent que pour se divertir. La cherté de la main-d'œuvre et des vivres en général, dans le midi de l'Espagne, tient à l'abondance du numéraire, qui affluait dans ce pays sans que les naturels eussent mérité par leur travail cette opulence toute factice. Cadix était le havre de l'or; les lingots arrivaient dans cette ville, comme ailleurs les épices et les autres marchandises de l'Inde.

Le costume du premier *majo* que nous avons aperçu hier dans le salon du consul d'Angleterre était un des plus simples que j'aie vus; mais comme j'avais le loisir de l'examiner de près, je vais vous le décrire. Ce jeune homme portait une veste ronde très-courte, de drap noir extrêmement fin : elle était ornée d'épaulettes, de ganses et de nœuds de rubans de soie noire, et garnie d'une broderie en frange de soie noire, dont l'effet m'a paru de bon goût. La doublure de la veste était d'une étoffe de soie bouton d'or, une chemise brodée à col rabattu se voyait à travers l'ouverture d'un petit gilet de soie à boutons d'or, et très-chargé de broderies ; autour du col pendait une cravate en sautoir, agrafée dans un anneau d'or garni de pierres fines. La culotte courte, en tricot de soie noire, était attachée à la jarretière par une ganse qui se termine en gland. Les souliers

étaient d'une peau jaune extrêmement fine, et l'on voyait des bas de soie blancs à coins brodés briller à travers l'ouverture des guêtres de cuire jaune, qui complétaient la parure. Cette partie du vêtement est d'une magnificence particulière ; on y voit baucoup de broderies et des dessins délicats tracés à coups d'aiguille; rien de pareil ne se fait en aucun autre pays ; ces guêtres restent toujours ouvertes depuis la cheville du pied jusqu'au-dessus du mollet; ce qui donne l'air à moitié déshabillé à l'homme qui les porte.

Voilà comme les jeunes gens de Séville se vêtent pour courir les rues le soir, ou pour aller voir les processions les jours de fête, ou pour assister aux combats de taureaux. Leurs costumes sont tous les mêmes, et pourtant ils varient à l'infini ; un pays où il y a de l'imagination et de la poésie partout, excepté dans les livres, a beau adopter une mode générale, ceux qui la suivent la modifient toujours. Quand chacun sent et parle d'après soi, soyez sûr aussi que chacun se pare à sa manière. La mode est ici avec le caprice exactement dans le même rapport que la royauté avec la liberté : on révère, on encense le roi, mais on ne lui sacrifie rien. Le costume que je viens de vous décrire coûte de quinze à vingt louis. Il y en a qui sont tout brodés en jay, et qui coûtent jusqu'à deux mille francs, sans compter la valeur des bijoux, qui peuvent ici compléter la parure d'un homme sans le rendre ridicule.

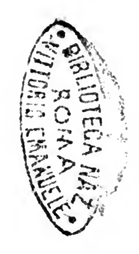
L'habillement des femmes est moins bizarre, moins recherché, moins extraordinaire et moins joli, ce me semble, que celui des hommes ; pourtant il n'est dépourvu ni de grâce ni d'élégance. C'est une robe noire fort étroite et très-courte, coupée d'une certaine manière, qui est connue seulement des couturières espagnoles. Cette robe, appelée basquine, est de soie ; elle est ornée de plusieurs rangs de ganses et de franges pareilles à celles des habits d'hommes. Sur la tête est un peigne d'écaille, dont le dos, léger comme de la dentelle, a jusqu'à six pouces de haut ; des fleurs naturelles, dont le parfum embaume les promenades publiques, ornent les cheveux, qu'on aperçoit à travers une mantille de dentelle, espèce de voile plus ou moins riche jeté sur la tête et par-dessus le peigne*. La chaussure est une partie essentielle de la toilette des femmes, qui portent des bas de soie blancs et des souliers de soie noire si petits, avec des quartiers si bas, qu'on a peine à comprendre comment ces chaussures tiennent aux pieds. Cette toilette n'est pas celle d'une grande dame, c'est celle d'une ouvrière parée, d'une Andalouse de la classe bourgeoise, et même au-dessous. Pour pouvoir danser elles attachent leurs souliers avec des cordons de soie blancs comme les bas et qui n'attirent point l'œil. Au lieu de robes noires,

* Le nom de mantille fait penser à un mantelet, mais c'est plutôt un voile.

quelques femmes étaient vêtues hier au soir de robes blanches de mousseline, ou de satin, avec des ceintures de velours noir, et des applications de même étoffe en guise de garnitures.

Telle est la société D'OUVRIERS qui nous attendait dans un grand salon disposé pour la recevoir.

La fête a commencé par des romances accompagnées sur la guitare. La musique espagnole, comme tout le monde le sait, est originale, mais quelquefois dure à l'oreille, à cause de la brusque transition d'un ton à l'autre. On retrouve dans ces modulations âpres et passionnées quelques souvenirs de la barbarie africaine; elles nuisent aux charmes de la mélodie; mais elles plaisent aux esprits blasés comme aux oreilles sauvages qu'elles frappent fortement. Telle est la cause du succès des airs espagnols à Paris : les Andaloux chantent avec une voix de la gorge, une voix criarde qui aborde hardiment des intonations fausses; ces accidents arrivent assez souvent dans le cours d'un morceau; habitué aux phrases régulières et largement dessinées de la musique italienne, je trouve le chant espagnol trop saccadé pour être vraiment agréable. J'ai cependant remarqué quelques mélodies voluptueuses ou comiques au dernier degré. La plupart des motifs sont dans le ton mineur, le seul qui peigne bien la tristesse passionnée et les tourments de l'amour malheureux; la mélancolie du mode, contrastant avec la rapidité des mouvements, est précisément ce qui fait le caractère particulier de



la musique espagnole dont les rhythmes sont gais jusqu'au burlesque, et les tons mélancoliques jusqu'à la douleur.

J'avais entendu vanter, comme tout le monde, les beautés de la langue castillane ; depuis que j'écoute ceux qui la parlent, je me trouve un peu étonné de mon admiration sur ouï-dire.

Les Espagnols modernes se servent de leur langue comme des riches malaisés habitent leur palais, qu'ils abandonnent en grande partie pour se nicher dans un coin d'où ils ne sortent presque jamais. Cet idiome, jadis si riche, a des ressources à peu près inconnues à la plupart de ceux qui le parlent aujourd'hui. Ils ne se servent que d'un petit nombre de mots sans cesse ramenés dans la conversation. Ces mots deviennent des pivots autour desquels tournent les idées à moitié perdues sous des expressions banales : merveilleux refuge de la paresse d'esprit! Grâce à l'usage qu'on fait de ces mots parasites, les personnes les plus spirituelles sont souvent rabaissées au niveau des niais ; cette espèce d'égalité-là n'est guère dans l'esprit du siècle. Écoutez causer des femmes espagnoles, vous n'entendrez que ces paroles : *Bueno!... Muy bueno! Muy buonito ;* ce qui veut dire : Bon, joli, très-joli! ou bien, *soi enfadada :* Je suis ennuyée, cela me déplaît.

Ce que je dis là s'applique à la manière de parler de tous les Espagnols ; mais ce qui est particulier à la prononciation andalouse, c'est qu'elle est nazil-

larde ; de là des sons désagréables ajoutés aux sons gutturaux communs à tous les habitants de la Péninsule, ce qui produit un effet ridicule, comme le chant des juifs dans les synagogues. Les femmes ont en général des voix dures ; elles parlent haut, et leur accent est singulièrement âpre. Ce défaut me paraît encore plus choquant dans le chant que dans le discours.

L'usage de chanter pendant la danse est d'une haute antiquité ; on le regarde comme un reste des coutumes arabes, qui elles-mêmes remontent aux premiers temps du monde. On ne peut oublier un instant, surtout dans l'Andalousie, combien il y a de sang africain mêlé à celui de ce peuple qui s'appelle catholique par excellence. Le génie oriental, modifié par une influence chrétienne, se reconnaît ici à chaque pas qu'on fait ; on le retrouve dans l'architecture, dans la littérature, dans les arts, dans les traits du visage, dans les mœurs, dans les plaisirs qu'on prend en public, dans la vie domestique, dans le langage, dans les passions, dans l'histoire, dans les sciences, dans la gloire, dans les vertus, dans les vices, dans ce qui est acquis, dans ce qui est inné, enfin dans tout.

Le brigandage, si difficile à détruire, si enraciné, surtout chez les Andaloux, est encore une passion naturelle aux races de sang arabe. Il faut convenir aussi que ce germe est savamment développé par les autorités administratives du pays. On vient de

mettre à prix, *dans les journaux*, la tête d'un fameux chef de bande, nommé Jose Maria : mais les gens bien instruits prétendent qu'en même temps cet homme, soi-disant traqué par la police, paye à cette même police plus de mille réaux par jour, pour s'assurer l'impunité de ses rapines. Quel joli trafic de part et d'autre ! ! Cette patente vendue par le brigand de bureaux au brigand de grand chemin, est un des objets d'industrie les plus propres à faire bien apprécier l'état de la société dans ce pays-ci. Les agents inférieurs du gouvernement ne me semblent appliqués qu'à démoraliser la nation la plus noble de l'Europe. Malgré leurs succès et les progrès du mal, l'Espagne est peut-être encore aujourd'hui le pays où il se commet le moins de vols domestiques : l'abus de confiance répugne à la sincérité du caractère espagnol.

On n'a presque jamais besoin de fermer sa porte dans une auberge, et, ce qui devrait consoler le voyageur attaqué sur la route, c'est que les gens qui le dévalisent ne sont que les héritiers dégénérés des chevaliers dont ils rappellent, sinon les vertus, au moins l'audace et l'adresse.

Je ne veux pas vous laisser oublier la fête de M. Williams : le chant terminé, on a joué des farces; l'accent espagnol, âpre comme je viens de vous le dire, porte ordinairement sur l'avant-dernière syllabe des mots, mais on y ajoute assez souvent une intonation forte et rauque sur la dernière.

Cette double accentuation donne à la langue un air un peu sauvage, mais elle lui prête une expression énergique et soutenue, parfaitement analogue au caractère des habitants du pays, et qui n'est nullement dépourvue de grâce ni de noblesse. Le talent mimique des gens du peuple m'a surpris. Je ne sais s'il est commun à Séville, mais je n'ai jamais vu un sang-froid, un sérieux, un naturel plus comique que celui des virtuoses qu'on avait réunis pour nous fêter. Quoique je commence à entendre et à parler l'espagnol, j'ai perdu beaucoup du sens des paroles; mais la pantomime suppléait à mon ignorance.

Un des principaux acteurs était un jeune homme qui contrefaisait le niais, ou plutôt le simple, l'innocent : il nous a joué une description de la cathédrale de Séville par un paysan qui arrive de son village. Cette scène a fait pâmer de rire toute la société : jeunes et vieux, nobles et roturiers, tous riaient au point d'interrompre le farceur.

Venait ensuite un ivrogne qui essaye d'allumer son cigare à une chandelle sans jamais pouvoir arriver à la flamme. Les lazzis de cet homme étaient comiques et m'ont rappelé plusieurs scènes du Figaro de Beaumarchais, dont j'admire le talent tous les jours davantage depuis que je suis en Espagne. Personne n'a peint ce pays mieux que lui, sans en excepter Lesage; comme tous les hommes de son temps, il l'a vu à travers sa lunette philosophique; mais ce qu'il a vu, il l'a vu clairement et représenté

avec une vigueur de coloris admirable. Je ne sais s'il est toujours vrai, mais comme il est toujours créateur et qu'il vivifie sa pensée par la manière dont il l'exprime, il a l'air naturel, assez du moins pour arriver à l'effet qu'il veut produire.

A la fin de la scène de l'ivrogne est revenu le niais ; celui-ci a joué le cheval, l'homme est monté sur la bête et le discours entre le cavalier ivre et le cheval raisonneur a fait la joie de toute l'assemblée : c'est du Sancho moderne.

Ici l'aînée des miss a fait explosion, sa vertu révoltée, son bon goût offensé, ont crié vengeance : elle est sortie du salon avec un éclat de pruderie qui m'a paru souverainement ridicule; je l'ai suivie, sous le prétexte de prendre intérêt à sa santé, mais réellement pour la faire enrager et pour continuer d'observer ses grimaces, que j'espérais voir devenir de plus en plus risibles et inconvenantes au nom du bon ton et de la décence blessés. Cette famille habite Cadix depuis six ans, ils savent la langue comme les gens du pays, et les usages et la plaisanterie un peu goguenarde des Espagnols doivent leur être familiers.

« Vous vous ennuyez du comique espagnol, dis-je à ce dragon de vertu, en l'abordant au fond d'une galerie solitaire où s'exhalait sa colère. Vous êtes impatiente de voir commencer la danse afin d'y prendre part? » — « Moi, je serais bien fâchée de faire un pas avec ces gens-là : toute la ville me

montrerait au doigt demain. » — « Pourtant vous avez mis votre habit de *maja*, ce costume annonce des projets. » — « Il est vrai, je veux danser pour amuser la société, mais quand tous ces intrus seront partis. Il n'y a que des femmes espagnoles qui puissent souffrir chez elles des gens de cette sorte et prendre part à leurs divertissements. »

J'étais au moment de répondre : Ces femmes, tout espagnoles qu'elles sont, respectent peut-être l'hospitalité mieux qu'une Anglaise ; elles ne blâmeraient pas devant un étranger la conduite d'une personne qui les aurait accueillies dans sa maison et traitées comme ses propres filles pendant six semaines. J'aurais voulu que la jolie prude entendît cette vérité dure ; mais je ne voulais pas la lui dire : je me bornai à lui apprendre qu'autrefois en France les plus grandes dames dansaient avec les gens de leur maison et avec les paysans. — « Elles ne feraient pas cela aujourd'hui. » — « Je le crois bien, il n'y a plus de grandes dames chez nous que les bourgeoises, et pour celles-ci la société des gens du peuple est si peu nouvelle qu'elle les ennuie. »

Cette conversation fut interrompue par le maître de la maison, qui vint me chercher pour me faire entendre des seguidillas chantées par un des hommes de Séville qui joue le mieux de la guitare.

Ces petits airs m'ont plu beaucoup, quoiqu'ils aient les défauts que j'ai déjà relevés, et qui sont inhérents à la musique espagnole. Ils étaient chantés

dans la perfection : tellement qu'ils m'ont rappelé les bolero de madame Malibran, que nous avons si souvent entendus ensemble l'hiver dernier chez ***. Quelques-uns des chants étaient interrompus par des discours parlés et débités avec tant d'action de volubilité, et sur des tons si variés, que la voix de ce seul homme produisait l'effet du murmure d'une foule entière. D'autres airs finissaient par des soupirs, des *hélas*, des ay... ay... ay... qui arrivaient après des paroles un peu lestes, et les sons seuls me paraissaient plus drôles que des idées exprimées par des mots !

Je pensais que la vertueuse demoiselle anglaise, qui de la chambre à côté entendait toutes ces chansons gaillardes, s'applaudissait en les écoutant d'avoir protesté d'avance contre l'indécence des plaisirs espagnols. Je pensais aussi qu'il était bien amusant et bien bizarre que cette fête, où j'apprenais à connaître des mœurs si étrangères à celles de l'Angleterre, me fût donnée précisément par le consul de la Grande-Bretage, en présence d'une famille moitié anglaise, moitié espagnole. Assurément il n'y a pas deux villes au monde plus différentes que Londres et Séville, on dirait qu'elles appartiennent à deux planètes, et, par une bonne fortune bien appréciée d'un voyageur tel que moi, ces cités si diverses étaient toutes deux représentées en même temps devant moi dans le salon du bon et estimable M. Williams.

Les dames du pays, dont l'imagination n'était

apparemment pas si féconde en scrupules que celle de l'étrangère, riaient simplement de ce qu'elles pouvaient entendre, et se taisaient tout aussi simplement sur ce qu'elles devaient ignorer.

Enfin le bal commença. Il s'ouvrit par une danse à huit, appelée seguidilla : c'était la pantomime des airs dont on nous avait déjà chanté les paroles. Bientôt la maison, le jardin, la rue, retentirent du *fron fron* des guitares, espèce de frémissement mesuré que les Espagnols seuls savent produire ; à ces sons nationaux se mêlait le froissement des castagnettes de ces crécelles joyeuses chargées d'exciter au plaisir les gais Andaloux : ajoutez à tous ces bruits le retentissement des longues jérémiades chantées par les voix qui accompagnent toujours les danses espagnoles, et vous aurez l'idée d'un divertissement vraiment populaire et tout nouveau pour un Européen du Nord. Une rage de danse s'empara soudain de la société entière, tous les bras s'élevèrent et s'abaissèrent tour à tour, du haut de la tête jusqu'à terre, avec une grâce particulière, toutes les têtes s'inclinèrent et se relevèrent, et chaque note de musique fut marquée par un pas, ou du moins par un mouvement particulier du corps; et cela quelque vite que l'air fût joué?

Le grand effet des danses espagnoles tient au profond sentiment du rhythme et de la mesure qui caractérisent les airs. Il y a là un mystère qui paraîtra toujours impénétrable aux peuples, dont la danse amollie et dégénérée a perdu l'originalité nationale,

en s'éloignant en même temps du vrai but de cet art, qui est de peindre une passion par les mouvements du corps. Ces mouvements, lorsqu'ils sont identifiés avec les modulations et les temps de la musique deviennent un langage.

La première seguidilla, espèce de lutte fort pittoresque, fut suivie de plusieurs bolero, de quelques fandango, et de quelques autres danses exécutées par une femme seule avec plus d'agilité que de grâce, parce qu'elle manquait de souplesse. Chacune de ces danses a son nom et son caractère marqué; si toutes ne sont pas agréables, toutes sont originales et piquantes. Celles qu'on danse à deux m'ont paru les plus jolies; j'ai trouvé les hommes fort galants pour leurs danseuses, et cependant tout le monde est resté dans les bornes de la décence, excepté aux yeux armés de lunettes d'approche de la prude miss ***.

On servait des rafraîchissements dans l'intervalle des danses : tout le monde prenait part au banquet; les danseurs sans empressement grossier, ni fausse honte, et les maîtres de la maison, ainsi que les autres *seigneurs* invités chez eux, sans condescendance impertinente. Point de grimaces sur les visages des petits, point de dédain sur le front des grands : ni roideur ni hauteur nulle part; pas une pensée désobligeante n'obscurcissait une seule physionomie : la vue de ce salon nous aurait fait oublier le monde... mais il y avait des Anglaises!...

« Madame Williams ne vous paraît-elle pas bien

imprudente de faire exécuter de telles scènes devant ses filles? » me dit une des miss***. — « La plus âgée a six ans, » répondis-je. — « N'importe, papa n'a-t-il pas commencé notre éducation à six mois? » — « Il y paraît, » pensai-je. — « Tout le monde, dis-je, ne peut avoir les avantages que vous possédez : on se contente ici des dons naturels ; mais vous, vous y joignez tout ce qui s'acquiert..... Enfin quand voulez-vous danser? » — « Ces danses-ci vous font-elles plaisir? » — « Beaucoup. » — « En ce cas, je ne danserai pas; je vous ennuierais, ma danse est d'un autre style : elle est décente. » — « Voulez-vous me faire le plaisir de m'avertir de ce qui vous paraît indécent dans celle-ci, » lui répliquai-je en regardant une jeune fille et un jeune homme danser le bolero (je ne change pas une syllabe à notre conversation). — « Vous êtes moqueur comme tous les Français. — « Vous êtes hypocrite comme toutes les Anglaises, » pensais-je ; mais je dis dédaigneuse : les mots prude, bégueule, sotte, voltigeaient sur ma langue, et j'eus besoin de réflexion pour les retenir.

Là-dessus notre entretien est encore interrompu.

Dans un coin de ce salon si gai, si bruyant, où tout respirait le plaisir, la passion, l'ardeur de l'âme et des sens, et où par conséquent tout était nouveau pour moi, qui n'en avais jamais vu où l'on respirât autre chose que l'ennui et l'envie, dans un coin de ce salon, dis-je, se trouvait une créature que j'avais à peine remarquée. Elle n'était pas belle; des che-

veux lisses et d'un noir d'ébène, un front large, élevé, des yeux orientaux à demi fermés, et d'autant plus expressifs, que leur feu était concentré sous les paupières appesanties; une taille souple, mais cachée par un grand vilain châle jeté sur les épaules en forme de fichu, par-dessus des habits négligés et entièrement dénués d'élégance, un pied ravissant, souple, bombé du milieu, un pied arabe et chaussé comme celui de la femme la plus distinguée, mais qu'on ne voyait qu'en dansant, parce qu'au repos il était remonté en arrière et sans grâce sur les barreaux de la chaise de paille où s'asseyait la déesse déguisée en Cendrillon : voilà l'esquisse du portrait de la singulière personne qui devait faire les délices de notre soirée, et que je m'accuse de n'avoir remarquée que lorsqu'elle a voulu l'être....

C'était une Gitana ou Bohémienne ou Égyptienne, selon le nom que votre érudition voudra lui donner; le nom ne fait rien à l'affaire; mais figurez-vous l'héroïne de la fameuse nouvelle de Cervantes : la Bohémienne. Au commencement de la fête, cette femme avait accompagné de la voix et du geste son amant qui chantait la complainte des Gitanos condamnés au supplice. Mais elle avait chanté des notes monotones avec une voix si aigre et si nazillarde, que je ne l'avais seulement pas regardée. On lui demande de danser :.... jamais coup de théâtre ne fut plus soudain que la métamorphose de cette espèce de mendiante changée en fée, en nymphe, en déesse.

La femme avait disparu pour faire place à la muse; et dès qu'elle saisit ses castagnettes, en prêtant l'oreille au refrain de la LOLE qu'elle allait danser, elle fixa forcément tous les regards. Cette danse a un caractère oriental et solennel. On ne la saute pas; c'est une pantomime qui se compose de mouvements si gracieux, si tendres, si doux, si expressifs, si passionnés, que c'est un poëme. Il y a entre les mouvements des bras, des pieds et de la tête, un accord que je n'ai vu qu'à la danse de mademoiselle Taglioni. C'est elle sans étude, mais à qui l'amour le plus passionné tient lieu d'art. Il y a un moment où la danseuse se baisse jusqu'à terre; ce mouvement est ravissant... Le sérieux de la physionomie orientale ôte toute idée d'indécence à cette pantomime; mais si elle était exécutée avec moins de gravité, avec une grâce moins naïve, elle paraîtrait révoltante. Les grands yeux en amande de la muse, ses traits calmes et réguliers, son front sévère, son maintien noble, son profond sérieux l'élevaient à la hauteur de l'art grec et la mettaient hors de pair : elle était dans le ciel; une fois là, on peut dire comme saint Augustin : Fais ce que tu veux! La *lole* ainsi exécutée développe toutes les grâces de la personne; on reste enchanté, enivré; c'est la volupté changée en admiration.

La danse ainsi comprise est l'adoration du corps; c'est le culte des formes, l'amour du beau; enfin c'est un mystère, une extase, une espèce de religion

qui m'explique les fêtes du paganisme. La Bohémienne a dansé sans danseur à cause des *miss*. D'ailleurs je doute qu'aucun homme eût pu approcher de cette langueur, de cette souplesse, sans paraître ridicule. Mais je n'oublierai de ma vie que la déesse de la danse m'est apparue dans cette soirée. Un bas-relief antique, les chœurs et les pantomimes de la Bible devant l'arche sainte; que sais-je, enfin, tout ce qu'on lit des cérémonies indiennes, des sacrifices anciens, vous revient à l'esprit devant un pareil spectacle; c'est la forme humaine divinisée. Le visage même de cette femme était devenu sublime, et sa physionomie restait toujours calme et sérieuse : je n'ai rien vu, ni rien éprouvé de semblable; il y avait de quoi tourner une tête plus forte que la mienne *.

Cette soirée vraiment espagnole a fini par des romances mieux chantées que de coutume. Une des femmes qui se trouvait là relève sa mantille, prend une guitare, et chante de manière à charmer tout le monde sans faire aucune excuse, sans mines, sans humilité prétentieuse. Elle pouvait être simple parce qu'elle avait un talent vrai. Parcourez le monde, et dites-moi où vous trouverez une pareille réunion de talents et tant de bon goût dans la manière de les exercer parmi des ébénistes, des faiseurs d'éventails,

* Duprez, dans plusieurs de ses rôles, produit de ces prodigieux effets d'art par d'autres moyens.

des tailleurs de guêtres, des couturières, etc., etc., et puis venez vous apitoyer sur le manque d'éducation des Andaloux. Rien n'a plus contribué à élever la nation espagnole dans mon esprit que cette étonnante délicatesse des gens du peuple. Je ne sais pas ce qu'ils savent, mais je sais bien ce qu'ils n'ignorent pas. Ils ont la politesse que n'ont ailleurs que les personnes du grand monde. Envoyez donc nos jeunes gens à cette école. L'usage des ouvriers de Séville est de travailler trois jours par semaine; le reste du temps ils oublient leur métier et perfectionnent un art quelconque. Heureux pays!... Apportez-y les mécaniques du Nord, augmentez son industrie, accroissez sa population outre mesure par de savantes applications de la chimie et des mathématiques à tous les besoins des manufactures : vous aurez fait du paradis l'enfer... au nom de la philanthropie et au moyen de la vapeur, du gaz et du charbon!... il fera noir à midi, clair à minuit dans Séville comme dans Paris et, nouveaux Midas, les Andaloux civilisés auront de l'or et n'auront plus d'air!...

Les ouvriers et les ouvrières de M. Williams se sont retirés en me laissant la tête pleine de bolero, de seguidillas, de sevillanas, et surtout de gitanas; jamais divertissement ne m'a causé tant de plaisir, ne m'a paru si neuf, si antique, si vraiment gai, si différent de ce qui m'a ennuyé toute ma vie.

Avant de laisser partir la Gitana fameuse, on lui a redemandé une danse : sans proférer une parole,

cet être extraordinaire se lève déesse de desssus sa chaise, ou elle était retombée femme, et femme très-laide. Tout le monde se range en cercle, et, ce qui m'a frappé, c'est de voir que ses rivales semblaient l'admirer autant que nous l'admirions : j'ai trouvé là de l'émulation sans envie ; c'est ce que je n'ai jamais rencontré ailleurs que dans ce cercle, où le véritable amour de l'art remplaçait l'amour-propre.

Une autre chose très-étonnante, c'est que je ne remarquai qu'à ce moment qu'elle avait un œil de moins ; soit qu'elle m'eût ébloui jusqu'alors par la grâce et le prestige de ses mouvements, soit qu'elle eût eu l'art de se placer de manière à me cacher le défaut de son visage, je ne l'aperçus que pendant la dernière danse ; et mon admiration s'accrut encore à l'idée d'un si grand désavantage, si complétement vaincu ; jamais la féerie de l'art ne fut poussée plus loin sous l'apparence de la simplicité. La danse qu'elle exécutait est toute en pas mesurés. Ce sont des espèces de passes, c'est une succession d'attitudes, ce sont enfin des mouvements du corps dont on ne connaît pas la signification quand on ne les a pas vus répétés par le peuple mystérieux qui les inventa, et qui les apporta de l'ancien monde dans le nouveau ; il semble, pendant qu'on joue cette pantomime, qu'on nage sur la terre, qu'on glisse comme des êtres surnaturels ; on se sent inspiré de tout le feu des passions humaines, et l'on paraît tranquille comme des personnages de bas-reliefs, comme les

statues des dieux antiques. Je vous le dis, c'est en Espagne qu'il faut venir pour découvrir la danse : il m'est désormais impossible d'oublier un spectacle qui m'a fasciné les yeux et l'esprit pendant six heures, ni plus ni moins. Je n'oublierai pas davantage la scène qui l'a suivi et qui a terminé cette nuit d'ivresse et de folie, la voici :

L'*oie anglaise* égarée parmi le peuple des cygnes, le coucou du Nord perdu au milieu d'une couvée de colibris du Brésil, était oubliée ; mais en sa qualité de *miss,* l'ambitieuse demoiselle, poursuivant avec plus de persévérance que de grâce son éternelle chasse aux maris, occupation plus lucrative qu'amusante, pensa qu'il fallait se garder de manquer une si belle occasion de faire parler d'elle parmi le peuple des voyageurs, unique objet de ses soucis, puisque c'est surtout chez ce peuple qu'elle espère aujourd'hui rencontrer sa proie : je veux dire le mari prédestiné au bonheur dont elle brûle de le combler, bonheur qu'un sort contrariant s'obstine à retarder malgré les plus estimables efforts. Remarquez, je vous prie, la longueur de ma phrase, et croyez bien que ce n'est pas sans intention que j'ai choisi ce moyen de vous assommer ; cet artifice oratoire est destiné à vous représenter par l'harmonie imitative la lourdeur et l'ennui, attributs des mérites de ladite *miss.* Nous sortions, elle nous retient d'autorité pour déployer devant nous les grâces de ses pieds de bœuf, de ses membres lourds, mal attachés, de ses os

saillants, de sa taille carrée, de ses épaules nues et de sa poitrine décemment décolletée à l'anglaise, c'est-à-dire nue, car en Angleterre ce que la pudeur du langage défend de nommer on le montre. Vous allez reconnaître mon esprit de contradiction : pendant toute la soirée je n'ai trouvé d'indécent que cette maladroite caricature des danses aériennes qui venaient de nous charmer. La danseuse anglaise mettait une attention si scrupuleuse à s'arrêter dans sa copie devant ce qu'elle croyait inconvenant dans l'original, qu'elle avertissait notre vertu de tout ce qu'elle avait à craindre. Sans ses réticences affectées, nous ne nous serions pas doutés seulement de ce qu'il y avait de malséant dans les actes des Andalouses et dans la pensée de la miss. Or, cette souillure morale était plus contraire à la véritable innocence, à l'honnêteté du cœur, que l'abandon naïf des houris qui venaient de nous enchanter l'imagination. Heureusement pour nous que la chanterelle de la guitare a cassé au milieu d'un pas, et que l'*oie* désappointée, s'arrêtant la patte en l'air, nous a promis de nous dédommager à Cadix, où elle retourne dans très-peu de jours.

Avant de la quitter je lui demandai encore comment il se faisait *qu'avec ses principes* elle eût appris à danser le bolero et le fandango? « Pour les corriger, me répondit-elle ;... papa déteste les indécences espagnoles, et il nous offre toujours aux yeux des gens du pays comme des modèles à suivre afin d'élaguer

ce qu'il y a de malhonnête dans leurs usages. » Ceci me fait penser à l'obstination d'un vieux Anglais, qui ne voulait jamais aller à la comédie française voir jouer Racine ni Molière, afin, disait-il, de ne pas encourager les Français dans leur manie d'écrire des pièces de théâtre en vers.

Pour compléter la peinture exacte de notre fête, il faut vous dire qu'un agent de police en passant dans la rue, étonné du bruit qu'il entend chez le consul d'Angleterre, cogne à la porte et demande ce qu'on fait dans cette maison ; on le lui dit. Il prétend qu'il est de son devoir de monter et de rester à la porte du salon ; on ne lui refuse pas cette satisfaction, et il a surveillé nos plaisirs toute la nuit. Je n'ai su cette circonstance qu'après avoir quitté le bal. Parlez-moi du despotisme méridional ! on l'élude en l'amusant !!! J'espère que vous trouverez tout ceci assez neuf; moi, vieux voyageur, je dois être difficile en nouveautés, et je demeure émerveillé de mes surprises de chaque jour.! Nous devions partir demain, impossible !... Nous venons de trouver cent raisons pour rester six jours de plus. Une fois arrivé dans un lieu de repos, E** est aussi voyageur que moi, la fatigue et l'ennui du déplacement contre-balancent seuls sa curiosité : mais pendant les séjours il s'amuse beaucoup. Nous grillerons, nous mourrons sur le chemin de Gibraltar, mais nous serons restés à Séville six jours de plus : cela justifie tout !...

Dans quelle scène nouvelle pensez vous que nous

étions appelés à jouer un rôle en rentrant chez nous à trois heures du matin ? Nous approchions de l'auberge, et nous parlions de tout ce que nous venions de voir, du charme des femmes espagnoles, du prestige, de la grâce de l'Égyptienne, du peu de tact, de la roideur des Anglais, de leurs ridicules et de leurs préjugés ; nous riions de ces hommes partout étrangers et qui nous poursuivent jusqu'aux limites du monde civilisé, pour nous imposer leurs prétentions nationales avec un manque de tact risible s'il n'était impatientant ! Tout à coup une rumeur singulière frappe nos oreilles ; un bruit de voix nous fait presser nos pas ; nous approchons de notre maison, et que trouvons-nous devant la porte de l'auberge ? trois cents personnes, et peut-être davantage, criant, hurlant, tirant des couteaux, et se précipitant autour d'un homme qu'on venait d'arracher des mains de l'aubergiste. Cet homme était un de nos gens. Jugez de notre effroi ! — Qu'a-t-il fait ? que lui veut-on ? — Dans le désordre général il n'était pas facile d'éclaircir nos doutes. Enfin nous apprenons que cet homme, galant à la manière des gens de sa sorte en France, avait voulu faire sa cour à la femme d'un marchand du coin, et que brusquant un peu les choses, il s'était permis des gestes plus qu'expressifs, des libertés bannies ici, au moins publiquement, du code des plus grossières amours, car le décorum règne partout en ce pays.

Vous dire le cri de rage du mari, et le retentisse-

ment qui s'éleva aussitôt contre les Français dans tout le quartier, ce n'est pas possible; le *galant* aurait péri dès le premier moment sans l'intervention du conducteur de diligence dont j'avais guéri la plaie quelques semaines auparavant, et qui se trouva là par hasard pour couvrir de son corps l'imprudent amoureux, et pour acquitter ainsi la dette de la reconnaissance toujours sacrée aux yeux des hommes du Midi. Ce brave mayoral, se souvenant du léger bienfait qu'il avait reçu de moi, ramena mon domestique à l'auberge *au péril de sa vie;* mais la colère des Andaloux n'était pas apaisée, leur vieille haine nationale réveillée les fait accourir comme des chiens à la curée, on assiége la maison ; on menace d'en enfoncer les portes ; les plus furieux s'introduisent dans la cour, ressaisissent le coupable et l'entraînent de nouveau dans la rue, et cette fois pour le massacrer. C'est à ce moment que nous arrivions. Nous venions de voir ce peuple tel que je vous l'ai montré : gracieux entre tous les peuples, et tout d'un coup il nous apparaît comme une troupe de bêtes féroces. Jamais hyènes, tigres, lions, chacals, ne m'ont semblé plus effrayants : je voyais grincer autant de dents, écumer autant de bouches que je venais de quitter d'yeux scintillants d'amour, de lèvres souriantes : c'est ici surtout que la présence de l'homme de la police m'aurait paru nécessaire ;... il était resté au bal !

Le danger de notre domestique devenait immi-

nent, et ce qui l'accroissait, c'est que cet homme était ivre, circonstance qui, au lieu d'excuser tout comme elle l'aurait fait ailleurs, lui ôtait jusqu'à l'appui des gens désintéressés dans l'affaire. Rien n'égale l'horreur des Espagnols pour l'ivrognerie : l'ivresse leur paraît plus honteuse que le meurtre. Le malheureux hurlait, se débattait; tout à coup il s'échappe, il disparaît à toute course à travers la foule étonnée et qui s'écarte de surprise. Les ennemis les plus acharnés se mettent à sa poursuite; on pense qu'ils vont l'atteindre au premier coin de rue et l'assassiner. A cette idée, E**, qui n'est pas naturellement très-leste, s'élance comme un lévrier: je ne puis le suivre que de loin, accompagné de l'aubergiste, du bon mayoral, et d'un autre homme à moi. Nous arrivons à temps pour voir E** qui saisit le malheureux, cause de tant de troubles, le terrasse, lui lie les mains avec son mouchoir, et le rapporte de force sur son dos à notre auberge au milieu de la foule ébahie de cet acte d'humanité. Nous l'aidions à porter ce misérable qui hurlait comme un furieux; nous leur faisions un rempart de notre personne, tandis que l'aubergiste et le mayoral haranguaient les vengeurs de l'honneur espagnol. Enfin E** rapporte son butin en triomphe dans la cour de l'auberge, dont on ferme les portes, non sans efforts. La police arrive enfin, la troupe la suit; on dissipe la foule, et nous restons maîtres de notre personne et de celle de notre domestique. Nous l'avons fait

coucher; il y a de cela vingt-quatre heures ; il dort encore : je vous laisse à penser si nous étions fatigués en nous jetant sur nos lits...

Je sens qu'une foule de détails essentiels m'échappent : j'écris rapidement, pardonnez-moi ce tort, si vous ne me l'enviez pas; car c'est le plaisir qui le cause. Jamais je n'ai vécu si vite ; comment pourrais-je trouver le temps de décrire ce que je ne puis suffire à sentir et à faire ? Tout ce que j'ai à voir est entièrement nouveau pour moi ; par conséquent il faut tout étudier avec soin ; il faut consulter les connaisseurs, tant les étrangers que les gens du pays ; il faut faire des recherches dans les chroniques, il faut analyser les arts.

A Séville, l'école de peinture, d'architecture, est différente de toutes les autres écoles. Ajoutez à tant d'originalité les difficultés qui naissent de l'ignorance des habitants et de celle des voyageurs. Pensez qu'aucun travail n'est fait sur l'Espagne, et vous reconnaîtrez que la tâche de l'esprit est aussi pénible au moins que celle du corps pour un étranger consciencieux, et qui veut décrire avec quelque vérité, non pas tout ce qui existe, mais seulement tout ce qu'il voit.

Tout livre, toute chose, tout monument, toute personne, sont difficiles à trouver ici ; mais les difficultés sont si naturelles à ce pays, qu'elles finissent par faire partie des plaisirs du voyageur, auquel elles prouvent à chaque instant qu'il est en Espagne ; d'ailleurs les entraves qu'on y met à tout, et qui n'em-

pêchent rien, la licence moins que tout autre chose, sont elles-mêmes un curieux sujet d'observations. Ajoutez à tant d'affaires, que j'apprends la langue, dont l'étude m'intéresserait extrêmement, si mon maudit italien ne venait à chaque instant me jeter dans des confusions risibles : et vous aurez l'idée de la vie la plus active qu'on puisse mener. Je ne me rappelle aucune époque de mon existence où mon temps ait été si rempli ; je commence à comprendre assez bien l'espagnol et même la langue poétique : c'est une mine. Je ne parle pas de la littérature moderne, qui n'est qu'une collection d'imitations et de traductions, mais de la littérature ancienne : celle-ci est l'esprit de la chevalerie dans toute sa pureté, dans tout son éclat.

D'après cela, chaque fois que vous vous ennuierez à Paris, et que vous penserez à moi, dites-vous : L'heureux homme !

LETTRE XXXIV.

SOMMAIRE.

Sculpture coloriée. — Montanès, grand artiste en ce genre. — Petites statues siciliennes et andalouses. — Cet art est particulièrement cultivé en Espagne et en Sicile. — Couvent des Augustins. — Palais de Médina Cœli, bâti sur le plan de la maison de Ponce-Pilate. — Pauvreté des grands d'Espagne. — Couvent des franciscains. — Halle de Séville. — Rapport qu'il y a entre les figures peintes par Murillo et les habitants actuels de la ville. — Type ineffaçable, imprimé aux diverses races humaines. — Murillo, marchand de tableaux à la halle, à côté des marchands de beurre et de poterie. — Ce qu'il a dû pressentir. — Couvent des dominicains. — Tableaux de Juan del Castillo et de Cano.



A MISS BOWLES.

Séville, 18 mai 1851.

C'est à Séville que j'ai appris à connaître le mérite d'une sorte de sculpture que j'avais détestée jusqu'à présent : je veux parler de la sculpture coloriée. Il y a ici dans ce genre plusieurs ouvrages de Montanès qui m'ont paru du plus grand effet ; entre autres le christ des chartreux. Ce couvent est intéressant d'ailleurs par la richesse des dorures dont l'église est couverte, et par l'étendue de ses jardins, qui forment une vraie forêt d'orangers. Il y a aussi de la sculpture peinte à la Charité, où l'on voit les chefs-d'œuvre de Murillo ; et cette sculpture produit une telle illusion, qu'elle attire les yeux, même

avant les tableaux. Ce morceau n'est pourtant pas du fameux Montanès. C'est un art particulièrement cultivé en Espagne et en Sicile; il est devenu populaire dans ces deux pays. On fait, dit-on, à Malaga de petites figures en terre cuite coloriée qui représentent les costumes du pays et qui sont d'une grande vérité d'action ; j'en ai vu ici dans plusieurs maisons.

Parmi les nombreux couvents qu'il faut visiter à Séville, on ne doit pas oublier celui des augustins, remarquable par la grandeur des cloîtres, par la beauté de l'église, et surtout par plusieurs tableaux de Murillo, dont l'un est un chef-d'œuvre. Il représente la Madone et l'enfant Jésus adorés par saint Augustin. La figure de la Vierge a plus de style et de grandeur que la plupart des personnages conçus par le grand peintre de Séville.

Il faut voir aussi la maison de Pilate, qui est le palais des ducs de Medina Cœli. Il porte ce nom parce qu'on prétend qu'il a été construit sur le plan de la maison de Ponce-Pilate à Jérusalem. Ce palais renferme quelques précieux fragments de statues, et des salles exactement ornées dans le style de celles de l'Alcazar. L'escalier est beau, mais l'ensemble de la maison m'inspire cette espèce de tristesse qu'on ne ressent qu'à la vue d'une grande magnificence annulée par une plus grande négligence. Des portiques ornés de statues antiques, des galeries qui séparent de superbes salons d'été sont encom-

brées de fagots jusqu'aux cintres des arches. Cet approvisionnement rustique m'a empêché de voir une statue de Vénus citée comme un chef-d'œuvre par plusieurs voyageurs.

Le duc de Medina Cœli abandonne son palais de Séville à un intendant qui a jugé à propos d'y établir toute une chancellerie nécessaire à l'administration de l'immense fortune des chefs de cette famille. Ces seigneurs ont autant de procès que de terres, et autant d'intendants que de palais. Avec des revenus en accessoires, en droits seigneuriaux, en priviléges, comme tous ceux des grands d'Espagne, personne n'est riche. Les derniers représentants des plus grandes maisons sont gênés. La plupart d'entre eux vivent d'une pension allouée pour leur entretien par leurs créanciers, qui se chargent de régir leur fortune. Ces pauvres riches sont, en fait de nobles, ce qu'étaient en fait de princes les rois fainéants. Et le roi de toutes les Espagnes intervient aujourd'hui entre son peuple et ses grands ruinés, pour liquider comme il peut l'héritage de l'aristocratie, qui fait banqueroute au pays aussi bien qu'à la royauté.

Si jamais, ce qui n'est guère probable, vous venez à Séville, vous n'oublierez pas de visiter le couvent des franciscains, je vous le recommande : et enfin celui des hiéronimites, à Santo-Ponce, autrement dit Saint-Isidore. Je suis retourné là ce matin pour revoir le tombeau de Guzman le Bon,

que je n'avais pas assez examiné lors de ma première visite dans cette même église. Ce tombeau est exécuté par le célèbre sculpteur Montanès, dont je parie que vous n'aviez jamais entendu parler avant d'avoir reçu cette lettre. Guzman est un des héros les plus populaires de l'Espagne, si féconde en noms généreux : c'est le Brutus chrétien, il a laissé mettre à mort son fils, âgé de seize ans, plutôt que de livrer Tarifa aux Sarrasins, qui faisaient alors la guerre à don Sanche de Castille.

Suite de la lettre précédente, jeudi 19 mai.

J'ai été ce matin voir la halle de Séville, où se tient ce qu'on appelle la feria : c'est un marché qui a lieu toutes les semaines. On y peut retrouver le type des figures qui ont servi de modèles à Murillo; c'est là que ce grand homme, en se mêlant au peuple, allait étudier la nature espagnole dans toute son originalité. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cents ans, ni la physionomie, ni les traits du visage du peuple andaloux n'ont changé : ce sont des tableaux qui ont pris un corps et se promènent par la ville. Ce caractère ineffaçable, imprimé aux diverses races dont la terre est peuplée, me paraît une preuve effrayante de la fatalité qui préside aux destinées humaines. Comme on ne peut nier l'influence du physique sur le moral, on reste épouvanté devant

le témoignage irrécusable de cette volonté de la nature, supérieure à tous nos efforts.

Murillo a fait à cette halle de Séville l'honneur d'y vendre ses ouvrages; quand il avait besoin d'argent, il exposait là, tout à côté des pots de terre; des cruches d'huile rance, des boudins de beurre de Salici (ce beurre se vend à l'aune), et des fromages de brebis de la Sierra! Malgré sa pauvreté, je crois pourtant qu'il pressentait dès lors que ces obscurs chefs-d'œuvre, si humblement mis en vente au marché, deviendraient un jour le plus magnifique ornement des palais, et que les souverains se les disputeraient d'un bout de l'Europe à l'autre. Sans cette consolation du génie qui voit son triomphe dans l'avenir, il me semble qu'il se serait laissé décourager, et n'aurait travaillé que trois jours de la semaine, en vivant de peu, et s'amusant de rien, comme les ouvriers de Séville, qui sont plus heureux que les artistes. Cette vie de Murillo, cette vie de grand artiste, si douce en apparence, a pourtant quelque chose de triste et de douloureux jusque dans sa paix; je ne puis me distraire de ces souffrances ignorées de la foule, l'obscurité décourageante de ce grand homme m'arrache quelquefois des larmes solitaires : ce n'est pas toujours par des actions féroces que le monde prouve sa dureté; l'inattention lui suffit souvent pour être cruel. Il s'entend merveilleusement à servir les envieux par son indifférence.

Je suis entré en passant dans le couvent des dominicains, appelé le mont Sion. Personne ne m'avait parlé de ce monastère. J'y ai trouvé des tableaux d'un grand mérite : on en rencontre partout à Séville; ils sont de Juan del Castillo, l'un des maîtres de Murillo. Ce peintre est peu remarquable pour le coloris, mais je trouve son dessin noble et pur. Les Français ont enlevé huit tableaux à ce couvent; il lui en reste quatre on cinq fort bons. Le plus remarquable est un christ de Cano. Il y a aussi un fort beau Zurbaran, l'auteur du fameux saint Thomas, que j'ai vu dans un autre couvent de dominicains, également à Séville. On n'a jamais fini d'admirer les merveilles que renferme cette ville : pour les arts, c'est une autre Rome!

LETTRE XXXV.

SOMMAIRE.

Les Espagnols aisés à flatter. — Pourquoi ? — Fête donnée dans une auberge. — Décoration naturelle. — Encore la bohémienne. — Elle paraît une autre personne. — La dame anglaise. — Récit de qui lui est arrivé depuis lors à Londres. — Procès en criminelle conversation. — Caractère des Espagnols.— Il a deux faces.—Beaumarchais. —Son genre d'exactitude dans le tableau qu'il fait de l'Espagne. — La politesse est naturelle aux Espagnols. — Les adieux. — Foule, tumulte. — Traits de mœurs.— Scènes des romans de Cervantes en action. — Mémoires à payer. — Foule d'ouvriers et de marchands.—En Espagne, tout le monde à sa doublure et sa triplure. — Explication de cette singularité. — Les complaisants, classe plus nécessaire et plus nombreuse que partout ailleurs.—Embarras du départ. — L'argent manque. — La lettre de change perdue. — Le banquier espagnol. — Deux personnes en une. — Les grimaces et la vérité. — Le voyage dérangé. — Les paquets rouverts. — Soupçons de l'aubergiste et des marchands.— Impassibilité du banquier. — Il refuse de payer sans une lettre de crédit. — La lettre de change retrouvée; comment. — Incroyable distraction de l'auteur. — La matinée d'une maja un lendemain de bal. — Un Anglais qui vient au bal pour m'inviter à l'enterrement de son oncle. — Embarquement sur le Guadalquivir. — Aspect de la contrée.

A MONSIEUR EUGÈNE DE BREZA.

Écrit sur le bateau à vapeur qui va de
Séville à San-Lucar, 2 mai 1831.

Comme tous les peuples qui ont lieu de penser que les autres manquent de justice à leur égard, les Espagnols sont très-aisés à flatter. Ils prennent l'éloge pour une restitution ; ils y croient non par sottise, mais par un besoin d'équité qu'ils aiment à reconnaître dans les autres comme ils le sentent en eux. Cet instinct naturel à l'homme n'est jamais si développé que lorsque nous l'exerçons à notre profit.

Le plaisir que j'ai montré à voir les danses, à observer les usages du pays, m'a fait tout naturellement beaucoup d'amis à Séville, où ma réputation d'étranger intelligent s'est accrue rapidement. Hier,

veille de mon départ, j'ai voulu témoigner ma reconnaissance aux plus empressés, et je leur ai donné à tous, grands et petits, gentilshommes et ouvriers, ce qu'il leur a plu d'appeler une fête superbe.

J'avais changé toute l'auberge en des bosquets d'orangers, où les fleurs et les fruits, réunis sur les mêmes rameaux, attestaient la richesse du plus beau climat de l'Europe. L'escalier, l'antichambre, la cour, toute la maison était devenue un bois odoriférant. Nous avions fait venir de la campagne des charretées de branches de myrte et d'orangers, et sur ce fond de verdure on avait dessiné toutes sortes d'ornements en oranges, en citrons, en limons, en cédrats et en fleurs : l'effet général était charmant. Nous avions tirés parti du vrai luxe du pays, du luxe de la nature. Les personnes qui nous avaient tant amusés chez le consul d'Angleterre ont été invitées; d'autres avec elles : il y avait foule.

La maîtresse de l'auberge nous avait demandé la permission de nous amener sa sœur, qui est une virtuose capable de lutter avec nos meilleures danseuses de l'Opéra. En général les danses espagnoles, quoique nationales et par conséquent naturelles, ont quelque chose de théâtral. La vie de ce peuple est toute poétique : elle doit donc sans affectation se rapprocher à chaque instant de l'imitation que les poëtes et les comédiens ont faite de la nature. Nous avions de grands talents; et parmi les plus distingués on voyait la même Gitana, qui m'avait

fait tant de plaisir l'autre jour *. Je suis honteux de vous faire un aveu auquel vous vous attendez, j'en suis sûr, parce qu'il est dans la nature humaine : je l'ai trouvée hier fort ordinaire. Enorgueillie de ses premiers succès, elle avait loué un costume de théâtre qui lui allait mal : ne produisant pas l'effet qu'elle s'était promis de cette parure, elle se sentait laide, plus que laide : gauche ; ce sentiment la rendait affreuse ; elle n'était plus elle-même. J'en conclus qu'il en est des danseuses espagnoles comme des braves ; elles ont leurs jours. Tous les succès de cette dernière soirée ont été pour la sœur de notre hôtesse. Nulle part je n'ai vu de société plus mêlée, et cependant le ton général était d'une politesse parfaitement égale. Le souper, cette pierre d'achoppement des bonnes manières des danseurs et danseuses de tous les pays et de toutes les classes, n'a servi qu'à nous montrer dans son plus beau jour la réserve et l'urbanité des Andaloux. Ils ont accepté avec plaisir tout ce qu'on leur a servi, mais sans empressement, sans désordre, sans gloutonnerie, comme sans dédain affecté. Enfin ils se sont conduits comme nous aurions pu nous conduire, mais plus simplement : bien élevés comme nous le sommes, nous ne pouvons valoir autant que ces hommes naturellement placés au point où des personnes fort supérieures par le rang s'efforcent de parvenir, ou

* Voir la lettre XXXIIIe à M. de Vimeux.

du moins de paraître parvenues, et cela bien souvent sans succès. Il y a de l'aristocratie dans la politesse : les peuples anciens sont plus naturellement élégants que les nations nouvellement civilisées.

Une Anglaise, jeune, jolie, et de plus très-aimable, nous avait promis de venir chez nous, vêtue en *maja* du grand monde *. Cet habit distingué, quoique national, a fait événement parmi la société populaire de Séville. La coiffure était la même que celle de toutes les femmes espagnoles, si ce n'est que la mantille était d'une dentelle plus magnifique : on l'ôte pour entrer dans le salon; alors la tête reste nue avec un peigne très-élevé et placé par derrière. Ce peigne est d'écaille, ou d'or et d'argent ouvragé. Un second peigne d'or et de coquille, moins haut et

* J'apprends qu'elle vient de se séparer de son mari, à la suite d'un procès de *criminelle conversation* qui a été jugé à Londres. Voici le fait par lequel a été déterminée la sentence prononcée contre elle en plein tribunal : Ne pouvant voir qu'au bal l'homme qu'elle aimait, elle imagina, pour rendre la fête plus complète, de monter avec son amant sur le toit de la maison où ils se trouvaient. Le mari les voit sortir du salon, monte après eux jusque sur les gouttières, et les surprend tous deux... s'adorant à la belle étoile. Ceci vient de se passer dans la meilleure compagnie de Londres. La même chose pourrait arriver à Séville, mais avec des circonstances différentes : celle de la gouttière, par exemple, quoiqu'elle rappelle La Fontaine et sa chatte métamorphosée en femme, me paraît particulière à l'Angleterre, où l'hypocrisie et l'affectation servent d'aiguillon au libertinage.

planté plus avant, mais de côté, complète la coiffure. La robe, très-courte, est d'une étoffe de soie noire, avec des ornements en or assez semblables à des grelots : les manches de cette robe sont très-justes et attachées au poignet par des boutons ou grelots pareils à ceux de la garniture. La grâce de cet ajustement tient à la coupe de la jupe, qu'on dit inimitable, et qui permet d'en distribuer les plis d'une manière toute particulière. Les souliers, comme toujours, trop petits pour le pied, ont des quartiers dissimulés sous une bordure de rubans de soie blancs comme le bas. Trois rangs de festons garnis de grelots d'or terminent la robe ; l'ensemble de ce costume est élégant, dégagé, et produit l'effet le plus agréable. C'est l'habit de la *maja* grande dame.

La dame, qui vint ainsi vêtue, m'a paru prendre à notre soirée autant de plaisir qu'en aurait pris une Française ; nous disions à chaque instant : Quel succès nous aurions, si d'un coup de baguette nous pouvions transporter dans une maison de Paris tout ce que nous voyons ici ! Jamais la même chambre n'a renfermé plus de personnes de rangs divers, et pourtant cette réunion n'offre à l'œil aucune disparate : nulle part les mœurs ne suppléent aux institutions comme en Espagne *.

* Les danseurs espagnols qu'on a vus à Paris l'hiver dernier, sont des artistes , je préfère de beaucoup en Espagne la danse des gens du peuple à celle des danseurs de théâtre.

A force de seguidillas, de chansons, de scènes déclamées, et surtout de vin de Xérès, mes amis de Séville sont devenus si gais, qu'on ne savait plus comment les faire sortir de la maison. Ne vous méprenez pas au sens de mes paroles : il n'y avait pas la plus légère trace d'ivresse parmi tout ce peuple. Mais c'est un point d'honneur ici de ne finir les fêtes qu'au jour ; quand on invita la société à se retirer, en ajoutant que j'avais besoin de repos parce que je partais le lendemain, la troupe chantante et dansante sortit de ma chambre avec regret, mais pour se réunir aussitôt dans la cour de l'auberge, qui est aussi un salon ; c'est le *patio*. Retranchés là, les enragés danseurs déclarèrent qu'ils prolongeraient leurs jeux jusqu'au lendemain. Le maître de la maison fut obligé d'envoyer chercher la garde pour terminer ce plaisir violent : ainsi quelque tristesse s'est mêlée à nos joies. Cependant la plupart des danseurs sont revenus me remercier solennellement ce matin du plaisir que je leur ai procuré, et me souhaiter un bon voyage. Cette dernière visite s'est passée, selon l'usage, avec une gravité cérémonieuse. Singulier peuple ! je commence à trouver que Beaumarchais lui a prêté trop d'esprit. Ce n'est pas par cette faculté que les Espagnols me paraissent se distinguer des autres nations ; c'est par le caractère, par la dignité des manières, emblème de la dignité des sentiments.

Ils sont trop passionnés pour se laisser dominer

par l'esprit; mais je leur reconnais une grande puissance de réflexion, de la finesse d'observation, un grand tact des convenances, un sentiment d'égalité qui ne nuit en rien à la politesse, parce qu'il est fondé, non sur le manque de respect envers les autres, mais sur la juste appréciation de ce qu'on se doit à soi-même : toutes ces choses valent mieux que de l'esprit. Mais si dans le type choisi par Beaumarchais il y a trop de ce que nous appelons de ce nom en France, il faut convenir qu'il s'en est servi comme on se sert d'une lunette colorée pour montrer un site : la teinte de la lorgnette n'empêche pas de distinguer les objets et de les reconnaître pour ce qu'ils sont. Beaumarchais est vrai comme un verre de couleur.

La politesse est tellement naturelle aux Espagnols, que les étrangers seuls s'étonnent de l'égalité de ton qui règne parmi les diverses classes de la société. Hors l'espèce d'émeute occasionnée par l'ivresse et l'imprudence de notre domestique François, depuis que je suis en Espagne je n'ai pas entendu une querelle, pas un mot de colère; je n'ai vu faire à personne une action qui annonçât le désir d'offenser quelqu'un. Tout se passe avec noblesse, doucement, silencieusement au cabaret comme dans le salon. Si l'on a un sujet de plainte contre quelqu'un, on tue son homme, on ne l'injurie pas.

Toutefois cette simplicité, cette grandeur de manières s'est un peu démentie dans la visite du matin de mes danseurs de Séville. Étonnés de la magnifi-

cence peu commune avec laquelle on les avait traités la veille, ils avaient fait de sérieuses réflexions. Ce ne sont pas les bosquets d'orangers, les guirlandes de myrtes, les chiffres de citrons, les couronnes de grenades, les pyramides de cédrats et de limons, qui les ont éblouis, mais de beaux et bons jambons, brodés de saucisses, une énorme tourte, que sais-je encore?... des mets plus abondants et plus solides que les rafraîchissements servis dans les bals ordinaires, où l'on n'offre que quelques sucreries, de l'eau à la glace et du vin chaud... La prodigalité de notre collation persuada donc aux Andaloux, assez parcimonieux de leur nature, qu'un homme si généreux devait posséder des trésors : il arriva de là que, sous le prétexte de la politesse, leur visite du matin prit un caractère intéressé. L'un me demandait de retirer ses habits mis en gage, un autre quêtait pour sa mère, celui-ci pour ses enfants en bas âge, celui-là mendiait pour lui-même au nom de son *inaltérable* attachement. Enfin, je me crus en Syrie, attaqué par une troupe de Bédouins. A ma grande confusion, je fus forcé de reconnaître qu'au fond la pauvre humanité est la même partout, et qu'un voyageur a beau se torturer l'esprit pour découvrir des différences entre les peuples, il est forcé de reconnaître que les hommes sont toujours semblables. Les formes seules de leur existence varient. Mais je soutiendrai toujours qu'en Espagne elles sont des plus agréables.

On me reproche si souvent mes contradictions, que je commence à craindre d'abuser de ce moyen de vous paraître naturel. Au reste, soyez tranquille; si je m'excuse, ce n'est pas pour me corriger, c'est pour parler; je ne me repens pas d'un tort qui prouve un mérite : pour ne point se démentir, il faudrait trop souvent mentir. A-t-on jamais accusé Cervantes de n'avoir pas une idée juste de l'humanité, parce qu'il s'applique à en peindre les deux côtés les plus opposés dans don Quichotte et Sancho Pança? Aujourd'hui, c'est le côté de Sancho qui me frappe dans les Espagnols; ce qui n'empêche pas que ce que j'ai dit hier du côté de don Quichotte ne fût parfaitement exact aussi.

C'était bien une scène de roman que ce lendemain de fête dans une auberge espagnole. Nous étions au moment de quitter Séville, où je venais de séjourner trois semaines, pendant lesquelles j'avais acheté et commandé une foule d'objets précieux ou curieux, et que je voulais emporter en France : la manière dont nous avions vécu à Séville, passant notre temps en courses de curiosité ou en divertissements, nous avait fait différer les affaires jusqu'au dernier moment. Des marchands de tous les coins de la ville m'apportaient diverses choses commandées. C'étaient des costumes, des gravures, des comestibles, des vins, des jambons, des antiquailles, des tableaux. Les ouvriers qui avaient travaillé la veille aux apprêts de la fête se rencontraient avec les dan-

seurs du bal et les marchands, dans la galerie couverte en forme de portique qui tourne tout autour de la cour de l'auberge : ces derniers venaient demander leur salaire avec une sorte d'inquiétude causée par la magnificence même de la fête. Au milieu de la rumeur produite par une telle affluence, le maître de l'hôtellerie m'apporte aussi son mémoire. Tailleurs, cordonniers, artistes, danseurs, amis, créanciers, tout accourt à la fois : je ne sais auquel entendre ; et les emballeurs mettent le comble à l'encombrement en clouant et garnissant des caisses que je comptais expédier de Cadix en France par mer, et qu'il fallait d'abord envoyer sur le paquebot à vapeur du Guadalquivir. E** et A** m'aidaient à donner des ordres et à payer des mémoires; mais le jour allait plus vite que nous. Nos places étaient arrêtées ; le paquebot ne part que deux fois par semaine ; le temps toujours trop court dans un voyage et la saison avancée nous faisaient une loi de ne plus perdre une demi-semaine : d'ailleurs nos adieux étaient faits, et il nous semblait encore plus difficile de rester que de partir.

L'embarras de notre situation croissait au point de devenir amusant. Il y a dans certaines circonstances de la vie des combinaisons d'accidents où le mal devient comme un plaisir : les vives douleurs nerveuses tournent au rire. Voilà de grands mots pour peindre le comique de la scène de ce matin : il n'y avait pas là de chagrins, pas de grande souffrance,

mais une extrême complication, un désordre poussé jusqu'à la folie. La gaieté naissait de l'excès même des difficultés, et de la crainte de ne pouvoir les vaincre... Jamais scène ne fut mieux combinée pour divertir un spectateur désintéressé, s'il s'en fût trouvé là... Mais moi, j'étais acteur, et je jouais le rôle ingrat de payeur et d'ordonnateur du départ, départ qui, à chaque minute, semblait devenir plus difficile; je me croyais ensorcelé... Malgré ma passion pour le pittoresque et le nouveau, j'aurais voulu être à cent lieues de tous les originaux qui me harcelaient; leur but était de me dépouiller et de me faire rester plus longtemps; leur succès me paraissait sûr, tandis que ma déconfiture, à moi, me semblait tout aussi certaine : il fallait ou faire banqueroute à la moitié de Séville, ou manquer le départ du paquebot.

Ne vous imaginez pas que le nombre des personnes auxquelles j'avais affaire fût petit : c'était une légion : chaque chef d'atelier avait amené sa troupe. Je m'explique : un Espagnol, dès qu'il travaille seulement le quart de la semaine, a du superflu; ce superflu passe à nourrir un certain genre de luxe particulier aux contrées méridionales, le luxe des doublures. En Espagne, un homme qui ne reste pas complétement oisif, ne peut vivre sans complaisants. Ces parasites font semblant d'aider leur patron dans son occupation favorite ou obligée; mais, au fait, ils n'ont qu'un état, celui de faire vivre leur com-

plète oisiveté aux dépens de la demi-activité du maître. Chez les ouvriers, ces complaisants à charge s'appellent des garçons ; ils favorisent surtout le penchant de leur chef à ne rien faire, en ayant l'air de travailler pour lui pendant qu'il dort ou qu'il va se promener. Chez les grands ces doublures parasites s'appellent de plusieurs noms ; ce sont des amis, des intendants, des neveux, des médecins, des hommes de loi, des hommes d'église : au reste, leurs divers noms ne font rien à leur emploi, qui est toujours et partout le même : servir la passion dominante du maître. Si je les appelle complaisants, c'est pour parler honnêtement : il y a un autre nom qui dit la même chose plus nettement.

Le *complaisant* des étrangers à Séville est un certain prêtre, qui, comme je l'ai dit ailleurs, porte l'obligeance jusqu'à leur faire faire connaissance avec des demoiselles fort complaisantes aussi, et connues de tout le monde, excepté de ceux qui arrivent. Il n'y a pas, je crois, de pays où cette vertu de la complaisance soit aussi générale, ni poussée aussi loin qu'en Espagne. Voilà ce que Beaumarchais a merveilleusement peint dans son Basile. Mais il ne nous a montré sous ce personnage que le complaisant du docteur Bartholo, trahissant son patron pour un plus grand : il aurait dû, pour compléter le tableau qu'il a fait de l'Espagne, nous laisser apercevoir en lui le type des complaisants de tout le monde : car, encore une fois, l'Espagne ne vit que de complai-

sance ! !... et, dans la pratique de cette vertu elle surpasse même l'Italie ! Ceci s'explique par la sévérité des usages : dans un pays où l'on ne peut faire ses affaires soi-même, il faut bien les traiter par commissionnaires... Pardon : mais vous savez que j'ai la manie d'être vrai !...

Figurez-vous donc chacun de mes créanciers et de mes amis suivi de sa doublure et triplure obligée, et venant grossir l'affluence du monde dont j'étais obsédé dans une chambre, encore encombrée des débris de la fête, moitié champêtre, moitié théâtrale, que j'avais donnée la veille, sans penser que cette manière de faire mes adieux aux gais habitants de Séville, tout amusante qu'elle pouvait me paraître, allait compliquer les inévitables peines du départ de tous les embarras du plaisir ; j'avais manqué de prudence ; en additionnant les mémoires à payer qu'on m'apporte, je m'aperçois trop tard que ma bourse ne suffira pas pour me conduire à Cadix, quand j'aurai acquitté tout ce que je dois à Séville. Je puis encore courir chez mon banquier, mais l'heure me presse et la foule m'assiége ; pourtant, comme il n'y a pas deux partis à prendre, je me fais conduire en toute hâte chez le négociant auquel j'étais adressé, et à qui, par précaution, j'avais montré ma lettre de crédit trois semaines auparavant, pour savoir s'il voudrait bien m'en payer le montant, en supposant toutefois que j'eusse besoin de cette somme. J'arrive chez le négociant ruisselant de sueur,

car la chaleur était grande, l'heure avancée, et mon impatience croissait en proportion de tout ce que je sentais que j'avais à faire, pendant le peu de moments dont je pouvais disposer jusqu'à celui du départ. Je voyais toujours le malheureux paquebot à vapeur, j'entendais la machine frémir, et je sentais les roues tourner sous moi... sans moi!...

A peine puis-je faire l'effort de rendre à mon banquier les politesses d'usage plus nécessaires ici qu'ailleurs : il se confond en assurances cérémonieuses de services... qu'il n'a nulle envie de me rendre : La casa es di uste (la maison est à vous) : Io soi a su disposicion, etc., etc., enfin, pour abréger les formalités, je balbutie quelques excuses et demande tout bonnement de l'argent. Mon homme attend que je lui présente ma lettre de crédit : je ne la trouve pas. — Je ne puis vous payer sans sûreté, me dit-il en changeant subitement de ton et de langage, et rentrant tout à coup dans le vrai comme par enchantement. Jamais jeu de théâtre ne fut plus prompt. — Mais, monsieur, vous savez bien que j'ai une lettre de crédit sur vous, puisque je vous l'ai montrée en arrivant à Séville. — Il est vrai, monsieur, me répond sèchement mon homme, mais en affaire il faut de la régularité : je ne puis vous payer sans avoir dans mes mains l'ordre du banquier de Madrid. — Mais, monsieur, vous savez aussi bien que moi que j'ai apporté cet ordre ; il n'est point perdu, je l'aurai laissé parmi mes paquets à

l'auberge, où je n'ai plus le temps de retourner si je veux partir avec le paquebot. — J'en suis bien fâché, mais je ne puis vous payer. — Comment, monsieur, si par hasard cette lettre de change était égarée, vous me retiendriez à Séville faute d'argent pour partir? — J'écrirais à Madrid, et dans quinze jours ou trois semaines j'aurais une réponse, d'après laquelle je ne doute pas qu'on ne m'autorisât à vous remettre tous les fonds que vous pouvez désirer... — Mais c'est une horreur!... Il faut renoncer à mes plans si je perds ici trois semaines de plus : la canicule arrive, et je ne pourrai voyager à cette époque dans un pays brûlant.

Alors, regardant tranquillement à sa montre, mon Espagnol me dit avec le flegme castillan, car il n'est point Andaloux : le bateau de Cadix ne part que dans deux heures; vous avez le temps d'aller chercher votre lettre à l'auberge, et de me l'apporter ici. — Mais j'ai encore tant d'autres choses à faire. — Point de réponse.

La tête perdue, le sang bouillonnant, l'inquiétude fébrile croissant à chaque pulsation, je retourne à l'auberge, où je trouve mon compagnon de voyage et nos gens occupés à terminer les emballages. — Vous voilà, me dit E**, payons et partons!... J'étais pâle et brûlant; je ne réponds pas. — Qu'avez-vous donc? — J'ai perdu ma lettre de crédit! — Pas possible! — Si fait, vraiment. — On vous donnera de l'argent sur parole? — Pas un réal! Je viens pour

fouiller mes papiers. Donnez-moi mon écritoire, dis-je à mon valet de chambre. — Elle est emballée. —N'importe! il faut la retirer de la malle et l'ouvrir. L'écritoire est apportée, bouleversée, tous les papiers ouverts, et point de lettre de crédit. La fièvre se change en rage, et presque en folie, quand je pense que, pour un malheureux papier égaré, je vais être obligé de renoncer à tous mes projets, et de passer mon été à Séville. Ce paradis me paraît tout à coup une affreuse prison, un lieu malsain, où je vais gagner la fièvre, trouver la mort; l'imagination, loin de me distraire de tant de contrariétés, les accroît d'une manière effrayante. Je me sens comme en proie à une bête féroce : cette bête, c'est moi, moi-même, ou du moins une partie de moi...

Toutes les recherches sont vaines, le trouble de ma tête gagne la cervelle de tout ce qui m'entoure : ami, domestique, tout le monde est fou ; la chaleur de l'air augmente le désordre des esprits, et je vois le moment où le voyage finira pour nous quatre à l'hôpital!... Les Espagnols, calmés subitement par notre agitation même, nous regardent en silence; tous les paquets sont rouverts, toutes les caisses déballées, tous les portefeuilles déployés, tous les livres secoués; tout le bagage est bouleversé... Mais la lettre, la fatale lettre n'est point retrouvée...

Exténué, haletant de colère et de fatigue, je me décide à tenter un effort désespéré auprès de l'inflexible correspondant de mon banquier de Madrid

et je dis à E** en sortant que, pour dernière ressource, nous pourrions, si j'échoue encore une fois, nous adresser à M. Williams : mais, par une délicatesse facile à comprendre, nous avions l'un et l'autre une extrême répugnance à l'ennuyer de nos affaires, après l'avoir vu si longtemps occupé de nos plaisirs. L'hôte et l'armée de nos créanciers me regardent sortir en hochant la tête : il me parut clair qu'ils attribuaient notre consternation à des motifs peu rassurants pour eux et peu honorables pour nous.

Une heure avant le terme marqué pour le départ du malheureux bateau, je rentrai dans la maison de mon impitoyable Crésus : le moment de la sieste approchait ; c'est comme qui dirait le déluge. Une demi-heure plus tard, nul motif humain, pas même une affaire à laquelle la vie d'un homme serait attachée, ne lui aurait fait ouvrir sa porte avant le temps marqué pour son second réveil.

J'entre... même langage, même impassibilité. J'insiste, je prie, je m'emporte : Non, dis-je avec fureur en me retirant enfin pour courir chez M. Williams, vous ne me forcerez pas à rester tout l'été à Séville !...

Le maître de la maison me reconduit selon l'inviolable étiquette du pays ; en prenant congé de moi, il aperçoit un assez grand papier ployé en quatre, et fortement serré entre le pouce et les deux premiers doigts de ma main gauche. — Êtes-vous bien sûr, monsieur, me dit-il, d'avoir cherché votre lettre de change partout où vous pouviez espérer de la retrou-

ver ? — Hé ! monsieur, que vous importe? je ne l'ai que trop cherchée. — Permettez-donc, me dit le grave Espagnol en desserrant mes doigts contractés par la colère, permettez ; il me semble que je la reconnais : la voici !... C'était elle, et je la tenais ainsi dans mes doigts depuis le matin !... Quel miracle de ne l'avoir pas perdue !... Ma main avait eu plus de tête que moi. Depuis ma première sortie, elle n'avait cessé de tenir ce papier, auquel ses deux doigts et son pouce s'étaient entièrement consacrés pendant les infructueuses recherches que ma folle imagination me faisait faire ailleurs.

La peur de l'avoir perdue m'avait persuadé tout d'abord qu'elle l'était.

Je ne m'appesantirai pas sur ma confusion, ma joie, mon envie de rire ; j'étais jaloux de l'impassibilité de cet homme qui m'avait vu si agité, si troublé. La pensée qui dominait toutes les autres, était la honte d'avoir montré peu de sang-froid et de présence d'esprit devant des étrangers. Dans son pays un homme peut être un niais tout à son aise, il ne répond que de lui ; mais un voyageur, dans des contrées lointaines, compromet toute sa nation par une bévue. Voilà ce que je sentais : j'étais humilié dans l'honneur français, je rougissais de m'être exposé à voyager sans avoir les vertus du voyageur, et je me disais, avec une amertume comique : J'aurais mieux fait de rester chez moi que de venir si loin déshonorer le caractère français.

Il était encore temps de rapporter l'argent à l'hôtellerie, de payer et de partir; on avait refait mes malles par précaution, mais il fallait acquitter mes dettes. Alors recommença la scène de folie et de gaieté que je vous ai déjà décrite ; tout ce monde, rassuré sur notre solvabilité, me parut délivré d'un lourd fardeau : chacun rentrait dans son caractère, ou plutôt dans son rôle, et s'abandonnait aux caprices de son humeur goguenarde. Le comique des scènes était frappant ; mais ce qui m'étonnait le plus, c'était le personnage que je faisais, moi, dans tout cela. Je n'ai jamais aimé les don Juan, même étant jeune : il me paraissait bizarre de venir à mon âge singer ce mauvais sujet à Séville, dans sa propre patrie. Je me croyais sur un théâtre, et je ne pouvais me lasser d'observer chacune des figures dont j'étais entouré. Toutes étaient costumées d'une manière analogue à leur emploi, et toujours pittoresque.

Enfin la farce, qui durait depuis le matin, était si désordonnée, si bruyante, si folle, mais surtout si neuve, que, bien que j'eusse fait tout les frais du ridicule, je ne pouvais m'empêcher de jouir d'un spectacle plus piquant, plus divertissant que tout ce que j'avais vu de ma vie.

Pour compléter ce tableau de mœurs, il ne faut pas oublier de vous faire remarquer que chaque fois que l'envie de m'impatienter ou de rire me faisait tourner la tête vers la fenêtre, j'apercevais, sous le portique du *Patio*, la belle-sœur de notre hôte.

C'était la nymphe dont les succès avaient été si brillants et si divers la nuit précédente... Fatiguée de gloire et de plaisir, elle commençait la journée en se reposant sur ses lauriers de la veille, et... faut-il le dire?... en fumant publiquement son cigare de la Havane ! Voilà la *maja sevillana!* c'est-à-dire la femme africaine en Europe, l'Arabe baptisée, la gazelle emprisonnée... Cette créature extraordinaire nous regardait avec une coquetterie apathique ; et nous, tout en nous disposant à quitter pour toujours ce séjour singulier, nous échangions, avec la danseuse andalouse, quelques mots de galanterie burlesque qui finissaient par des éclats de gaieté. Mais à ce dernier moment il survint un incident, après lequel rien n'aurait excusé le rire, quoique rien ne fût aussi bien fait pour l'exciter. Qu'y a-t-il de plus comique que la tristesse ridicule ?

Un Anglais que je n'avais vu qu'une fois, c'est-à-dire la veille à notre bal, arrive, et me dit d'un air grave et contrit, qu'il me doit des excuses d'être venu la nuit dernière au bal chez moi sans m'avoir invité pour le lendemain matin, c'est-à-dire pour à présent même, à l'enterrement de son oncle ! Vous dire l'envie de rire qui me saisit en écoutant ce discours, c'est impossible, et surtout inutile, car j'espère bien que vous la partagerez. La sueur froide me venait au front de me sentir capable de répondre en riant aux éclats et en me roulant par terre à cette politesse de cimetière, qui me poursuivait jusqu'au

bal !... Plus ce malheureux fou rire était près de se faire jour, plus je perdais la dernière étincelle de gaieté réelle ; car une convulsion n'est pas de la joie. Mais, pour être malheureux, je n'étais pas à l'abri du scandale d'une gaieté toute physique. Cet homme ne pouvait être bien affligé, puisqu'il était venu au bal ; et ses grimaces de deuil, au milieu des symboles de la folie dont j'étais encore entouré, me causaient une irrésistible contraction nerveuse. Je me mordais la langue, je m'enfonçais les ongles d'une main dans l'autre pour pouvoir répondre décemment. Enfin je me suis débarrassé de l'enterrement par le départ, c'est une image de la mort, et me voici sur le vaisseau d'où je vous écris ; mais je suis mort de fatigue, et j'apporterai une courbature à Cadix. Pour me reposer de mes plaisirs insensés et de leur prompte punition, je me suis mis à vous les décrire : il ne m'est possible d'oublier que ce que j'ai noté. La mémoire, qu'on prend pour la plus bête des facultés de l'intelligence, a pourtant un jugement très-fin pour discerner ce qu'il est utile de conserver de ce qu'il est indifférent de perdre. Me voilà donc débarrassé de cet importun souvenir.

Nous descendons le Guadalquivir par un vent extraordinairement froid pour le pays et pour la saison ; nous comptons coucher à San-Lucar, où nous n'arriverons qu'à minuit. Les bords du Guadalquivir sont nus et arides. Je n'ai pas encore vu de beaux fleuves dans un pays méridional : les paysages

qui bordent le cours de celui-ci ont de la grandeur dans leur tristesse ; les lointains surtout me paraissent majestueux : mais l'ensemble de la contrée me cause une irrésistible impression de tristesse et presque de terreur. C'est une terre historique, de plus elle est productive ; mais rien n'y réjouit l'œil, rien n'y repose le cœur. La voix de Dieu ne retentit pas dans cette solitude ! c'est un désert fait de main d'homme...

Ma première lettre sera datée de Cadix.

LETTRE XXXVI.

SOMMAIRE.

Traduction des strophes 65e et 66e de Childe-Harold. — Différence de Cadix tel que l'a vu lord Byron, et de Cadix tel que je le vois. — Colloque entre moi et le gardien de la porte. — Difficulté que j'éprouve à entrer dans la ville. — Commis accessible aux flatteries. — J'entre comme prisonnier sur parole. — Cadix foyer de révolution. — La liberté des Andaloux fondée sur la rancune qu'ils conservent de l'affranchissement des Amériques.—La valeur des termes en politique. — Ruine de Cadix. — Révolution commerciale : contre-coup et punition des révolutions politiques. — Ce qu'il y a de curieux à voir dans Cadix. — Assassinat de l'alcade de Tarifa.—Passage de la *Gazette de Séville* traduit. — Dangers du voyage que je vais entreprendre. — Récit de celui que j'ai fait de Séville à Cadix. — Arrivée pendant la nuit à San-Lucar. — Le moine bleu. — Est-il moine ou brigand ? — Les calesseros. — Friponnerie d'un cocher. — Xerès. — La chartreuse. — Les paysans, voleurs dans l'occasion. — Aspect du pays.—Riant d'un côté, triste et désert de l'autre.— Effet de la solitude. — Impression particulière de la nature. — Champs parfumés. — Il y a des sites qui parlent à l'âme sans plaire aux yeux.

A MISS BOWLES.

Cadix, 26 mai 1851.

CHILDE-HAROLD, CHANT Ier.

Vice trop séduisant, penchant voluptueux,
Qui maîtrise les cœurs ardents, impétueux;
Quel sang jeune et bouillant échappe à tes atteintes?
De nos changeants désirs tu prends toutes les teintes;
Ton magique regard, hydre des passions,
Nous fascine et nous livre à nos illusions.
Hélas! Paphos a vu l'heure de sa ruine!...
Temps maudit!... sous ta faux Vénus même s'incline:
Cette reine du monde a suivi les plaisirs
Vers un lieu visité par les mêmes zéphirs,
Sous un ciel aussi beau près de la mer natale
Qui seule a pu fixer l'inconstance fatale
De la déesse errante; ... et c'est en ce séjour
Qu'elle vint relever le culte de l'amour.

Il n'est plus renfermé sous des voûtes sacrées,
Mais par un peuple entier ses lois sont adorées,
En tous lieux l'encens brûle, et partout des autels
Reçoivent pour le Dieu les tributs des mortels!
Strophes 65 *et* 66.

Rien de si différent du Cadix actuel que cette peinture de lord Byron. Si le poëte revenait il ne reconnaîtrait plus ce qu'il a peint. Quelques années, ou pour parler plus juste, quelques semaines ont changé le temple de Vénus en un temple d'Argus : l'amour craint la police; aussi, depuis l'assassinat du gouverneur, Cadix, de l'un des lieux les plus gais et les plus attrayants du monde, est-il devenu l'un des mieux surveillés et des plus silencieux. C'est pendant le carnaval dernier que ce meurtre a été commis.

La manière dont la loi du cautionnement s'exécute aujourd'hui contre les étrangers fait de cette ville une prison. Aux facilités de tous genres nécessaires dans les relations commerciales, on a substitué des formalités qui séparent du reste du monde ce port soi-disant franc...

J'ai vu le moment où l'on m'en refuserait l'entrée.

Je venais du port Sainte-Marie et j'étais arrivé dans l'enceinte extérieure du port de Cadix; j'avais fait cette traversée par une mer très-houleuse. On s'empare de moi pour me conduire à la porte du port, où je trouve un employé de la police chargé de la garde de cette porte. Après avoir examiné mon

passe-port avec une attention hostile et s'être récrié à la vue du trait de plume passé sur les fleurs de lis, comme si, *disait-il*, la France pouvait effacer son histoire en biffant quelques noms dans *le Moniteur* et en rayant quelques signes imprimés sur du papier timbré... Je trouvais que cet homme avait raison dans ce qu'il disait contre nous; ce qui fit que je me gardai de lui répondre. Il continua : « Je suis étonné que vous ignoriez la loi par laquelle tout étranger qui veut entrer à Cadix aujourd'hui est obligé d'offrir pour caution la signature d'un des habitants de la ville. » (Notez que dans cette caution l'on doit répondre des opinions politiques et de la *moralité* du voyageur.) — Je répliquai que cette loi m'était connue, mais que j'avais pensé qu'il serait temps de m'y conformer en arrivant à Cadix. — « Vous n'y pouvez entrer sans observer dans toutes ses règles la formalité du cautionnement. » — « J'ai une lettre pour M.***, l'un des premiers négociants de ce pays. » — « Il fallait lui écrire d'avance et lui demander de vous faire trouver sa caution à cette porte. » Je n'avais eu garde de faire une telle bévue; de loin mon négociant m'aurait refusé, il m'aurait écrit de ne pas venir, et j'aurais été forcé de renoncer à voir Cadix. — « Je vais lui écrire à l'instant, » répondis-je au commis. — « Je n'ai là personne que je puisse envoyer. » — Il faut absolument me trouver quelqu'un. » — Enfin, après bien des pourparlers, j'obtins, non sans peine, la permission

de faire porter ma lettre par celui de mes domestiques qu'on reconnut pour Espagnol. En attendant le retour de cet homme je demeurai prisonnier au corps de garde. Le domestique fut une heure à revenir, et j'employai tout ce temps à dire au commis de la police des vérités flatteuses pour l'orgueil espagnol, finesse qui ne me coûta pas grand'peine, car je pense beaucoup de bien des hommes de ce pays. J'étais parvenu à disposer en ma faveur le commis de la police, quand mon commissionnaire revint dire que don*** n'était pas chez lui, mais que son secrétaire avait répondu qu'aussitôt rentré, ce négociant, personnage important dans la ville, remplirait pour moi toutes les formalités exigées. Le secrétaire avait même engagé personnellement sa parole.

Cet engagement n'était pas suffisant; cependant l'heure s'avançait, on allait fermer les portes, et après cela rien ne peut les faire ouvrir avant le jour. J'étais donc au moment de me voir emprisonné pour une nuit entre le *port franc* et la ville *libre* de Cadix.

Mon commis, amadoué par mes louanges sincères, les seules qui puissent flatter les gens qui ne sont pas des sots, prit alors un parti hardi : il répondit de moi lui-même à lui-même et me conduisit de sa personne à l'auberge, où il me permit de rester confiné jusqu'à ce que mes papiers eussent été mis en règle. Je donnai ma parole d'honneur de ne pas sortir, et j'eus une occasion de plus de remarquer qu'en ce pays l'effet des plus mauvaises lois est atténué

par le bon esprit des habitants. Plus le gouvernement est rigide, et plus les individus deviennent obligeants. C'est ce qui arrive à Cadix, où l'hospitalité est devenue un moyen d'opposition.

Mais quel séjour ne serait gâté par l'idée qu'on peut compromettre un brave inconnu qui devient le point de mire d'une armée d'alguazils, par cela seul qu'il vous a fait entrer dans la ville qu'il habite? Pour un Français voyager aujourd'hui en Espagne, c'est pis qu'une fatigue, qu'un danger, c'est une indiscrétion, car le Français est sûr d'exposer à des désagréments et peut-être à des périls un inconnu qu'il force à se dévouer pour lui. C'est un poids sur la conscience du voyageur, et pour l'Espagnol c'est une charge politique, civile et privée à la fois.

Tout se ressent de l'état de crise où l'on vit ici depuis la mort du gouverneur. Personne n'ose se plaindre, mais on se venge à force de s'ennuyer et d'ennuyer les autres. La vie est suspendue : plus de chants, de guitares, de groupes joyeux sur les places et les promenades publiques : enfin, plus rien de ce qui faisait la vie du pays. Le roulement du tambour et le commandement monotone des officiers qui exercent régulièrement les recrues prêtes à partir pour la Havane, interrompent seuls le silence des rues désertes; désertes si on les compare à ce qu'elles étaient encore il y a quelques mois.

A tort ou à raison, Cadix est depuis longtemps considéré par le gouvernement espagnol comme un

foyer de révolutions : et les ministres du roi catholique voudraient isoler cette ville du reste du monde, comme on cerne un lieu pestiféré.

Une des bizarreries de l'histoire du temps actuel, c'est que les opinions libérales qui prédominent parmi les habitants de Cadix ont leur source dans le regret peu philanthropique qu'a laissé au commerce de l'Andalousie l'émanicipation des Amériques, et la perte des profits incalculables que procurait à cette ville l'arrivée annuelle des gallions, tant il est vrai que par tout pays les événements déconcertent les raisonnements, et que la marche du monde semble dirigée par une puissance dont la malice se plaît à enseigner aux hommes l'inanité de leur logique appliquée aux affaires de l'État. La dénomination des partis est presque toujours une satire; c'est une contre-vérité qui fait ressortir la différence qu'il y a entre le langage des hommes politiques et leur pensée. A Cadix le parti qualifié de libéral est celui des hommes qui s'affligent de l'indépendance des États du Mexique de la terre ferme, du Pérou, etc., etc.... Autrefois la marchandise la plus commune ici, c'était l'or : à cette richesse prodigieuse, mais toute factice, a succédé une misère qui présage la ruine complète de Cadix. La ville ne tient à la terre ferme que par une langue de sable très-basse : l'Océan l'environne de tous les côtés; et quelque jour elle rentrera sous les flots comme Gadès dont on prétend que les restes se voient encore à certaines basses marées.

Beaucoup de familles abandonnent cette place que l'activité et l'opulence commerciales seules pouvaient rendre habitable : on va chercher sur le continent un séjour où l'imagination soit moins obsédée de souvenirs et de pressentiments douloureux, où la vie soit moins artificielle et par conséquent plus agréable. Ici l'existence est un tour de force; la satisfaction des besoins les plus ordinaires de la vie, un problème presque insoluble ; l'eau qu'on boit est une merveille ; la terre qu'on foule, une conquête; l'arbre qui vous ombrage, la maison qui vous abrite, une victoire remportée sur la nature ; et tous ces miracles n'aboutissent qu'à vous procurer une existence factice, et par conséquent pauvre et mesquine, à laquelle on se résignerait à peine pour devenir roi du monde. Cadix est la Hollande brûlée. Que faire d'un chef-d'œuvre d'industrie, quand l'industrie qui l'a créé est morte? C'est comme si l'on consumait sa vie à l'éducation des vers à soie dans un pays où les étoffes de lin et de coton seraient seules en usage.

Ce qui m'étonne, depuis que je parcours la terre, ce n'est pas la décadence presque universelle des formes aristocratiques et religieuses : cette décadence est prévue, prédite, et provoquée dans les écrits de tout homme qui s'est cru de l'esprit depuis plus de cent ans; mais je ne puis m'empêcher de m'émerveiller en voyant les effets de la crise industrielle; la durée de cette déviation dans la

direction des forces de la société est d'autant plus difficile à calculer, qu'elle était aussi imprévue que l'autre était annoncée. C'est une révolutien commerciale qui sera universelle comme l'a été la révolution politique dont elle est la punition; car, par un décret de Dieu, c'était au nom de la richesse ambitieuse qu'on jetait à bas l'aristocratie, et c'est contre la nouvelle répartition de la richesse parvenue aux honneurs à force de révolutions, que travaille l'industrie à venir. Dans l'ancienne société, les novateurs attaquaient des priviléges fondés sur des idées. Aujourd'hui les ennemis de l'ordre de choses transitoires où nous vivons attaquent le repos basé sur le faux équilibre de l'argent, et voilà ce qui me paraît une belle vengeance du législateur divin contre les fabricateurs de lois humaines.

Il y a peu de choses à voir à Cadix : des remparts, des forts, des hospices, des hôpitaux, quelques promenades, la plage où périt le petit-fils de Racine au moment du tremblement de terre de Lisbonne, et une ou deux églises ; voilà tout ce qui m'a paru curieux ici. L'académie de dessin est fermée depuis les événements du mois de mars; enfin, ce qu'on peut faire de mieux, quand on est parvenu à s'introduire dans ce singulier séjour, c'est de songer à s'en aller. L'un est encore plus difficile que l'autre, si l'on en juge par le passage suivant extrait de la *Gazette de Séville*, qui vient de me tomber entre les mains.

Séville, 20 mai 1851.

« L'alcade major de Tarifa, don N. del Aguila, vient de périr. Le temps de son administration dans cette ville étant expiré, il avait été nommé à un autre emploi dans la province d'Estramadure. Il se dirigeait vers Estepa sa patrie, où il avait l'intention de s'arrêter un jour avant d'aller prendre possession de sa nouvelle charge ; et comme il passait sur les limites du territoire de Jilena, escorté de six à huit soldats de la province de Guadix, lui et sa troupe furent attaqués par la bande du fameux malfaiteur *Jose Maria el Tempranillo.* Dès la première décharge, don Aguila eut le malheur d'être percé d'une balle, et il mourut de cette blessure le jour même.

« La troupe continua de se battre contre les brigands, leur blessa mortellement, dit-on, un homme et trois chevaux, et démonta plusieurs autres cavaliers. »

Sevilla, 22 de mayo 1851.

« En estos ultimos dias ha ocurrido la muerte en despoblado del alcalde mayor cesante de Tarifa don N.... del Aguila, que habiendo espirado el término de su destino en dicha ciudad y estando nombrado pare el desempeño de otra vara en la provincia de Estremadura viajaba en direccion a Estepa, su

patria, con el objeto de pasar unos dias antès de tomar posesion de su nuevo empleo. Pasando por el término de Jilena y yendo escoltado de unos seis u ochos soldados del provincial de Guadix fueron atacados por la gavilla del famoso malhechor *José Maria el Tempranillo*, ya la primera descarga tuvo la desgracia de ser pasado por una bala el mencionado Aguila, de cuyas resultas murio el dia immediato.

La tropa siguio batiéndose con los ladrones, y segun se dice, hirio mortalmento a uno y a tres caballos y cogio a otro de los desmontados.

Voilà les renseignements rassurants que nous donne aujourd'hui la *Gazette de Séville* sur l'état des routes. L'événement rapporté dans cet article vient d'avoir lieu précisément aux environs des lieux que nous allons traverser ; il est possible que pendant ce trajet nous soyons forcés de faire connaissance avec la police des brigands. Nous la comparerons à celle du gouvernement, et, comme je suis de mon siècle, je me sens disposé d'avance à donner tort au pouvoir légitime. Dans des temps comme ceux où nous vivons, un peu de révolte sied à la pensée ; c'est le sel de l'esprit moderne.

Mais je reprends le récit de notre voyage de Séville à Cadix.

Partis de Séville au milieu du jour, nous étions descendus à terre en quittant le bateau à vapeur, et

nous nous trouvions arrêtés sur la rive du Guadalquivir, à une lieue de San-Lucar. Il était une heure du matin : nous continuâmes notre route en petits cabriolets qui tiennent deux personnes. Nous fûmes heureux de trouver un tel moyen de transport au milieu de la nuit, dans ces parages déserts et peu sûrs. Les calessines, avec leurs conducteurs, attendaient là les voyageurs de Séville ; grâce au temps qu'il faut pour placer les paquets, pour marchander le prix du trajet, et faire une lieue d'Espagne, la nuit, sur une plage sablonneuse, nous n'arrivâmes à San-Lucar qu'à trois heures du matin, où nous fûmes logés dans une des plus affreuses auberges de toutes les Espagnes. Il y a bien des litières d'animaux que je préférerais à mon lit ; mais nous n'avions plus le choix.

J'ai rarement éprouvé un malaise moral plus inattendu, et moins motivé en apparence, que ce que j'ai senti pendant la lieue que nous fîmes, dans ces cabriolets de rencontre, avec des calesseros de mauvaise mine, de mauvaise humeur, à une heure avancée de la nuit, dans un des cantons les plus suspects du pays. Je sentais du danger dans l'air, et ce péril vague ne pouvait se parer : nous avions de quoi nous défendre contre une attaque de *rateros* (brigands isolés, espèce de paysans qui font le métier dans l'occasion), mais contre une bande organisée toute résistance eût été insensée.

Nous cheminions lentement en silence entre le fleuve qui, voisin de son embouchure, devient là

comme une mer, et les dunes de sable qui dans ces parages se changent en falaises, de simples rives qu'elles étaient encore à quelques lieues plus haut. En passant devant un des enfoncements formés par ces espèces de coulisses de sable, nous fûmes accostés par une figure qui, à la distance de quelques pas et dans l'obscurité, me parut noire et colossale. Pourtant elle était bleue : c'était un frère de la mission, grand et gros moine, qui s'était réfugié, disait-il, dans un creux de la colline, attendant là le passage de quelque voyageur bien armé, bien accompagné, pour se risquer à cette heure de la nuit dans le chemin peu sûr qu'il lui restait à faire pour arriver à San-Lucar.

Ce compagnon de voyage, qui s'annonçait comme un poltron, nous fit peur : les brigands parlent toujours brigands, comme les intrigants mauvaise compagnie : celui-ci pourrait être un chef déguisé, pensions-nous ; mais, comme il pouvait aussi être ce qu'il disait, nous aimâmes mieux le croire moine que d'aller voir dans sa caverne s'il était brigand. Personne de nous n'exprima ces pensées, et le géant inconnu monta, sans autre autorisation que celle de notre silence, derrière l'un des deux cabriolets : c'était celui où s'étaient placés nos gens. Voilà comme nous arrivâmes à San-Lucar, sans accident, mais non sans crainte. La peur est une des plus grandes voluptés de l'imagination d'un voyageur romanesque, et tout vrai voyageur doit l'être.

En entrant dans la détestable auberge dont je vous ai déjà parlé, nous trouvâmes tout le monde levé, quoiqu'il fût trois heures du matin ; on attendait les passagers de Séville à Cadix. Notre premier soin, avant de nous coucher, fut de faire prix avec un voiturier pour nous conduire au port Sainte-Marie, quand nous aurions dormi, où, pour parler plus juste, quand nous serions restés au lit quelques heures.

Au moment de partir, le fripon, voyant qu'il était notre maître, à cause du départ des autres cochers avec quelques voyageurs plus pressés que nous, vint nous demander le double du prix convenu, qui était déjà très-élevé. Il n'avait plus de concurrents ; il fallait se soumettre, ou bien rester dans une maison où l'on n'a rien à manger, tandis qu'on y est mangé soi-même par une armée d'ennemis dégoûtants. Dans ce chenil où les hommes ne sont pas nourris, ils servent de pâture à la vermine.

Les voyages en Espagne, à moins de les faire en mendiant, sont plus chers que tous les autres : j'en excepte pourtant ceux d'Angleterre et de Suisse. Mais, dans ces pays, on est au moins bien servi pour son argent ; au lieu qu'ici on paye ses privations, et la famine et la fièvre font cortége à la ruine. On est fort exposé aux attaques des brigands entre San-Lucar et le port Sainte-Marie ; mais les gardes civiques des environs font une battue le matin des jours où les passagers du bateau à vapeur se rendent

de Séville à Cadix : il est donc essentiel de passer peu d'instants après que la route a été ainsi balayée.

Nous avons fait un détour pour aller voir Xerès, ville fameuse par ses vins et par les caves des marchands étrangers, qui les gardent en dépôt avant de les expédier dans le monde entier.

Le site de Xerès est fort interéssant; mais ce qui m'a le plus frappé dans cette excursion, c'est la chartreuse. Elle est située à une lieue de la ville, et possède des tableaux de Zurbaran qui sont des chefs-d'œuvre. En retournant à Xerès, nous aperçûmes dans un champ un groupe de paysans assis à l'ombre d'un caroubier gigantesque. Le cocher nous dit d'un air fin et goguenard, particulier au peuple espagnol, qu'à la brune ces *pauvres gens* nous auraient arrêtés pour nous demander notre bourse. Les habitants *honnêtes,* loin d'être un secours pour les voyageurs attaqués, servent d'auxiliaires aux brigands, qui les admettent parfois au partage du butin, ou qui croient s'acquitter envers eux par cela seuls qu'ils ne les tuent ou ne les battent pas.

Les chemins qui conduisent de Xerès à la chartreuse sont bordés d'aloès et de cactus si énormes, qu'ils obstruent presque le passage. Ces plantes aux formes fantastiques me représentent une armée de dragons postée le long des routes pour arrêter le voyageur, et défendre contre le curieux quelque trésor caché au milieu d'un pays enchanté. Le bas de ces haies est soutenu par des murs de pierres

sèches ou par des revêtements en bois. Les chemins sont encaissés dans ces espèces de parapets, qui donnent à toute la contrée un air de soin et de richesse agréable à l'œil, et particulier à cette partie de l'Espagne; il règne là un mélange de négligence et de recherche, de solitude et d'opulence, qui ne ressemble, à rien de ce qu'on voit dans aucun autre pays.

Nous sommes arrivés à Xerès pendant la foire, où nous n'avons rien vu qui mérite d'être décrit; mais c'était du mouvement : le chemin du port Sainte-Marie était couvert de piétons et de cabriolets; des moines, des paysans, des femmes dans leurs costumes pittoresques faisaient tableau à chaque détour de la route; elle est tracée sur les ondulations d'une plaine assez inégale pour ressembler à une suite de collines espacées et séparées par des vallées peu profondes. C'est une chaîne de plateaux stériles coupés par des bas-fonds, espèces de plis marqués dans le terrain. Ce n'est pas de ce côté que sont les campagnes dont les beautés ont rendu le territoire de Xerès célèbre par toute l'Andalousie.

La ville de Cadix est loin de répondre à l'originalité du pays qu'on traverse aux environs de Xerès. Ce territoire ressemble à l'Afrique, du moins par la nature du sol et par la végétation; tandis que l'aspect de Cadix est tout européen. A Cadix on parcourt de belles rues alignées; on rencontre des hommes en habits français ou anglais; on vit dans une

auberge tout anglaise, tenue par une Anglaise, avec la recherche et l'élégance britanniques. Ce n'est donc plus l'Espagne ; en deux heures vous avez franchi quatre cents lieues de pays! C'est un effet curieux ; mais le premier moment de surprise passé votre étonnement fait place à l'ennui. Un vieux routier comme moi ne peut plus voyager qu'entre deux écueils : les privations s'il veut s'amuser ; l'ennui s'il cherche ses aises. J'ai encore assez de jeunesse pour préférer le nouveau au confortable, jeunesse de corps, car peut-être qu'avec une imagination plus neuve, je n'aurais pas besoin d'aller si loin pour prendre intérêt à ce que je vois ; quoi qu'il en soit j'oublierai Cadix volontiers comme tout autre port de mer, tandis que je serais désolé de ne plus pouvoir me rappeler l'aspect du pays que j'ai traversé entre San-Lucar, Xerès et le port Sainte-Marie. Figurez-vous un désert ouvert aux brigands, et par conséquent fermé au voyageur timide ; mais ce désert est embelli par une multitude de plantes sauvages dont les parfums embaument l'air. Des tertres entièrement tapissés de ces riches productions du soleil d'Afrique donnent à la solitude un aspect particulier : grandeur sans beauté : cela ne saurait s'oublier. La nature, ainsi abandonnée à elle-même, prend une voix qui s'entend de loin et retentit longtemps ; mais qu'est-ce qu'on entend en parcourant des champs labourés ou des prés fauchés ? On entend l'homme travailler ; j'aime mieux écouter Dieu mar-

cher dans le désert. J'ai dit grandeur sans beauté, je me trompe, c'est beau, mais d'une beauté qui ne peut être aperçue que par les yeux de l'esprit. C'est beau comme ce qui n'est pas fait pour être vu... comme ce qui doit être saisi par l'âme sans passer par les sens ; la nature a plusieurs manières de communiquer avec nous : elle a des rayons de lumières qui n'éclairent que l'esprit, des voix qui ne parlent qu'au cœur... Mais trêve d'explication... en voulant trop comprendre, on perd le sentiment. Si vous venez jamais au port Sainte-Marie par San-Lucar, vous sentirez comme moi, et comme moi vous ne pourrez dire ce que vous sentez. Vous vous croirez en Afrique, vous apercevrez de loin la petite ville de Rota, fameuse par son vin épais et brûlant qui produit dans le corps l'effet d'un ruisseau de lave sur la terre. Vous verrez aussi l'Océan qui baigne les côtes de Tanger, dont vous ne serrez qu'à quinze lieues, et, toute votre vie, vous vous souviendrez d'avoir vu cela.

LETTRE XXXVII.

SOMMAIRE.

Cadix est moins différent que tout le reste de l'Espagne des autres villes de l'Europe. — Commerce de l'or en sac. — Industrie des porteurs d'or.—Fortunes colossales acquises par les hommes qui font ce métier. — Visite du roi dans une des maisons les plus opulentes de cette ville. — La salle de l'or. — Ferdinand emprunte un sac d'or. — Il le rend. — Mot de ce prince pour caractériser la situation politique de l'Espagne. — Le commerce des porteurs d'or tombe. — Visite à l'hôpital de Cadix. — Rencontre comique. — Scène qui rappelle la sainte Perrine de M. Valery. — L'enceinte des fous. — Les fous espagnols manquent de patriotisme. — Histoire du fils et de la mère. — Admirable trait de piété maternelle. — Sujet de tableau.— Cour des ménages. — Charité intelligente des habitants de Cadix. — Tour des signaux. — Description du paysage.—Souvenir de la mort du petit-fils de Racine. — Effet des sites et de la température des pays méridionaux. — Ils enchantent, mais ils tuent. — Prisons des suspects pour délits politiques. — Les consuls de Hollande et de Danemarck emprisonnés.— La terreur règne à Cadix. — Représentations adressées à la cour par les principaux habitants de la ville.

A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Cadix, 27 mai 1831.

L'intérêt que peut inspirer Cadix au voyageur parti du Nord, et venu jusque-là pour voir l'Espagne, est tout négatif : on s'étonne ; mais c'est de ne trouver rien de nouveau. Un bras de mer de deux lieues, que vous venez de franchir, a suffi pour vous ramener dans les pays que vous connaissez, et dont vous croyez être bien loin : c'est comme une épreuve de franc-maçonnerie. Il vous aurait fallu quelques mois de voyage pour passer graduellement de France en Afrique ; et maintenant, par une traversée d'une lieue, vous rentrez en France. Cadix ressemble à tout, hors à l'Andalousie.

L'or et l'argent étaient si abondants autrefois à Cadix, qu'on ne les comptait pas ; on pesait les sacs et les lingots. Il y avait, et il y a encore, des maisons dont les caves sont comblées de sacs de doublons d'Espagne, et ces richesses restent enfouies au fond des souterrains qui les contiennent.

Un jour le roi actuel, dans le voyage qu'il fit à Cadix, a visité l'une des plus magnifiques habitations de la ville ; elle appartient à un marchand d'or. Rien de plus curieux que ce palais pour le luxe de l'ameublement et des décorations. Après avoir examiné en détail tout ce qu'on lui montrait, le roi dit au propriétaire : Vous ne m'avez pas fait voir la salle de l'or. — Le maître, au lieu de répondre, se mit en devoir de conduire Sa Majesté dans une chambre voûtée : cette salle était meublée de millions bien étiquetés, tous renfermés dans des sacs et rangés sur des tablettes. Rien de pareil ne peut se trouver ailleurs. A l'aspect de cette bibliothèque d'un genre nouveau, le roi fut si charmé, qu'il ne voulut pas sortir sans avoir emprunté un *volume* au possesseur du trésor.

Le sac, enlevé par le royal voyageur, valait six cent mille francs. Le pauvre Crésus crut son or perdu : mais on le lui rendit scrupuleusement la même année, avec des offres avantageuses qui furent poliment éludées.

Les Espagnols s'accordent à dire que leur roi n'est pas précisément méchant, mais qu'il est entouré

de gens qui ne veulent ni son bien ni celui du pays : ce qui ne veut pas dire qu'ils ne se soucient pas de son argent.

Ce prince causait familièrement avec deux de ses ministres : il parlait de l'état politique de l'Espagne, et comparait ce pays à une cruche de bière dont il était le bouchon. L'image n'est ni noble ni poétique ; je ne connais pas assez l'Espagne pour savoir si la comparaison est juste.

Cadix était jadis rempli de porteurs d'or en sacs. Ces hommes affluaient là de toutes les parties de la province ; ils s'employaient pendant deux ans à brouetter des charges d'or d'un quartier de la ville à l'autre ; c'était la seule denrée qu'on vît en circulation dans les rues. Les portefaix, auxquels on confiait le soin de voiturer ainsi cette précieuse marchandise, devaient être des hommes de confiance, on les payait selon leur mérite ; au bout de deux années ils avaient gagné assez d'argent pour se retirer et vivre sans rien faire, eux et leur famille. Dormir et fumer leur cigare, tel était le but de ces deux ans de travail et de probité ; mais aussi c'est le suprême bonheur pour un Andaloux. Pourtant ils ne s'en contentent pas toujours, quelques-uns de ces porteurs d'or acquièrent d'immenses richesses. Un des négociants les plus opulents et les plus solides aujourd'hui de Cadix et du monde a commencé sa fortune en portant ainsi de rue en rue la fortune des autres. Ce sont des portefaix d'une espèce particulière ;

mais leur race se perd tous les jours, parce que chaque année il débarque moins d'or à Cadix.

L'hospice de Cadix est un des plus beaux établissements de charité de l'Europe. Mille personnes, tant enfants que vieillards, y sont constamment entretenues, instruites, soignées aux frais des âmes bienfaisantes de la ville, et sous la surveillance d'une commission composée des hommes les plus recommandables par leurs lumières et leur désintéressement. Tout enfant sorti de cette maison sait un métier qui suffit à son existence ; on reçoit en nombre égal les hommes et les femmes ; les garçons et les filles sont élevés séparément.

En visitant les salles, ou pour mieux dire les galeries, où sont logées les vieilles femmes, j'en ai remarqué une qui, malgré son âge, me surprit par sa beauté. On me dit que c'était la veuve d'un officier français, mais qu'elle était née Espagnole. L'homme qui nous accompagnait dans cette visite l'avait beaucoup connue autrefois, il ignorait qu'elle fût là : leur rencontre donna lieu à une scène digne de la Sainte-Perrine de M. Valery. La reconnaissance fut dramatique, elle servit à mettre dans tout son jour le caractère féminin.

Un jeune homme qui faisait partie de notre société, et qui était un peu étourdi, pour ne rien dire de plus, frappé du comique de la scène, sépare un instant les deux vieux amants, s'approche de la femme et lui demande brusquement son âge.

Celle-ci répond, en minaudant, qu'elle a cinquante *ou* soixante ans (ce *ou* m'a paru plaisant) ; le fait est qu'elle en a plus de quatre-vingts. Sa coquetterie d'hôpital nous divertit beaucoup.

Cette jolie vieille a encore les cheveux complétement bruns, de petits traits réguliers, des sourcils d'un beau noir et parfaitement arqués. Elle a de l'embonpoint, sa main et son bras sont parfaits ; elle conserve la grâce espagnole. Nous restâmes longtemps près d'elle à jouir du plaisir que nous lui causions en la regardant. Elle a été la plus belle femme de Cadix, et l'une des plus légères. Son mari longtemps avant de mourir, l'avait abandonnée pour de bonnes raisons, disent les méchants de ce temps-là, si toutefois il en reste. Et c'est cette séparation qui l'a conduite où nous l'avons trouvée. Elle n'est point malheureuse, elle a l'humeur la plus enjouée, elle ne regrette rien, et ne se plaint même pas des outrages du temps.

Nous avons fait une visite moins gaie dans l'enceinte réservée aux fous. Ces malheureux, exposés à la risée de tout ce qui se trouvait là, m'inspiraient une pitié révoltante. Je plaignais la nature humaine dans son imbécillité ; mais surtout je m'indignais contre les gens appelés raisonnables. Que m'importe qu'un homme ait son bon sens, s'il l'emploie à rendre plus humiliant le sort de ceux qui ont perdu le leur ? Tout dégradés qu'ils sont, ces hommes sont toujours ses semblables : ne peut-il pas devenir

comme eux demain ? Dans cet hôpital barbare, les fous furieux, les frénétiques enchaînés, ne sont pas plus que les autres à l'abri des visites et des attaques des indiscrets.

Un ouvrier, qui travaille en ce moment à l'hospice, nous suivait, et se mit à contrarier un des fous enchaînés devant lesquels nous passions. Ce malheureux devint tellement furibond, que pendant tout le reste de notre visite nous fûmes poursuivis des imprécations qu'il proférait dans toutes les langues contre l'ouvrier. C'est un cordonnier guéri deux fois de la folie, où il est retombé pour la troisième et probablement pour la dernière. Il sait l'anglais et le français, ce qui lui donne la facilité de multiplier et de varier ses injures. Le torrent ne ralentit son cours que lorsque je revins près de la loge de cet enragé, et que je lui donnai raison sur tous les points, en lui confirmant mon approbation dans toutes les langues qu'il estropiait. Je voudrais que chaque étranger éprouvât le même dégoût que moi, et publiât son indignation en voyant l'hôpital des fous à Cadix ; peut-être qu'à la fin on améliorerait le sort de ces malheureux, qu'on ne les exposerait plus aux railleries des curieux, et surtout qu'on séparerait de la société des fous incurables, ceux dont le mal s'aggrave par le décousu d'une conversation d'insensés toujours en colère, tandis qu'ils pourraient être guéris par la douceur et la raison.

Hors cette partie de l'hospice, l'établissement fait honneur à l'humanité et à l'intelligence des habitants de Cadix.

J'ai été frappé du manque de patriotisme qui règne parmi les fous espagnols ; c'est comme si leur aliénation mentale était un reproche à l'ordre de choses établi dans leur pays. Tous ces fous étaient des Espagnols, et tous, sans exception, injuriaient leurs compatriotes. « Défiez-vous des Espagnols, les Espagnols sont méchants », nous criait-on du fond de ces cages grillées. Il me semble qu'en France les mêmes fous auraient dit : « Défiez-vous des hommes, les hommes sont méchants ».

Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de m'étonner de l'amertume avec laquelle les hommes de ce pays-ci parlent les uns des autres : rien ne prouve mieux à quel point il y a peu d'esprit public en Espagne. Quand le danger ne réunit pas les Espagnols, le soupçon et la haine les isolent, et trop souvent ces passions l'emportent même sur l'intérêt.

Avant de quitter la cour des fous, je veux vous esquisser un tableau dont le sujet m'a vivement intéressé. Un jeune homme, un fou, me parut plus pâle et plus effrayant que les autres, quoique sa folie fût calme : son état était très-alarmant, à ce qu'on me dit. Sa folie consistait à se priver de nourriture ; rien n'était si difficile que de le décider à prendre quelques aliments, et le médecin craignait qu'un jour il ne se laissât mourir de faim. Au moment où

je m'approchai de lui il mangeait, non sans une répugnance marquée, la nourriture qu'une vieille femme pauvrement vêtue, lui portait à la bouche avec une adresse, une patience, et des éclairs de tendresse qui me paraissaient admirables, c'était le génie de la compassion soulageant la misère. J'enviais respectueusement cette puissance de charité.

« Où trouvez-vous des garde-malades si intelligentes? » dis-je au gardien.— « Celle-ci est sa mère, » me répondit cet homme en s'essuyant les yeux... Il pleurait... le gardien pleurait!... vous ne vous étonnerez pas si au même instant les larmes me gagnèrent. L'homme continua : « Ce malheureux jeune homme qu'on trouve encore si beau, malgré sa maigreur et sa misère, était apprenti de marine; il s'attira la haine de ses camarades par une dénonciation à laquelle il crut sa conscience intéressée. Les mauvais traitements qu'ils lui firent subir dans leur ressentiment finirent par le rendre fou. Connaissant le danger qu'il court, sa vieille mère que voilà et qui n'a d'autre intérêt au monde que lui, passe ses journées à l'hôpital, dans l'unique espoir de lui faire avaler quelque chose à force de soins et d'amour. Elle se flatte par ce moyen de lui rendre la raison; telle est l'unique occupation de sa vie. Jusqu'ici elle seule a pu le décider à manger; si elle mourait; il mourrait, non de chagrin, mais d'inanition. Elle ne le guérira peut-être pas, mais elle adoucit la douleur du malheureux pendant ses moments lucides, qui sont

fréquents et assez longs. Ces intervalles de raison font le tourment de tous les aliénés. »

Ce trait de piété maternelle m'a ému jusqu'au fond du cœur ; pourtant, qu'est-ce qu'il m'apprend ? Quel est le fils qui ne sait pas ce que peut la charité mêlée à la tendresse dans le cœur d'une femme, et encore d'une femme du Midi, rendue patiente à force de passion : cette passion-là du moins est sublime, car elle est désintéressée. Et qu'on dise encore que les humains n'ont d'autre principe d'action que l'égoïsme !

Mais se figure-t-on ce que deviendra ce malheureux enfant, quand sa mère mourra ? peut-être sera-t-il moins malheureux qu'elle ne le serait si elle venait à le perdre. La folie émousse la douleur de l'âme comme le coton bouche les oreilles : elle amortit les traits de la pensée.

J'ai bien songé à vous auprès de ces deux personnes assises sur la paille d'un cachot obscur, vous auriez senti comme moi combien la dignité morale peut relever l'homme tombé dans le dernier degré de la misère. Quelle distance il y a entre ces deux êtres qui souffrent, qui s'entendent, qui se consolent par l'âme, et les fous grossiers qui languissent dans une dégradation toute physique. Le fils et la mère s'embrassant, s'entendant malgré tout ce qui peut désunir deux cœurs en ce monde, me consolaient un peu du spectacle effrayant que me donnait la foule des insensés vulgaires dont nous étions environnés. Il

faut avoir senti la distinction morale qui survit à tout dans ces deux personnes, et qui en fait un groupe à part de tout le reste, pour comprendre jusqu'à quel degré de pathétique les affections du sang peuvent être portées par le malheur. On apprend, devant un tel spectacle, qu'il y a des liens plus forts que le pouvoir de la société, et même que l'intelligence de l'individu : la physionomie de cette mère, folle de dévouement, est peut-être ce que j'ai vu de plus touchant en ma vie. Cet ennoblissement de la douleur, cette puissance de consolation qui survit à tout dans le cœur d'une femme, est poétique, et de la poésie la plus élevée. Je n'oublierai jamais le tableau que je viens de vous esquisser, et que j'ai vu vivant devant mes yeux ce matin.

Les natures du Midi ont quelque chose de si passionnément douloureux, ces peuples sont si tendres, si abandonnés, si isolés, si souffrants quand ils souffrent, qu'ils ne peuvent être compris et plaints que par des âmes douées d'une mobilité analogue à la leur. Murillo aurait pu peindre ce que j'essaye de vous raconter; mais après lui personne. Tâchez, néanmoins, d'inspirer quelque peintre pour ce sujet. Il faudrait que le fils n'eût aucune gloire, et qu'il ne fût recommandé au spectateur que par l'amour de sa mère. Il ne faudrait pas non plus que la vieille mère fut une mendiante; le sacrifice est plus grand si elle a de quoi vivre. Vous qui sentez si profondément, et qui avez le don de faire partager aux autres

ce que vous éprouvez, prenez mon tableau sous votre protection, et faites-le exécuter par un artiste qui le comprendra comme vous, si vous en trouvez.

Avant de quitter l'enceinte de cet immense hospice, nous avons encore visité la cour dite des ménages; c'est une réunion de petits bâtiments, où on loge vingt-six vieux ménages; le mari et la femme habitent ensemble comme s'ils étaient dans leur propre maison. On assigne à chaque ménage une petite portion de jardin; les cases sont propres et soignées. Chacune des habitations qui composent cette chartreuse philanthropique est entourée d'une petite cour où règne la paix : ces logements donnent l'idée du bonheur. Il ne fallait rien moins qu'un tel spectacle pour nous reposer de celui qui nous avait indignés dans la cour des fous. J'insiste sur ces détails, afin de vous prouver que les pays qui passent pour arriérés ne sont pas ceux où la charité est la moins ingénieuse.

Quand on est venu à Cadix, il faut monter sur la tour des signaux. De là on domine la ville, la mer, et une étendue de côtes immenses. D'un côté, à dix lieues de distance, vous apercevez le cap de Trafalgar, trop fameux dans l'histoire de nos désastres maritimes : plus près l'œil s'arrête sur l'île de Léon, foyer de toutes les révolutions qui ont éclaté depuis quelques années en Espagne. Vous planez en même temps sur le port et sur la baie de Cadix, couverts de vaisseaux et de barques ; vous découvrez aussi

le port Sainte-Marie, la plaine de Xerès, et la chaîne de montagnes de Grenade, appelée la Sierra Nevada; enfin, vers le nord, l'Océan vous apparaît dans toute sa grandeur, et vous distinguez entre l'air et l'eau la longue suite des côtes de l'Andalousie, qui ressemblent à des nuages un peu moins mobiles que ceux du ciel : parmi ces nuages, on distingue un point noir ou blanc, selon les heures du jour ou l'état du ciel : ce point est la ville de Rota. L'œil s'arrête ensuite sur tous les toits de Cadix, qui forment une série de terrasses, et sur les forts qui défendent la ville, sur les écueils qui sont des forts naturels; enfin il suit les contours singuliers de la presqu'île sur laquelle est bâti Cadix. Cette péninsule n'est qu'un banc de sable effrayant, tant il s'élève peu au-dessus du niveau de l'Océan. On se rappelle la terreur qui se répandit dans Cadix lors de l'inondation produite sur les côtes d'Espagne, par le fameux tremblement de terre de Lisbonne, et l'on cherche de loin sur la plage le lieu où fut englouti le petit-fils de Racine. Le souvenir de ce désastre augmente l'effet moral du tableau. Quant à l'effet sensible, il est si vif qu'on ne saurait le décrire.

L'éclat du ciel aveugle les yeux les moins délicats et donne à la nature une majesté que je ne lui ai vue qu'ici. La pureté, la transparence de l'atmosphère surpassent tout ce que j'ai admiré dans ce genre en Italie : l'air est du cristal de roche, l'eau

du lapis lazzuli, et les rayons du soleil sont une pluie de feu, d'or et de diamants. Nos organes du Nord ne sont pas faits pour résister à tant de magnificence. Cette terre réalise ce qu'on nous annonce de la gloire du ciel; ici la créature est foudroyée, anéantie par le spectacle de la création, qui, plus qu'ailleurs, reste empreinte des vertus du Créateur. Sous un tel climat, l'année n'est qu'une suite de jours de fête. Où trouver des sites si majestueux et si doux à la fois? Ce n'est pas dans les contrées du Nord, où les pompes de la nature sont toujours tristes et terribles : ici elles sont aussi sublimes, mais plus magnifiques ; on est ému, frappé, sans être désolé comme en Écosse. C'est ici qu'il faut vivre quand on se sent assez de force pour résister à l'ivresse d'une admiration continue; mais il en faut beaucoup; cette fièvre de l'âme consumerait en peu de temps une organisation débile. Moi je vais voyager dans les pays du Midi, comme les gens du Nord boivent des liqueurs fortes ; au bout d'un été passé sous le climat de l'Afrique, je suis mort; mais j'ai vécu six mois, et le souvenir de cette vie surnaturelle suffit pour traîner ailleurs avec plaisir ce qui me reste d'existence. On se dit : Je ne vois ni ne sens; mais j'ai vu et j'ai senti; c'est assez pour savoir que j'ai une âme. La vue de la nature de l'Orient m'a donné la conscience de cette force par laquelle on vit.

L'Andalousie est à l'occident de l'Europe ; mais

ce pays est l'Orient, si l'on en juge par le ciel et par les habitants.

On m'a fait voir de loin le fort Sainte-Catherine, où sont enfermés en ce moment des suspects politiques : entre autres les consuls de Danemarck et de Hollande. Le premier a été arrêté à cause d'une correspondance qu'il entretenait avec une dame de Madrid, compromise et emprisonnée lors de l'assassinat du gouverneur de Cadix. On a saisi tout ce qu'il avait de papiers, et l'on n'est pas sans crainte pour lui, tant on redoute la peur que font ces prisonniers à la nouvelle inquisition, qui s'appelle aujourd'hui la police. Ce pouvoir est si peu sûr de sa force, que celle qu'il a devient terrible.

Le consul de Hollande est presque un Espagnol, puisqu'il s'est marié ici. La famille de sa femme a marqué dans le pays à plusieurs reprises lors des troubles et des révolutions qui ont éclaté depuis les dernières années. C'en est assez pour le rendre à jamais suspect. Tous les jours Cadix est attristé par le récit de quelque bannissement inattendu, ou même d'arrestations nouvelles, qui tombent, soit sur des indigènes, soit sur des étrangers. C'est un choléra politique; en se réveillant, on envoie savoir combien on a d'amis emprisonnés depuis la veille. La ville de Cadix vient d'envoyer une députation à Madrid, pour faire quelques remontrances contre l'application d'un système qui ne peut manquer d'achever la ruine du pays. On espère que le résultat

de cette mission sera de faire changer en une surveillance raisonnable l'espionnage et le système de délation subalterne qui désolent cette ville en ouvrant la porte à tous les genres d'injustice et de corruption.

LETTRE XXXVIII.

SOMMAIRE.

La matinée orageuse. — Promenade hors de Cadix. — Les aloès en fleurs. — Illumination naturelle. — Description de la nature lorsque le vent du Levant, le simoun de l'Espagne, vient à souffler. — Effet moral de ce phénomène physique. — Tristesse irrésistible. — Les étrangers en souffrent moins que les habitants du pays. — Vaisseau arrivé des Philippines. — On l'envoie à Mahon de peur du choléra. — Poëme de l'Ile par Byron. — Vers adressé au poëte.

A MISS BOWLES.

Cadix, 29 mai 1831.

Aujourd'hui la matinée était sans fraîcheur, quoique d'ordinaire le commencement du jour soit l'heure la moins brûlante; mais le redoutable vent d'est commençait à souffler (*el vento de levante*) : c'est le siroco, le simoun de l'Andalousie ; il ôte la vie à la nature, la respiration à l'homme, et sur ce point de la côte qui regarde le sud-ouest il ôte le mouvement à l'Océan, qui devient du plomb fondu. J'étais sorti de Cadix par la seule porte qui communique avec la terre, toutes les autres ouvrent sur la mer. Mais par cette porte même il faut du temps pour arriver en pleine campagne : plusieurs lignes de forti-

fications séparent cette ville, tout artificielle, de la terre naturelle. Lorsqu'on a fait une demi-lieue pour franchir toutes les murailles, on n'est encore arrivé que sur une langue de terre plate, sablonneuse, et fort rétrécie par l'eau qui l'assiége des deux côtés : c'est l'Océan à l'entrée de la Méditerranée, et par conséquent toujours agité. Même pendant un jour calme comme aujourd'hui, il environne encore cette digue naturelle d'une triple ceinture blanche. L'écume des vagues, ternie par l'arène, se confond avec les pâles lueurs de l'aloès, dont les fleurs encore vertes, mais prêtes à s'épanouir, s'élèvent entre le chemin et la mer, comme une longue ligne de candélabres préparés pour une fête. C'est là qu'a péri le fils de Louis Racine, l'inventeur du genre descriptif en français.

Dans quinze jours ces lustres naturels seront allumés, et l'illumination de l'été brillera de tout son éclat ; aujourd'hui on attend que la solennité commence, déjà on admire les préparatifs ; l'aloès est près de s'épanouir : c'est un événement pour le voyageur.

Ce matin, après quelques jours de houle assez forte, la mer était devenue calme, le ciel seul était troublé, on étouffait : le vent d'est apporte ici la température de l'Afrique, et jusqu'à la poussière du désert, car il souffle toujours avec violence. Alors la campagne disparaît sous un voile gris, les paysages perdent leurs lignes, leurs couleurs ; la nature est

ensevelie dans la tristesse, la lumière devient livide, le soleil est sale, l'air lourd, la mer plombée, et le soir rougeâtre finit par une nuit pâle, qui laisse passer un cortége de fantômes à travers son ombre déchirée par des éclairs muets incessamment répétés. Ce spectacle est effrayant. Je ne sais quel mystère de mélancolie se révèle à l'âme ; on se croit assiégé par des spectres, on respire la terreur, on voit la mort poussant dans l'abîme le monde en ruines ; on ne compte que des méchants, on se sent méchant soi-même ; on reste anéanti devant cette nature naguère encore faite pour inspirer la joie, et qui ne communique plus que la fièvre ; qui ne cherche, qui ne présage que la destruction. L'axe de l'univers a tourné, le paradis est devenu l'enfer.

Tel est l'effet *del vento de levante*, de ce vent qui vous fait commettre des crimes ou qui vous abat jusqu'à la mort. Chaque fois qu'il souffle, je ne puis penser qu'à lui. Il soufflait ce matin, et je souffrais. Néanmoins les étrangers supportent mieux que les habitants du pays les premières atteintes de ce fléau. Mais, au bout de quelques années, loin de s'être accoutumé au mal qu'il cause, on devient plus vulnérable.

J'apercevais dans la rade un vaisseau que nous avons vu hier arriver des îles Philippines, et passer sous les fenêtres du consul d'Angleterre, chez lequel nous dînions. On le renvoie aujourd'hui parce qu'il apporte, dit-on, le choléra-morbus ; il ira purger sa

quarantaine à l'île de Mahon, peut-être va-t-il y rester jusqu'à ce que le dernier homme de son équipage ait péri. La vue de ce foyer de contagion, au milieu du bassin de l'île de Léon, près des côtes bénies de l'Andalousie, me jetait dans la méditation. J'ouvris lord Byron au hasard, et je lus de ravissantes descriptions de la nature sauvage : c'est ce qu'il y a de plus beau dans le poëme appelé *l'Ile*. Je sentis que j'aurais été absolument incapable de créer le personnage de Neuha : ce caractère, si original, si fantastique et pourtant si vrai, me paraissait hors de ma portée; de dépit j'adressai au poëte les vers suivants, qui ne sont que le cri de l'envie. Je vous les transcris en rentrant :

« Que ne puis-je te suivre à la source du vrai ?
« Ma poésie à moi n'est qu'un timide essai
« Des ailes de l'esprit; elle n'est pas ma vie;
« Ma pensée, avec peine aux rhythmes asservie,
« Ne prend tout son essor qu'en leur disant adieu :
« Quand je ne chante plus, je vois, je vis en Dieu;
« La parole me gêne, et la gloire d'écrire
« Ne vaut pas le bonheur d'adorer sans rien dire!
« Le silence est ma vie et le bruit est ma mort.
« Par des mots j'ai longtemps pensé changer mon sort;
« Mais, dans les vains discours où mon orgueil se berce,
« Je sens que rien n'est vrai que mon néant qui perce!
« Des hautes régions mon esprit est banni,
« Toi, Byron, ton génie atteint à l'infini.
« L'esprit, tu n'en veux pas : ta muse est créatrice,
« Moi, je ne suis qu'esprit, ma muse est un caprice;
« Elle dépend de tout, mon luth est incomplet,

« Le génie est du feu, l'esprit n'est qu'un reflet.
« Quand les soleils du ciel parcourent leur carrière,
« De leurs fronts par torrents ils lancent la lumière;
« Mais la planète opaque attend tout son éclat,
« D'un astre dont le jour jusqu'à sa nuit s'abat;
« Et crois-tu qu'il suffise à l'orgueil qui m'irrite
« D'être de ton soleil un pâle satellite,
« Un miroir insensible où luit le feu sacré?
« Non, j'aime mieux te fuir et mourir ignoré!... »

LETTRE XXXIX.

SOMMAIRE.

Opinions contradictoires sur la politique recueillies par le voyageur. — Difficulté qu'il éprouve à calculer la force des partis divers. — Constitutionnels. — Républicains. —Royalistes. — Les noms ne signifient pas les choses. — Selon les uns, le gouvernement de Ferdinand convient à la majorité. — Selon d'autres, le pays est miné par des sociétés secrètes. — Absence de patriotisme. — Mauvais sentiments chez ceux qui attaquent l'ordre de choses actuel et chez ceux qui le défendent. — Le dévouement jusqu'à la mort, dans quelque parti qu'on le trouve, doit donner confiance en l'avenir du pays. — Portrait du gouverneur de Cadix. — Intrigues des conjurés pour le séduire. — Sa faiblesse. — Sa résistance. — Sa mort. — Mot de M. le prince de Talleyrand. — Conséquences du meurtre du gouverneur de Cadix pour la ville et pour le pays. — Commissions organisées par le gouvernement pour punir les conspirateurs. — Manière de raisonner des deux partis. — L'arrivée d'un courrier. — Manière dont le roi Ferdinand manifeste sa reconnaissance envers la veuve du gouverneur de Cadix. — Arrestations iniques et inutiles. — Histoire d'une vengeance conjugale étrangère à la politique. — Mœurs du clergé séculier. — Rivalité d'un jeune homme et d'un prêtre. — Vengeance du prêtre. — Bal donné pour la Saint-Ferdinand. — Moins gai que nos fêtes d'ouvriers à Séville.

A MADAME DE ***.

Cadix, 30 mai 1831.

J'ai interrogé bien des personnes de tous les rangs, même des femmes : rien de si contradictoire que les opinions que j'ai recueillies touchant l'état politique de ce pays. Je me bornerai à vous exposer ces diverses manières de juger, j'ai trop peu de données et trop d'expérience pour me risquer à faire un choix à mon usage dans ce chaos, où les passions de l'Afrique luttent avec les lumières de l'Europe.

Tous s'accordent à dire que la nation espagnole est divisée en beaucoup de partis ; nul ne sait positivement quel est le plus fort.

Les uns sont constitutionnels; ils voudraient,

non pas une révolution, mais des réformes. Je suis disposé à croire que ce parti l'emportera, parce que, s'il n'est le plus violent, il est du moins le plus nombreux, pourvu qu'on recense les voix dans toute l'Espagne, et qu'on ne s'en rapporte pas aux votes des provinces du Nord : celles-ci gardent une fidélité fanatique à l'ancien ordre de choses, non par générosité, mais par intérêt; car elles ont toujours été privilégiées.

D'autres veulent une république, une révolution complète ; c'est vouloir le morcellement du territoire espagnol. Il existe un troisième parti, qu'on appelle celui des carlistes, du nom de don Carlos, frère du roi et chef des absolutistes. Cette ligue nouvelle voulait ramener la monarchie à ce qu'elle était du temps de Philippe II et de l'inquisition.

Enfin, il y a un parti que beaucoup de gens regardent comme plus fort que tous les autres, et qui s'appelle celui des *royalistes.* Titre bizarre pour désigner une faction dans un pays dont le gouvernement est monarchique. Ces *royalistes*, qui devraient réunir sous leur drapeau la nation tout entière (mais aujourd'hui, en Espagne comme ailleurs, les noms ne signifient plus les choses), veulent ce que veut le roi, et passent pour des fanatiques de prudence, par la raison que le gouvernement du roi est regardé généralement en Espagne comme beaucoup trop modéré. On lui reproche de s'appliquer à garder un juste milieu impossible entre les opinions extrêmes

des révolutionnaires novateurs et des révolutionnaires rétrogrades.

Vous voyez que pour le fond des choses c'est ici comme chez nous; mais pour la forme c'est l'anarchie.

Des gens qui me paraissent très-instruits, et auxquels je ne puis m'empêcher de trouver beaucoup d'esprit, prétendent que le gouvernement actuel de l'Espagne est celui qui convient à l'immense majorité des habitants du royaume, qu'il est plus fort qu'il n'a jamais été, que les hommes qui s'obstinent à le remplacer par une constitution à la française, méconnaissent l'état du pays et s'abusent autant que se trompent ailleurs ceux qui refusent aux peuples les institutions rendues nécessaires par la marche du temps. Ils ajoutent que l'orgueil national est tel en Espagne, que pour discréditer l'invention la plus utile, l'amélioration la plus désirable, il suffirait que la première idée du perfectionnement fût venue à des étrangers. L'Espagnol, même le plus libéral *, rejette comme illégitime tout ce qui ne lui paraît pas purement espagnol.

D'autres hommes, aussi nombreux, aussi spirituels, aussi expérimentés, m'assurent que le pays est prêt à se soulever ; qu'une vaste conspiration s'est étendue comme un filet sur toute l'Espagne,

* Telle était aussi l'opinion de l'auteur en 1831 ; depuis lors les événements l'ont bien démentie.

et qu'on n'attend qu'une occasion, qu'un signal pour révolutionner ce pays au nom des avantages réalisés dans les autres États de l'Europe, par l'esprit philosophique du siècle dernier. L'esprit philosophique! tel est le guide peu sûr auquel les conjurés veulent, dit-on, confier la conduite des affaires de leur pays. On m'assure, de plus, que le véritable amour de la patrie n'est entré pour rien dans le choix des opinions d'aucun des chefs de parti, ni de leurs adhérents. La haine, l'envie, la réaction de l'impiété contre l'hypocrisie, la vengeance de l'incrédulité contre la superstition : voilà les mobiles d'action des hommes, dont la réunion a formé l'une des deux armées. L'orgueil d'un pouvoir légitimé par la prescription, l'avidité produite par le long abus des richesses, la foi dans la justice d'un ordre de choses qui vous assure d'immenses priviléges; foi toujours facile à acquérir puisque l'intérêt lui sert de base : voilà les principaux motifs de la résistance fanatique du clergé, ainsi que des hommes dirigés par les moines au nom du ciel et du vieil honneur castillan. L'honneur est l'idole des chevaliers, le Dieu de la terre, naguère encore aussi puissant et plus puissant que le Dieu du ciel. C'est sous son drapeau que s'enrôlent les nobles et les prêtres; mais ils commencent à se défier de l'efficacité de leurs pacifiques bannières, qu'ils voudraient changer en étendards.

J'ignore comment la moderne vertu, que nous

appelons esprit public, peut naître et se manifester parmi des esprits tournés comme ceux de ce pays ; mais l'admirable mort du gouverneur de Cadix nous prouve au moins que l'antique héroïsme espagnol n'est pas éteint, l'étincelle du feu sacré jaillit encore du cœur des Castillans. L'honneur parle, et tout est sacrifié comme au temps de Guzman le Bon !

Quand un homme porte le dévouement jusqu'à mourir volontairement pour son devoir : le pays auquel il appartient, quelles que soient les factions qui le déchirent, doit espérer en l'avenir, car ses enfants ont encore un sang généreux et brûlant ; avec un tel sang dans les peuples, les États peuvent souffrir : ils ne sauraient périr.

Le gouverneur de Cadix, don Hiero de Olivarès, connaissait dans tous ses détails la conspiration ourdie à Gibraltar contre le roi d'Espagne. On prétend même qu'il savait, et qu'il a dit : Que la première idée de ce complot était venue de plus loin : voilà pourquoi, nous autres simples curieux, nous sommes si mal vus des gouvernements étrangers. Un Français n'est plus ici un voyageur ordinaire, c'est un propagandiste, un franc-maçon, un athée, un juif : le titre injurieux qu'on nous donne varie selon la crainte dominante qui trouble les cœurs dans chacun des pays que nous parcourons, et les polices de s'évertuer pour nous trouver coupables, et pour nous vouer à l'exécration des populations. Tout Français arrêté publiquement aujourd'hui dans une

ville de l'Andalousie courrait le risque de la vie.

Les conjurés de Gibraltar avaient fait auprès du gouverneur de Cadix toutes les tentatives imaginables, afin de l'engager à les favoriser dans l'exécution de leurs desseins; mais, comme on lui demandait de trahir son honneur en trahissant son roi, ni les offres les plus séduisantes, ni les plus vives instances, ni l'appel aux sentiments philanthropiques, si à la mode en ce siècle, sourtout loin des contrées qui les ont vus naître, ni même des menaces dont il connaissait toute la gravité, ne purent faire dévier de sa ligne le noble Espagnol, le digne serviteur de Ferdinand.

L'argent français circulait, dit-on, parmi les régiments en garnison à Cadix, le gouvernement était averti; Olivarès avait écrit qu'il lui fallait fuir ou sévir.

Cet homme énergique et sincère était un soldat de fortune, fils d'un meunier de Catalogne. Singulier spectacle que celui donné par la mort d'un homme de cette classe, qui tombe victime du vieil honneur chevaleresque. Un meunier martyr de la cause de l'aristocratie! Olivarès est le don Quichotte roturier.

Les chefs de la conjuration dite constitutionnelle, convaincus enfin qu'ils ne parviendraient jamais à séduire cet honnête homme, et le craignant à cause de tout ce qu'il savait de leurs projets, songeaient à l'attirer dans un piége. Ils préparèrent une émeute,

et, dans le désordre du premier moment, ils se promirent de s'emparer de la personne d'Olivarès. On avait déjà tenté ce moyen sans succès; mais les mesures étaient mieux prises pour une seconde attaque, dont ils espéraient un succès complet, lorsqu'ils furent prévenus et déconcertés par la précipitation des assassins subalternes qui frappèrent prématurément le gouverneur au milieu de Cadix, à trois heures de l'après-midi. On le regardait comme le principal obstacle au triomphe des novateurs : il était en butte aux injures de tout ce qui voulait révolutionner le pays, et voilà comment les sicaires du parti nuisirent aux chefs en voulant les servir trop bien et trop vite. La révolution manqua parce que les révolutionnaires avaient employé des hommes pressés. Ceci justifie l'instruction de M. de Talleyrand à un jeune diplomate qui promettait monts et merveilles : « Monsieur, lui dit le prince, si vous voulez réussir dans les affaires, surtout n'ayez pas de zèle. » C'est aussi le zèle qui a perdu les conspirateurs de Cadix. Peu d'hommes politiques veulent rester du côté des assassins.

Quand la nouvelle de la mort de don Hiero Olivarès se répandit par la ville, tout Cadix fut dans le trouble : les autorités royalistes n'osaient se montrer de peur de partager le sort de leur chef; la terreur était dans les deux camps, car les meneurs des conjurés, voyant leur complot éventé avant le temps, se cachaient également ; ils regardaient leur entre-

prise comme manquée, et pensaient, avec raison, que ce qu'il y avait d'honnêtes gens parmi eux allait rompre toute alliance avec des hommes qui commençaient la régénération de leur patrie par un meurtre ! Et encore ce meurtre tombait sur le plus grand citoyen de l'Espagne *.

Le corps du gouverneur, assassiné à trois heures après midi, resta jusqu'à six heures du soir à la place où il était tombé. Personne n'osait s'approcher de ce cadavre. Il y a en Espagne une loi qui rend *responsable du crime* tout homme trouvé auprès d'un corps mort ; chaque passant craignait que cette loi ne lui fût appliquée. A la fin on l'emporta par ordre de l'autorité : et de ce moment le mécompte des conspirateurs fut complet. Le peuple, au lieu de s'émouvoir, était resté muet spectateur du drame. Le dénouement devait donc être favorable à la cause du roi. Les chefs ne pensèrent plus qu'à se sauver : Torrijos, parti de Gibraltar pour se rendre à l'île de Léon, se vit forcé

* L'auteur ne garantit que l'exactitude de ses récits. Quand il rapporte les bruits qu'il a recueillis, il se borne à répéter mot pour mot ce qu'il a entendu dire, sans vérifier les faits qu'on lui raconte. Seulement, lorsqu'il juge à propos de parler de ce qu'il n'a pas vu, il met tous ses soins à consulter sur chaque événement des personnes d'opinions et de positions diverses. L'espèce de vérité à laquelle il met du prix, fait qu'il s'attache moins à relater les actes qu'à peindre avec un scrupule philosophique le caractère des hommes et la couleur des choses.

de retourner sur ses pas; il est, dit-on, rentré à Gibraltar au péril de sa vie.

De ce moment Cadix est devenu un séjour de désolation et de terreur, chaque jour amène de nouveaux sujets de plainte.

Une commission s'organise à Madrid : pouvoir terrible et supérieur à toute autorité ecclésiastique, civile et militaire. Ce gouvernement, indépendant de tout gouvernement, envoie ses ordres à ses délégués dispersés dans toutes les provinces : c'est un comité de salut public institué au nom de la monarchie. Cette autorité, soi-disant antirévolutionnaire, a traité le peuple de Cadix comme une troupe de rebelles. On abolit le port d'armes, c'est blesser les Espagnols au cœur ; on défend les manteaux, c'est comme si l'on proscrivait chez nous l'usage des chapeaux sur la tête ; enfin, on publie un ordre du jour d'après lequel quatre hommes ne peuvent se promener ensemble dans les rues et autres lieux publics sans être arrêtés comme conspirateurs, et aussitôt fusillés ; à ces affreuses mesures, les habitants répondent par des cris de douleur.

Pour se disculper, ils allèguent le calme de leur attitude après l'assassinat du gouverneur ; ils nient jusqu'à l'existence d'une conspiration, et appuient cette dénégation sur des preuves. Chacun sait, disent-ils, combien il leur aurait été facile de profiter du désordre pour réaliser leurs mauvais desseins, s'ils avaient eu des intentions hostiles contre le gou-

vernement... A ce plaidoyer les ministres du roi répondent par le nom des conjurés, ils constatent par des preuves écrites la trahison qu'on nie ; le peu de succès du complot, disent-ils, ne peut être imputé à mérite aux habitants de Cadix ; car, de ce que des ennemis se sont montrés mal habiles, il ne s'ensuit pas qu'ils soient bien intentionnés.

Tels sont les doubles arguments employés dans ce grand procès par les parties intéressées ; tel est l'état actuel des choses... Il ne vous paraît pas rassurant, je pense ? Mais aussi je ne prétends nullement vous rassurer ; néanmoins la rigueur des ordonnances a été un peu adoucie dans l'application, sans que pour cela on ait légalement abrogé ces décrets iniques. Les habitants de Cadix ont envoyé une députation à Madrid pour porter leurs doléances au pied du trône.

Depuis hier la ville est en émoi, à cause de l'arrivée d'un courrier envoyé de Madrid au gouverneur actuel de Cadix. Il paraît que les dépêches dont ce courrier était porteur sont importantes, puisque le gouverneur s'est enfermé quatre heures pour les lire avec l'assistente et les principaux magistrats de la ville. Il s'est empressé de faire répandre le bruit qu'elles ne concernaient que le vaisseau des Philippines, infecté du choléra, et l'état sanitaire de Cadix. Mais personne ne croit à ce rapport, et le soin même que les agents de l'autorité mettent à le publier paraît suspect ; on se dit à l'oreille que la France vient de

recevoir une déclaration de guerre de l'Autriche et de la Russie ; d'autres racontent qu'elle veut faire passer des troupes en Portugal à travers l'Espagne, pour venger les affronts faits par don Miguel aux sujets français établis à Lisbonne : et toutes ces conjectures diverses prennent, comme toujours, la couleur des passions et des intérêts de chacun... Ces nouvelles, qui circulent sourdement, rendent tous les jours la position d'un Français ici un peu plus difficile, plus désagréable et moins sûre...

L'ancien gouverneur, estimé du public et généralement repecté, n'était pas aimé des troupes, parce qu'il les obligeait à faire leur devoir ; il paraît que le roi ne l'aimait guère non plus. Pour toute récompense, il vient de faire dire à sa veuve qu'elle ne manquerait jamais de rien... Ne manquer de rien ! c'est peu pour honorer la fidélité héroïque, dans un temps où les sacrifices faits à la cause des rois ne sont plus même payés par l'estime des peuples !

Après la mort de Moreau, Louis XVIII avait nommé madame Moreau maréchale de France ; c'était montrer dans l'élévation inusitée de la veuve sa reconnaissance envers l'homme.

Un officier supérieur de la garnison de Cadix, arrêté pendant les troubles, est resté soixante-deux jours en prison ; il a passé une partie de ce temps au secret. Tout ce qu'on a pu prouver contre lui, c'est qu'il avait été vu parlant à quatre personnes dans la rue. Par grâce spéciale on vient de le relâcher.

Encore un mot avant de vous quitter. Ceci, grâce à Dieu, n'a plus rien de commun avec la politique; cependant l'histoire n'en est pas plus gaie pour cela.

Une femme mariée avait pour amant un habitant du port Sainte-Marie, qui venait souvent la voir à Cadix. Cet homme finit par louer une chambre dans cette ville, afin de recevoir sa maîtresse, qui ne pouvait l'admettre chez elle qu'aux heures où elle recevait tout le monde. C'était un Léandre... en bateau *. Mais cette femme, qui n'était pas une Hero, ne se trouva point d'humeur à se contenter d'une passion, elle adjoignit à l'affection romanesque qu'elle avait pour le beau jeune homme de Sainte-Marie un amour de surérogation pour un prêtre de Cadix. Celui-ci, jaloux du rival qu'il n'avait pu parvenir à supplanter entièrement, écrivit une lettre anonyme au mari : cette lettre lui disait que si tel jour, à telle heure, il se rendait au lieu indiqué, il y surprendrait sa femme avec un homme. Le mari, accompagné de plusieurs employés de la police, arrive à la maison désignée, et il y trouve sa femme avec l'homme qu'on avait eu soin de lui nommer. Néanmoins, rien ne prouvait que l'entrevue fût criminelle. La femme se justifia du mieux qu'elle put, alléguant l'intimité de son mari avec le jeune homme,

* Il y a deux lieues de mer entre Cadix et le port Sainte-Marie.

qu'elle prétendit être venue voir là par hasard et fort innocemment, n'étant montée qu'en passant, parce qu'au moment même où elle se trouvait devant la porte elle s'était rappelé une commission pressée à lui donner pour le port Sainte-Marie.

Cet habile discours fut tenu en pure perte : on ne crut pas à l'innocence de la femme que l'époux tient en prison sous la garde des lois, en attendant qu'elle soit condamnée à passer sa vie dans un couvent, sort auquel, dit-on, elle ne peut échapper. Il paraît que l'humeur des maris espagnols est journalière, puisque celui-ci savait et tolérait depuis deux ans la liaison qu'il punit aujourd'hui avec tant de barbarie. On dirait qu'il tient moins à venger son honneur qu'à satisfaire son rival le confesseur. Quoi qu'il en soit, avec de pareilles mœurs, on doit supporter mieux que nous l'application des formes de l'inquisition religieuse à la politique, et voilà pourquoi le gouvernement espagnol peut encore marcher comme il marche !

Adieu, sans compliment. J'oubliais de vous dire qu'on nous a donné pour la *Saint-Ferdinand* un bal distingué chez***, un bal à Cadix en ce moment; c'est une affaire d'étiquette qui me rappelle encore un mot attribué à M. de Talleyrand; c'était sous Napoléon. L'hiver commençait tristement pendant une des campagnes les plus meurtrières de la guerre de Pologne : celle d'Eylau; quelques personnes de la cour d'alors parlaient, dans une réunion intime

des mauvaises nouvelles arrivées de l'armée. « Tout cela est vrai, dit le diplomate ; néanmoins il faut donner des bals, car l'empereur ne plaisante pas ; il veut qu'on s'amuse !... »

Hier, le bal *politique* de Cadix nous a fait regretter nos fêtes d'ouvriers : nous avons retrouvé les demoiselles anglaises dont je vous ai parlé à Séville. Leur pruderie est ici bien à l'aise, et s'accorde avec le deuil de Cadix : il y a des vertus anglaises dont les formes sont en harmonie avec les calamités publiques, mieux que ne l'est la gaieté nationale des Andaloux. Ces vertus-là ne sont pas à votre usage ; vous en connaissez de plus réelles... sans parler du charme et de la grâce que vous leur prêtez... Aussi... est-ce à vous que ceci est adressé.

LETTRE XL.

SOMMAIRE.

Caractère particulier des paysages espagnols. — La solitude peut attrister, elle n'ennuie pas. — Vue du détroit de Gibraltar. — Côtes de la Barbarie. — Magie des noms. —Vaisseaux qui passent de l'Océan dans la Méditerranée. — Ressemblance présumée entre les sites de l'Espagne et ceux de l'Afrique. — Récit du voyage de Cadix à Tarifa. — Chiclana. — Accident au milieu d'une forêt. — Le mulet rétif. — La rencontre. — Le coupe-gorge, ou la venta de Vejer.— Les coupe-jarrets. — L'hôte et ses gens pendus comme brigands. — Ruse de nos muletiers pour protéger notre départ. — Souvenir du malheur arrivé à un Anglais il y a peu de semaines sur cette route. — On blâme le volé plus que les voleurs. — Ce que c'est que les rateros. — Mort de l'assistente de Tarifa surpris par des brigands. — Ce que vaut mon courage. — Le proscrit. — Ce que nous faisons pour lui. — Son brusque départ. — L'embarras qui perce dans ses actions et dans ses paroles. — La ville de Tarifa. — Son aspect. — Ses environs. — Désolation de la contrée. — Mœurs des habitants. — Costume particulier des femmes. — Toute leur personne voilée sous une jupe. — Promenade du taureau le dimanche dans les rues de Tarifa. — Coutume sauvage. — Férocité des habitants, même des femmes. — Charme particulier de la guitare jouée à la manière espagnole.

A MISS BOWLES.

Tarifa, 1er juin 1831.

Le vrai paysage espagnol, c'est le désert : triste, mais souvent d'une grandeur incomparable : cette nature est toujours poétique et majestueuse, plutôt que belle. On pense, on pleure, on admire, on frémit, jamais on ne s'ennuie ; mais aussi jamais on ne sourit ! Il y a un genre d'insipidité, comme un genre d'agrément, dans les sites, qui n'appartient qu'aux pays très-cultivés ; on ne trouve rien de semblable ici. Ce qui caractérise l'aspect de la campagne dans les diverses provinces espagnoles que j'ai parcourues, c'est l'absence ou du moins la rareté de l'homme et des œuvres de l'homme. Depuis les lan-

des montueuses, les valons pierreux de la vieille Castille jusqu'aux steppes fleuris de l'Andalousie, un voyageur peut admirer tous les genres de solitude : ce sont des paysages dignes de la poésie de Jérémie, d'Ézéchiel et de David : tout ici est biblique ; c'est une contrée qui aurait pu servir de refuge aux prophètes de l'Ancien Testament. Je vois devant moi les sites des psaumes et des lamentations.

Il y a quelque chose de sublime dans le silence, dans la nudité, dans la désolation des côtes de Tarifa. Cette ville, la dernière que les Maures aient disputée aux chrétiens, est située à la pointe la plus méridionale de l'Europe, sans excepter, je crois, le cap Matapan. Le fort Sainte-Catherine, qui s'élève à la porte de Tarifa, marque la place où le détroit de Gibraltar est le plus resserré ; de cette pointe il y a trois lieues en droite ligne jusqu'à la côte d'Afrique ; on la voit si distinctement, que j'y reconnais des parties de terrain cultivées. Ce mot de côtes d'Afrique ne présente à l'esprit que l'idée d'une terre ennemie de l'homme social et peuplée de nations non policées : pourtant, à la vue, cette terre des Barbares offre un aspect majestueux.

Par un beau temps tel que celui qu'il fait aujourd'hui, le détroit représente un bassin bleu, bleu foncé comme une coupe de turquoise ou plutôt de lapis. Ce bassin se termine au pied des montagnes de la Barbarie, dont les contours sont âpres, mais pittoresques, et les couleurs incompréhensibles.

C'est une nature toute merveilleuse, comme les contes des fées inspirés par elle.

Je n'ai pas vu l'Orient, et je suis décidé à le confondre avec l'Afrique que je vois. Je vous prie donc d'être persuadée que la Barbarie et l'Arabie se ressemblent à s'y méprendre. Si vous me demandez sur quoi se fonde cette opinion, je vous répondrai qu'elle est un des besoins actuels de mon imagination : quand ce ne serait qu'une consolation de mes fatigues, vous ne voudriez pas m'en priver.

J'aperçois d'un côté l'ouverture du détroit de Gibraltar, de l'autre le commencement de la mer Méditerranée. L'Océan et cette mer, tout est à moi; l'entrée du détroit ou la fin, selon le point d'où vous le contemplez, est marquée du côté de l'Espagne par une pointe de terre sablonneuse. Voilà tout; mais, sur cette côte d'Afrique, je distingue la baie de Tanger, une longue suite de montagnes à plusieurs étages, dont la plus haute s'appelle le mont des Singes; enfin, le célèbre rocher de Ceuta, surnommé de nos jours la pointe d'Afrique, et qui s'appelait Abila dans l'antiquité. C'était une des colonnes d'Hercule; le rocher de Calpe, maintenant Gibraltar, était l'autre; je ne le vois pas, il reste caché pour moi derrière la pointe de Tarifa; mais je le verrai demain, s'il plaît à Dieu et aux brigands... Quel paysage! j'en ai admiré d'aussi beaux, de plus beaux à l'œil, je n'en connais pas d'aussi grands!... Et l'effet moral, si l'on peut ainsi

parler, en est plus étonnant encore que l'aspect. Ici on n'a pas besoin des yeux pour y sentir ce qu'on n'éprouve nulle autre part; il ne faut que savoir où l'on est et se répéter les noms des lieux dont on est entouré; c'est qu'il y a des paroles qui suppléent à toutes choses; d'ailleurs, dans l'Andalousie, les choses sont de niveau avec les idées auxquelles elles se rattachent. Souvenirs à part, tout voyageur sensible aux beautés de la nature serait encore frappé d'admiration devant cette mer, qui joint deux mers et qui sépare deux continents.

Les vaisseaux que je voyais ce matin traverser le canal en passant de l'Océan dans la mer Méditerranée étaient poussés avec une vitesse magique par un vent d'ouest, envoyé tout exprès pour rafraîchir l'air au moment de la plus grande chaleur du jour... Ces navires ressemblaient à des messagers chargés de porter à tire d'ailes des nouvelles d'un monde à un autre. Je me croyais déjà loin de la terre : voyager ici c'est plus que vivre; c'est presque mourir.

Voilà pour l'imagination; voici pour la réalité : tandis que les vaisseaux animés dont j'enviais la liberté, du moins apparente, s'éloignaient à travers une mer d'azur, qu'ils fendaient aussi vite que la foudre fend le nuage, j'avançais, moi, sur une plage brûlante, et dont l'aridité m'éblouissait. Je pressais à regret ma monture fatiguée et qui s'enfonçait à chaque pas dans des sables mouvants : hommes et chevaux, tout ce qui faisait partie de notre modeste

cortége se ressentait des difficultés de la route. Sans avoir beaucoup réfléchi à ce que nous faisions, nous venions d'échapper à quelques dangers pendant notre longue course dans les demi-déserts, où l'on s'égare, où l'on périt même quelquefois entre Cadix et Gibraltar. C'est une contrée où les marécages alternent avec les landes ; là il semble que la terre produise des brigands comme des roseaux et des chardons. Pour le dire en passant, sachez que c'est en Espagne qu'il faut venir afin de connaître la variété et la beauté de cette dernière plante. Les chardons d'Espagne sont les plus beaux que j'aie vus.

Avant d'avoir parcouru cette partie de l'Andalousie j'avais plus d'envie d'aller en Afrique. A présent je suis persuadé que je ne m'apercevrais presque pas du changement. En partant de Cadix, nous avons d'abord fait quatre lieues par eau jusqu'à Chiclana, et de Chiclana à Tarifa seize lieues à cheval. On en compte onze d'Espagne. Dans ces seize lieues nous n'avons trouvé que trois ou quatre maisons. A la vérité nous apercevions de loin en loin quelques villes cachées dans la solitude sous des noms illustres : Medina-Sidonia en est une ; elle appartient au duc qui lui doit son titre, et elle couronne une montagne, dont elle semble faire partie, tant la couleur de ses maisons se confond avec celle des rochers qui les supportent. Beaucoup de personnes s'y retirent en été pour respirer un air plus pur et moins brûlant que celui de Cadix.

A quatre lieues de Chiclana nous avons trouvé la Venta de Vejer, coupe-gorge isolé et désolé, où nous n'avons pu arriver qu'après onze heures du soir.

Nous avions été attardés au milieu d'une forêt par un cheval de bagage qui s'effraya, se cabra, jeta tous nos paquets les uns par-dessus les autres dans des buissons de lentisques épars sous une futaie de chênes verts clair-semés. Cet animal, sitôt qu'il se sentit délivré de sa charge, de son frein et de ses grelots qu'il avait rejetés à force de soubresauts, s'en retourna jusqu'à son écurie de toute la vitesse du galop d'un étalon andaloux ; nous nous trouvions alors à une lieue et demie du point de départ, et assez en peine de savoir ce que nous avions de mieux à faire. Rester à garder nos paquets en attendant qu'un de nos muletiers allât rechercher son cheval ou nous en ramenât un autre, nous paraissait un parti assez raisonnable ; cependant il nous forcerait de retourner sur nos pas coucher à Chiclana, et dans un pays si peu sûr un retard de deux heures, bien plus, un retard d'une nuit, peut quelquefois avoir des suites fatales.

Nous étions à calculer nos chances, quand un paysan de Vejer vint à passer avec son âne. Cet homme revenait comme nous de Chiclana et s'en retournait chez lui. Il nous avait vus partir du milieu de la place publique de Chiclana, où le passage d'un étranger fait événement ; connaissant le cheval qu'on nous donnait pour porter nos bagages, il avait prédit

notre mésaventure, et s'était décidé, disait-il, à hâter son départ dans l'espérance de nous assister en chemin. Nous crûmes aux paroles de cet homme. Il nous proposa de recharger la plus grande partie de nos bagages sur son âne : on les avait repêchés dans divers coins de la forêt, car l'animal rétif ne s'était débarrassé de sa charge que peu à peu, à force de bonds et de courses. Nous acceptâmes l'offre du passant, qui prit nos plus gros paquets, et nous accommodâmes le reste sur nos montures, attachant tant bien que mal des sacs, des paniers et des valises aux pommeaux de nos selles. Nous donnâmes l'ordre au plus leste des muletiers de retourner à Chiclana chercher un autre cheval, qu'il nous amènerait la nuit même à la Venta de Vejer. L'impassibilité espagnole, qui équivaut à la lenteur allemande, avait rendu ces arrangements difficiles, et le court pas de l'âne acheva de nous retarder. C'est ainsi que nous avons perdu au moins deux heures par la faute des bêtes et des hommes.

La ville de Vejer est bâtie sur une hauteur, ou plutôt sur une montagne qui domine un défilé où coule une rivière. C'est au milieu de ce défilé, et près de la rivière, que se trouve la Venta, objet de nos souhaits : l'hôte de ce coupe-gorge est maintenant en prison ; on dit qu'il était non-seulement le complice des brigands qui ravageaient le pays il y a peu de temps, mais le chef de leur bande. L'autre jour on en a pris seize chez cet homme ; ils ont été arrê-

tés dans la cour même de la maison où nous avons couché : quatre d'entre eux viennent déjà d'être pendus au milieu de la place publique de Vejer.

C'est dans le repaire à moitié vide de ces bandits que nous allions chercher un asile pour la nuit. Cette habitation, aussi redoutée des autres voyageurs qu'elle était désirée par nous, se compose d'une cour dégradée, dont l'entrée est fermée par une tour mauresque qui fait beffroi ; deux des côtés sont clos par des murailles gothiques d'une énorme élévation, et le fond est occupé par le corps de logis qu'on abandonne aux voyageurs. C'est là qu'on nous mit en possession de quatre murs et de deux ou trois grabats. La cour que je viens de vous décrire ressemble parfaitement à l'intérieur d'une prison : ce séjour paraissait plus favorable à l'assassinat qu'au sommeil : on aurait égorgé là tout ce qui s'y trouvait qu'aucun cri ne se serait échappé pour aller frapper une oreille humaine. Je ne regarde pas comme un être humain la vieille veuve du brigand, hôte de cette maison, veuve, quoique son mari vive encore, mais au dire de nos muletiers il n'échappera pas à la potence qui l'attend après-demain. Cette femme nous a reçus avec quatre grands gaillards de vingt à vingt-cinq ans, qui sont ses fils, et qui, d'après leur mine, me paraissent fort capables de continuer avec succès le métier de leur père. Ils soutiendront la réputation du lieu.

C'est à trois heures du matin que nous avons

quitté ce repaire, avec le nouveau cheval de bagage qui nous avait rejoints pendant la nuit ; nous avons eu de la peine à nous faire ouvrir les portes de cette forteresses de coupe-jarrets. La mère dormait, les fils refusaient les clefs, enfin, il nous a paru prouvé que, sans la précaution de nos muletiers, qui trompèrent nos hôtes sur l'heure de notre départ, ces braves gens auraient été nous préparer quelqu'embuscade sur le chemin que nous devions suivre. Aussi la première condition pour voyager avec quelque sûreté dans ce dangereux pays, est-elle de se faire adresser à des guides honnêtes. Les nôtres avaient eu soin de parler sans affectation devant nos hôtes, de la peine que nous aurions le lendemain à atteindre notre étape. Fatigués comme nous l'étions, disaient-ils, et n'ayant pu arriver au gîte de Vejer que fort avant dans la nuit, nous ne serions pas en état de partir avant le lever du soleil*; peut-être même, ajoutèrent-ils, ne ferions-nous qu'une demi-journée... Moyennant ces propos et d'autres du même genre, tenus fort adroitement sans aucune intention apparente, coupés par les lazzis et les plaisanteries d'usage, car les Espagnols sont grands comédiens, nos gens parvinrent à tromper la vigilance de nos gardiens, qui d'ailleurs ne sont guère entreprenants en ce moment; puisque

* Sous cette latitude, les jours d'été sont moins longs que chez nous.

la vie de leur père dépend d'un procès qui se juge à Vejer, sur la montagne voisine; l'issue de ce procès sera très-probablement l'exécution du père de famille dans la cour même de la Venta, avec ceux de sa bande qu'on a pu saisir. Ce chef de brigands viendra mourir en héros devant sa femme et ses enfants. Quelle tragédie domestique! Que d'énergie perdue dans les individus qui font partie d'une société mal gouvernée!... Mais aussi quelle force de caractère ces hommes sont-ils contraints de déployer pour vivre!...

Nous avions eu beaucoup de peine à faire les dernières lieues du chemin qui conduit de Chiclana jusqu'à cette masure tragique. Le sentier est presque effacé, et serpente indécis sur des penchants de montagnes sillonnés par les pluies; ces terres détrempées pendant l'hiver gardent à peine le reste de l'année les traces des routes qui les traversent. On marche au hasard le long des précipices, et l'on change de direction à chaque instant. La nuit était noire; comme l'ombre agrandit tout, elle faisait paraître les ravins plus profonds; je croyais à chaque pas entendre un de nos chevaux ou de nos gens de pied rouler dans l'abîme: ces abîmes ont beau n'être pas aussi creux qu'ils nous paraissaient l'être, ils n'en ont pas moins assez de profondeur pour engloutir le cheval et le cavalier. Enfin, en entrant à onze heures du soir dans l'horrible gîte qui nous attendait, j'ai cru avoir échappé au plus grand

danger de mon voyage; bientôt la mine des habitants me prouva que je me trompais.

Il y a un mois que j'ai rencontré à Madrid un Anglais qui venait d'être pillé et fort maltraité sur cette même route, qu'il faisait dans la direction opposée ; il venait de Tarifa à Vejer. Mais il avait eu l'imprudence de laisser voir quelques objets précieux aux gens de l'auberge de Tarifa ; de plus il avait dit la route qu'il voulait suivre et l'heure de son départ. Enfin il s'est mis en chemin seul avec son guide. D'après de telles énormités personne ici ne le plaint, bien plus, on le blâme de s'être volontairement exposé à une mésaventure déshonorante pour le pays. Quant à ce qu'il a souffert, on ne s'en embarrasse guère.

Depuis que j'existe j'ai toujours vu les volés plus blâmés que les voleurs.

Quatorze vauriens, armés seulement de longs bâtons dont ils se servent à la manière des Andaloux, avaient été attendre cet Anglais à peu de distance de Tarifa, dans un chemin creux. Les trois premiers de ces bandits le frappèrent de leurs bâtons l'un après l'autre, et tellement fort, qu'au troisième coup le malheureux tombe de cheval ; alors on le dépouille de tout, même de ses gants. Ces malfaiteurs n'étaient que des amateurs, ce que les Espagnols appellent *rateros*, ou brigands de rencontre ; les vrais brigands ont un code d'honneur dont ils ne s'écartent jamais. Ils seraient perdus de réputation parmi tous

les hommes qui savent le métier, s'ils oubliaient les lois de l'étiquette de grands chemins, au point de maltraiter un voyageur qui ne se défend pas. Souvent ils composent avec lui pour la rançon du bagage. Néanmons José-Maria lui-même, le chef actuel de la bande la plus redoutée, vient de tuer l'intendant de Tarifa; comme je vous l'ai déjà mandé avant mon départ de Séville, lorsque je vous envoyai la traduction de l'article du journal qui rendait compte de ce fait arrivé il n'y a pas quinze jours, et c'est sur le chemin que nous venons de parcourir que s'est passée la scène. Le malheureux intendant était bien armé, bien accompagné; il est resté sur la place.

Nous voyageons de manière à être à l'abri d'une attaque de paysans, d'une rencontre de *rateros*, puisque nous sommes sept, y compris nos deux muletiers, et que nous avons de bonnes armes. Mais si nous tombions au milieu de la bande principale, il faudrait céder. Malheureusement pour nous, elle est serrée de si près depuis quelque temps, que la rencontre aurait des suites graves; l'exaspération des brigands contre la police est telle que leur rage tomberait même sur les voyageurs les plus inoffensifs. Mais les personnes qui sont au fait de la marche de cette troupe assurent qu'il n'est pas probable qu'elle se trouve en ce moment sur notre route. Reste à savoir si l'on doit ajouter foi au dire de gens si bien informés.

On a mis à prix la tête de José-Maria, avec lequel

le roi d'Espagne n'a pas voulu composer (c'est l'expression de l'aubergiste de Tarifa, chez lequel nous logeons en ce moment, et qui était là tout à l'heure à me regarder écrire, ou plutôt à m'empêcher d'écrire, en me racontant ce que je vous répète). Depuis *le refus* du roi, José-Maria, qui avait cru pouvoir imposer des conditions, se regarde comme un souverain offensé : de son côté le gouvernement fait traquer ce chef de bande par des troupes; on le poursuit de montagne en montagne; il fuit à travers le pays comme une bête fauve. C'est une guerre dont le voyageur paye les frais de sa bourse et parfois de sa tête.

Ces histoires, et bien d'autres faits encore que je connais trop imparfaitement pour vous les raconter, devraient rendre notre voyage désagréable : je puis vous assurer pourtant qu'il ne m'arrive jamais de m'occuper de ce danger que lorsqu'il est passé; dans l'auberge je remercie Dieu de m'avoir laissé arriver sans accident; quelquefois je pense avec anxiété aux périls du lendemain, mais sitôt que je suis à cheval toute inquiétude cesse. Je tombe même alors dans une sécurité trop grande, car elle produit l'incurie; mais je ne puis me persuader que ma destinée soit de périr sur la grande route. Je sens que c'est ailleurs que je suis attendu. Cette confiance n'est pas du courage : c'est de la superstition, ce qui ne ressemble nullement à de la bravoure. Je ne suis plus assez jeune pour aimer le danger sans gloire :

je l'aimerais s'il me faisait encore peur, s'il m'agitait fortement comme autrefois; mais il me laisse calme : il n'a donc plus pour moi que des inconvénients. Ma sécurité avant le péril tient à un défaut : à mon imprévoyance, et nullement à mon énergie.

En arrivant sur les onze heures du soir à la Venta de Vejer, nous avons trouvé là un voyageur qui se disait malade, et qui nous demanda avec une sorte d'anxiété la permission de se joindre à nous le lendemain, lui et son muletier, pour faire ensemble la redoutable route de Tarifa. Cet homme est jeune; il est Espagnol, mais il parle français. Il paraissait accablé de lassitude et de souffrance; son muletier était si discret que ce silence devenait suspect. Nous consentîmes pourtant sans hésiter à ce qu'il désirait; le lendemain, pendant qu'il faisait route avec nous, il fut au moment de se trouver mal de fatigue en arrivant devant une masure où nous nous arrêtâmes pour reposer nos bêtes. Quand il quitta sa large selle andalouse, il était si roide, qu'il ne pouvait se tenir ni debout ni assis. E** le réconforta avec un cordial et puis avec une tasse de thé, qu'il trouva le moyen de lui préparer dans ce désert. Depuis ce moment nous nous arrêtâmes plusieurs fois en chemin pendant la matinée, pour lui donner le temps de panser ses plaies. Il avait le dedans des genoux écorché, ce qui sans doute provenait du peu d'habitude qu'il paraissait avoir du cheval, autant que de la longueur du voyage; son visage était décomposé: mais ce

désordre semblait produit par des émotions intérieures, plus encore que par la fatigue du corps.

En voyant un Espagnol errer ainsi presque seul dans ces redoutables parages, nous nous figurâmes qu'il était poursuivi pour quelque délit politique, et qu'il cherchait à gagner Gibraltar, ou à s'embarquer sur une plage déserte, afin de fuir l'Espagne avec l'aide de quelque pêcheur fidèle au parti libéral, ou plutôt à des hommes qui payent d'autant mieux qu'ils sont plus en danger. Aux yeux du paysan de l'Andalousie, les révolutionnaires proscrits ne sont qu'une nouvelle espèce de brigands : la police les poursuit, ils parlent contre le gouvernement, et promettent la fortune à qui les sert. Nous ne fîmes aucune question à notre inconnu, nous fûmes discrets ; c'était aussi être prudents : car tout tire à conséquence, tout peut être un piége dans le temps et dans le pays où nous vivons.

Les contradictions du langage de ce jeune homme, l'air préoccupé et méfiant de son guide confirmaient nos soupçons. Ce mystérieux voyageur avait des traits assez beaux, mais sa physionomie n'inspirait pas la confiance. Il se plaignait parfois du gouvernement de son pays ; fugitif sur la terre natale, il nous disait qu'un Espagnol ne peut plus vivre en Espagne, et qu'il allait partir pour la France, aujourd'hui la seule patrie des hommes qui pensent ; puis, se reprenant et rentrant maladroitement dans son rôle, il se donnait pour l'associé d'une maison de commerce

établie à Gibraltar, où il se rendait, disait-il, afin d'en conduire les affaires.

Arrivé en même temps que nous à Tarifa, il nous remercia de lui avoir permis de se joindre à notre caravane pendant la route que nous venions de faire ensemble. Il ajouta qu'il partirait le lendemain pour Algeziras et Gibraltar, en répétant avec affectation, à plusieurs reprises, que son passe-port était en règle. Je fus frappé du ton significatif qu'il prenait pour nous instruire d'une circonstance si peu intéressante pour nous, et je pensai aussitôt que le malheureux n'avait point de passe-port. Il ne me donna pas le temps de lui faire la moindre question directe ou indirecte, et disparut, au grand scandale de notre hôte, sans poser le pied sur le seuil de la posada, dans laquelle nous entrions. Une heure après sa disparition, l'aubergiste, choqué d'un tel dédain, m'apprit que ce voyageur, si fatigué, venait pourtant de quitter la ville par la route d'Algeziras, après avoir demandé de la glace dans un café et sans dire un mot à personne. Tant de précipitation, malgré l'air souffrant de ce pauvre jeune homme, me paraît suspect : je ne puis me distraire du souvenir que me laisse sa figure pâle et défaite. Cette physionomie méridionale, où toutes les passions, mais surtout les passions haineuses, se gravent si énergiquement, est toujours devant mes yeux; je suis honteux de parcourir pour mon plaisir un pays où voyagent par nécessité des hommes si malheureux, et je perds la

verve de curiosité qui m'anime ordinairement en pays étranger. Si j'avais pu être utile au proscrit, je serais très-aise de l'avoir rencontré, mais je ne lui ai fait aucun bien ; et il m'a fait du mal ; j'aimerais mieux qu'il eût dirigé sa fuite ailleurs. Un voyageur peintre et un voyageur politique sont deux hommes trop différents pour suivre longtemps la même route.

Tarifa n'a de remarquable que son nom et son site; c'est beaucoup. Je viens d'aller visiter les restes du château mauresque, probablement de celui où Guzman le Bon apprit la mort de son fils, qu'il venait de sacrifier lui-même aux devoirs d'un loyal chevalier. Je vous ai parlé de ce trait après la visite que j'ai faite au tombeau de Guzman, près de Séville. Ce surnom de *Bon*, que son roi lui permit de porter, nous sert à mesurer l'exagération progressive que des siècles de vanité ont apportée dans les langues modernes. Un homme de nos jours qui sacrifierait la vie de son fils, de son unique enfant, à la liberté de son pays, serait qualifié d'être surnaturel, sublime, héroïque. Du temps de Guzman, *bon* voulait dire tout cela ; dans la jeunesse des langues les mots ont une valeur dont chaque siècle leur fait perdre quelque chose : maintenant il nous faut prendre le levier d'Archimède pour échasses quand nous voulons décerner le moindre éloge au mérite.

Les murs de Tarifa sont d'architecture mauresque ; leurs créneaux, leurs couleurs donnent à la ville un

aspect tout à fait romantique, et qui s'accorde avec les sites d'alentour.

Je ne saurais vous représenter la variété de plantes et d'arbustes qui font l'ornement des déserts que nous venons de traverser. Les matinées des jours les plus brûlants sont fraîches et brillantes dans ces solitudes. La rosée est un filet de diamants étendu sur les halliers; c'est une pluie de parfums tombée dans des bois de lauriers-roses et de rhododendrons. Nous étions éblouis de cette parure matinale... Orner des fleurs, c'est une gloire qui n'appartient qu'à l'aurore! A ce moment chaque plante est une pierre précieuse, chaque arbre un lustre de cristal : et les forêts entières brillent comme des palais illuminés.

Ici les plus grands végétaux sont le liége et les yeuses. J'ai remarqué aussi quelques oliviers clairsemés sur le penchant des coteaux; les espèces de fleurs sont innombrables, j'admire surtout des touffes de lauriers-roses d'une grandeur et d'une beauté inconnues ailleurs. Nous avons aperçu sous ces arbustes plusieurs vipères et des lézards très-gros. Nous avons eu aussi quelque peine à traverser un marais de plusieurs lieues, coupé de fossés assez incommodes pour les chevaux.

A la Venta isolée, où nous avons fait halte pour déjeuner avec notre inconnu, après avoir quitté Veger dans la nuit, il ne se trouvait ni eau, ni pain, ni œufs. Cette misérable cabane est située sur un tertre solitaire, à quelque distance du marais. L'air y

doit être malsain ; c'est un inconvénient que subissent, sans même le connaître, les ignorants habitants du pays. Les difficultés et les désagréments de cette route nous font trouver l'auberge de Tarifa un lieu de délices. Boire frais et dormir sans être mangé aux bêtes, voilà tout le luxe auquel nous aspirons et qui nous manque presque partout.

Toute personne pour laquelle les plaisirs de l'imagination ne sont pas les premiers de tous, ne doit jamais faire en Espagne d'autres voyages que ceux des voitures publiques, et encore ne les faire que par nécessité.

Si l'aspect de la ville de Tarifa est mauresque, les mœurs des habitants rappellent aussi les usages des peuples de l'Afrique ou plutôt de l'Orient, puisque les Arabes venaient de l'Asie.

Les femmes de Tarifa cachent encore aujourd'hui leur visage, comme les femmes musulmanes. De tous leurs traits elles ne montrent qu'un œil ; je parle des Espagnoles. Elles ont à cet effet deux jupes noires ; l'une tombe comme toutes les jupes ; l'autre se relève par-dessus la tête : cette manière de s'habiller est fort pittoresque, et rappelle les petites statues représentant des Siciliennes enveloppées de leur mante. J'en ai vu plusieurs à Naples, où on les envoie de Palerme. Elles sont modelées à Calta Girone, ville de Sicile, inconnue dans le reste de l'Europe ; l'artiste qui les fait est également inconnu, mais plein d'originalité, de sentiment, d'esprit et de talent.

Tous les dimanches on fait promener des taureaux en liberté dans les rues de Tarifa ; lorsque ces animaux sont par trop sauvages, un homme à cheval les tient d'assez loin par une corde; mais la corde peut casser, ou l'animal irrité se retourner contre son conducteur. Alors naît un trouble, s'élève un bruit qui fait la joie des habitants : quand il s'agit d'un si vif plaisir, les accidents sont comptés pour rien. Chacun s'efforce d'exciter la bête, et de laisser son voisin exposé au péril qu'on fuit soi-même. Les femmes sont, à ce jeu, plus passionnées que les hommes. Ces douces créatures, lorsqu'elles regardent passer le taureau par la fenêtre du rez-de-chaussée de leur habitation, repoussent à coups d'épingles, et en faisant des huées et des éclats de rire sauvages, les malheureux poltrons ou blessés qui cherchent leur salut, en grimpant aux barreaux de ces geôles, honorées par courtoisie du titre de maisons. Il y a des fuyards forcés à coups de longues épingles et de petits stylets, de retomber dans les rues où ils courent alors des dangers réels. Leur fatigue, leurs angoisses n'excitent que la risée publique. Je ne sais si des blessures graves suffiraient pour arrêter l'essor de cette gaieté barbare, les accidents ne manquent guère à ces bacchanales; et pourtant personne ne songe à prohiber un divertissement si sauvage. Ce plaisir n'a plus la majesté du vrai combat du taureau, il n'exige point le même talent, et il est tout aussi cruel. Je pense que les vieillards et les

gens craintifs ne sortent pas de chez eux à Tarifa les jours de la promenade du taureau.

Un des grands plaisirs des gouailleurs andaloux, c'est d'annoncer la venue de la bête du côté où elle n'est point. Alors on rit à gorge déployée de la fuite inutile des plus inexpérimentés. Malheur aux lâches, aux faibles, aux maladroits, aux vieillards, malheur à tout ce qui habite cette ville, et n'est point femme passionnée, ou jeune homme hardi et vigoureux! Dans les moments ordinaires on s'ennuie, les jours de la promenade du taureau on se tue. Singulier séjour!...

Le peuple de Tarifa me paraît en général assez beau, malgré le teint basané et la saleté des hommes; je ne parle pas des femmes; l'on ne peut guère juger de leur beauté, puisqu'il faut entrer dans l'intérieur des maisons pour les voir. Malgré la régularité de traits des hommes, je trouve à leur physionomie une expression de dureté, de malice et même de férocité très-désagréable. En un mot, Tarifa me semble un des lieux les plus tristes et les plus curieux de l'Espagne. Curieux, non par ses monuments, mais par son site, par ses souvenirs, par l'aspect et par les mœurs de ses habitants, qui sont des souvenirs vivants.

Chaque fois qu'en traversant une des rues désertes de cette ville à demi abandonnée, j'entends résonner le son élégant d'une guitare, je m'arrête, étonné qu'un lieu si mélancolique retentisse d'accords si

gracieux, de mélodies si vives. Si c'est l'amour qui inspire les modulations de cette musique, on peut encore vivre à Tarifa.

La manière facile, insouciante et pourtant animée avec laquelle on joue de la guitare en Espagne, a un charme qui me paraît toujours nouveau. Il y a de la grâce dans tout plaisir qui semble ne rien coûter. La guitare espagnole paraît si facile à jouer! Il me semble qu'on dédaigne l'instrument, tout en lui confiant le secret de son cœur; la main qui joue semble lui dire, à chaque son qu'elle tire de lui: Va-t'en, je me sers de toi parce que tu es là; mais je n'en ai que faire, ce n'est pas à toi que je pense, et, à ton défaut, un tambour, un morceau de bois me suffirait pour exprimer le peu que je te fais dire. Cette musique dédaigneuse me paraît d'une élégance charmante. Si j'étais Espagnol, le son d'une guitare me donnerait la maladie du pays!

Ma première lettre sera datée de Gibraltar.

LETTRE XLI.

SOMMAIRE.

Halte dans un bois de lauriers-roses et de rhododendrons. — Le degré de sensibilité aux effets de la nature est la seule mesure de l'âge qu'on a. — Contradiction qu'il y a entre l'âme toujours jeune et le corps. — Description du site de Tarifa du côté d'Algesiras. — Inscription en français sur la porte de Tarifa. — Mort sublime, humble héroïsme de Georget, un de nos soldats en 1824. — Les dévouements à grand effet sont les moins touchants. — Vue de la ville de Tarifa, de la mer, du détroit de Gibraltar, des côtes de la Mauritanie, avant le lever du soleil. — Grandeur des sites à cette heure où les couleurs sont encore indécises.—La nature avant le jour n'est que l'esquisse d'un tableau. — Le lever du soleil fait événement dans les beaux lieux. — Végétation du nord sous le ciel de l'Afrique. — Première vue de Calpe, ou du roc de Gibraltar. — Effet fantastique. — Apparition. — Animal monstrueux. — Site incompréhensible et qu'on ne peut décrire. — Différence des impressions que produisent les mêmes lieux à diverses heures du jour. — L'idée de Dieu aide à peindre la terre, qui est l'image du ciel. — Moyen par lequel l'artiste parvient à communiquer ce qu'il éprouve. — Trop d'émotion nuit à l'expression. — L'inspiration ne suffit qu'au bonheur de l'artiste, elle ne suffit pas à son talent.—L'émotion sert le voyageur plus que le poëte, parce que le voyage n'est pas de l'art et que c'est de la vie.— Nouvel effort du voyageur pour peindre ce qu'il voit. — Le roc de Gibraltar fait plus d'effet à l'heure où il reste dans l'ombre. — A quoi on peut le comparer. — Bonheur de voyager. — En quoi le monde ressemble aux autres souverains.

A S. A. R. M. LE DUC GUSTAVE

DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

Ce 2 juin 1831, à 8 heures du matin, sur le sommet de la montagne qui sépare Tarifa d'Algesiras.

. . . .

Nous faisons halte en plein bois, afin de reposer nos mules; et je veux employer ce temps à vous décrire des sites qui, par leur grandeur et leur magnificence, me retracent les souvenirs de ma première jeunesse: l'émotion que je retrouve ici ressemble à une apparition. Les spectres sont en nous, ils existent : l'erreur populaire ne consiste pas à croire aux fantômes, mais à les chercher où ils ne sont pas.

Voulez-vous savoir si votre âme a vieilli avec votre corps ? ne vous interrogez pas vous-même, ne

consultez pas le monde. Un seul oracle est infaillible : contemplez la nature ; si vous entendez encore sa voix, vous êtes toujours jeune ; mais cette jeunesse de l'éternité, cette jeunesse pour laquelle le spectacle de l'univers est une suite d'accords harmonieux, où les dissonances les plus criantes sont sauvées par des modulations sublimes, ce langage plus expressif que la parole, cette vie impérissable, dont la source jaillit incessamment en nous : c'est précisément ce qui fait le tourment de la seconde moitié de l'existence : comme la jeunesse, hélas ! trop fugitive des ans, faisait le charme de la première... Il faudrait être un saint pour reconnaître avec calme, avec joie, cette rencontre passagère d'un esprit qui reverdit toujours, et d'un corps défaillant. Des roses, entourées de feuilles mortes, ont beau parfumer l'air, elles attristent la vue. Un contraste aussi surnaturel que ce printemps de l'âme au milieu de l'hiver des sens, est, aux esprits mondains, une cause d'incurable tristesse, d'amertume et d'erreurs malveillantes... Mais laissons là notre âge ; et, sans mesurer les inévitables pentes de la voie humaine, revenons au chemin d'Algesiras, à ces vallons poétiques, à ces monts dignes de servir d'asile aux nouveaux prophètes, si la race de ces poëtes sacrés pouvait se reproduire aux temps où nous vivons !...

Cette contrée est une des plus belles et des plus majestueuses que j'aie vues, pour ne pas dire la plus féconde en tableaux du style historique, style des

paysages de Salvator Rose et du Dominiquin. Je me souviendrai toujours du moment où j'ai découvert, pour la première fois, le roc de Gibraltar, le Calpe des anciens, la plus haute des deux colonnes d'Hercule. C'était tout à l'heure : j'ai éprouvé un effet magique... Mais je veux vous amener là comme je viens d'y être conduit moi-même ; le chemin vaut la peine qu'on le décrive minutieusement.

Nous sommes sortis de Tarifa avant le jour; le crépuscule est plus court, dit-on, sous cette latitude que dans les pays du Nord. Je n'ai jamais reconnu cette différence : je ne parle pas des contrées boréales, où le crépuscule ne finit pas, ni de la zone torride, où la nuit noire et le grand jour se touchent; mais il m'a toujours paru que l'entre-chien et loup du soir et l'aube du matin, étaient aussi prolongés sous le climat de l'Espagne et de l'Italie qu'il l'est chez nous. Seulement la lumière est plus vive, et l'obscurité plus profonde. L'échelle devenant ainsi plus longue à parcourir, et n'en étant pas moins parcourue dans le même laps de temps, pour peu qu'on oublie le point de départ, on doit trouver que c'est la durée de la transition qui est moindre. Il me semble, qu'en réalité, la différence tient à ce que les teintes du jour et de la nuit sont plus tranchées ici qu'elles ne le sont chez nous. S'il y a une différence, elle n'est appréciable qu'au calcul mathématique; elle ne l'est pas à l'œil du simple observateur.

C'est au crépuscule du matin que nous avons

passé la porte de Tarifa ; là commence la montée du roc qui sépare cette ville de la baie de Gibraltar. C'est une chaîne de montagnes assez élevée, et qui vient se perdre dans la mer.

J'avais vu la veille, sur la porte de Tarifa, une inscription gravée en français : « Hommage des sol-
« dats du quatrième régiment de chasseurs, à leur
« camarade Georget, tombé devant Tarifa en 1824,
« pendant le siége de cette ville par l'armée fran-
« çaise ; il s'était avancé jusque sous le feu de l'en-
« nemi pour relever son frère blessé. »

Ma surprise avait été grande en retrouvant là des mots de notre langue ; et quand j'eus lu ces paroles fraternelles, je fus très-aise que cet idiome dépaysé fût le mien. Ce n'est pas la vanité d'une famille qui a fait graver ce que vous venez de lire ; ce n'est pas non pas plus l'orgueil de la patrie. La piété, qui s'attache à un acte héroïque dicté par des sentiments naturels, me paraît supérieure, quoi qu'on en puisse dire, à l'admiration qu'on éprouve pour les sacrifices inspirés par l'amour de la gloire ou du genre humain. Je ne sympathise qu'avec les dévouements où l'orgueil n'entre pour rien : l'orgueil patriotique trouve sa récompense en lui-même. Toutefois ceux qui mènent les nations, chefs ou rois, car les noms ne font rien aux choses, ont de bonnes raisons pour exalter cette passion et les efforts qu'elle produit ; mais l'hommage rendu à une victime de l'amitié fraternelle n'a rien d'intéressé ; il ne ressemble pas aux

remercîments politiques adressés par les princes ou par les peuples à leurs martyrs, dont ils exaltent le dévouement pour encourager les autres. Ceci est le cri de la nature, auquel tout homme qui a du cœur répond involontairement ; et voilà pourquoi j'ai pleuré en l'entendant.

Je ne vous ai pas donné la copie littérale de l'inscription, mais le sens est exact. Une fois pour toutes, sachez que je suis vrai, du moins dans les faits et les sentiments ; quant à mes opinions, je vous les livre. Mais je vous avertis que j'en fais tout autant de cas que de celles des autres. Sans cela, serais-je de mon siècle ?... La France a semé sur la terre de plus éclatants monuments de sa gloire : je n'en connais pas de plus touchant que la pierre incrustée dans les murailles mauresques de la vieille ville historique de Tarifa ! Cette ville aujourd'hui oubliée du monde, continue de mourir dans un coin de l'Espagne, royaume séparé lui-même de tous les autres.

Je suivais les sinuosités du chemin qui serpente sur les rochers entre des touffes d'aloès et de nopals, et je rêvais au sort de Georget, quand les premiers rayons de l'aurore me forcèrent à me retourner et à m'arrêter un moment pour voir l'Afrique, la mer, Tarifa. Jamais le monde ne m'avait paru plus grand, plus digne de son auteur !... La grève qui s'étend près de la ville était bordée d'une triple ceinture d'écume. Cette mousse toujours agitée par le moindre

vent, ressemble de loin aux flots qui l'ont apportée ; et lors même que la mer rentre dans le calme en se setirant lourdement devant la terre qu'elle laisse à découvert, ce léger souvenir de l'orage déposé sur le sable y fait encore l'illusion de la tempête.

Je contemplais avec une admiration distraite les lignes blanches de cette masse de vagues disparues ; j'aimais à voir l'écume déposée par l'orage sur le bord redevenu tranquille ; je comptais les plis tracés sur cette plage par le balancement régulier des lames, et je suivais de l'œil avec plaisir la courbure majestueuse du rivage qui, par un demi-cercle de plusieurs lieues, semble rentrer vers le continent, et recule devant les flots rendus puissants par les vents et les courants du grand Océan.

Quand la ville commença de m'apparaître dans la demi-teinte, un objet nouveau sortait à chaque instant de la nuit, et passait par le clair-obscur pour arriver au grand éclat du jour qui se levait. Mon Dieu, que c'était grand !... c'était beau, c'était brillant comme la mythologie grecque, ou plutôt comme la féerie des Orientaux ! C'était un paysage que je voyais naître sous mes yeux, une esquisse de grand maître, lentement achevée par l'artiste qui l'a conçue : dessin d'un style tout chevaleresque et tout historique : évocation des siècles passés dans les sites mêmes que ces siècles ont le plus illustrés. En assistant à un tel spectacle, je me disais : Ce théâtre de la gloire et du désespoir des Espagnols et des

Maures est donc devenu, tout récemment encore, celui de l'héroïsme français : Georget est venu écrire son nom sur les murs démantelés de Tarifa, près du nom de Gusman, martyr de l'honneur. La touchante gloire du frère, martyr d'humanité, tempère la sublime terreur qu'inspire la vertu tragique du preux Espagnol ; atroce vertu d'un père dénaturé par le devoir social !... En regardant ces restes d'édifices croulant les uns sur les autres, ces remparts découronnés, ces forteresses négligées, je trouvai que la ville, aujourd'hui presque déserte, ressemblait, dans son silence et dans sa solitude, à un nid d'oiseaux abandonné par la couvée. Personne encore n'était éveillé sous les ruines qui sont toute la ville moderne. Tarifa n'est qu'un amas de décombres habités ; et du haut de la montagne, où je m'arrêtais pour contempler ces pierres d'où la vie semble s'être envolée, je croyais qu'au premier souffle du vent elles allaient disparaître aussi dans les flots comme un amas de poussière. L'heure du jour prêtait à l'illusion poétique. Au moment où la nuit cesse, il se fait dans la nature un mouvement indéfinissable ; le changement des couleurs nous paraît un déplacement, une transformation des objets ; la puissance de notre imagination, le vague de nos pensées se communique au monde visible : tout s'agite entre le ciel et la terre, partout est le désordre et la vie : notre âme passe dans l'univers et devient le moule d'un monde inconnu,

incommensurable, incompréhensible ; du monde pour lequel nous fûmes créés, et que nous refaisons dans notre mémoire, afin de nous consoler de l'avoir perdu. Tout se refond, tout renaît d'après nous; tout croule à nos yeux, pour se relever à notre gré; une ruine succède à l'autre: une terre ressort vierge des débris d'un vieux monde : c'est une révolution du globe, une seconde création... Non... non... ce n'est rien de tout cela !... c'est le soleil qui se lève pour recommencer un jour, et qui se lève aussi radieux, aussi insouciant, mais aussi fécond sur le tombeau des peuples que sur leur berceau. La nature, toujours indifférente, toujours sauvage et toujours à l'œuvre, aime autant les plantes grimpantes qui tapissent des ruines, les reptiles venimeux qui rampent sur des débris, que des orangers bien peignés, bien encaissés et placés autour d'un bassin de marbre. L'inhumaine, elle préfère le vautour qui déchire la colombe sur une tour abandonnée, au perroquet qui mange un biscuit dans une cage dorée !

Les sites qui m'attendaient plus haut sur la route d'Algesiras sont d'une variété et d'une noblesse que mes paroles ne peuvent vous rendre. La route continue de serpenter dans la montagne. A chaque détour j'apercevais tantôt les solitudes arides que j'avais traversées la veille, tantôt le détroit de Gibraltar tout entier et les côtes d'Afrique; plus loin, j'avais à franchir des ravins pittoresques. Un mo-

ment m'a suffi pour sortir d'un pays dévasté par le sable et le soleil, et pour me trouver sous des futaies clair-semées, mais d'une végétation fraîche et vigoureuse. La terre du Nord se trouve tout à coup transportée sous le ciel du Midi. Je vois là des chênes verts d'une forme et d'une antiquité admirables; cet arbre a de nombreuses variétés : l'ilex, le liége, l'yeuse sont de sa famille ; toutes espèces qui croissent ici avec une vigueur primitive. Des touffes de myrtes et de pistachiers lentisques, de masses de rhododendrons et de lauriers-roses semblent lutter de végétation pour cacher sous les fleurs le sable éblouissant du sol. Ici la vie est partout; de la terre elle se communique à l'homme. Les enfants d'une telle nature doivent avoir plus d'âme que les autres peuples. Une si grande richesse de plantes étonne l'imagination, vivifie la pensée ; l'air est parfumé ; l'esprit est surpris, on est bercé par le chant des oiseaux ; le moindre son paraît une musique céleste : et pourquoi ne le serait-elle pas? ce qu'on voit est si beau, que ce qu'on entend peut bien être surnaturel.

Les noms des montagnes lointaines sont fabuleux et historiques à la fois : ce sont les gradins de l'Atlas, c'est la côte de Mauritanie. Le vieux monde ressuscité apparaît à mes yeux ; la terre m'obéit, elle se montre devant moi comme une beauté docile se dévoile aux yeux d'un amant. J'espère, j'écoute; le cœur me bat, l'esprit de l'antiquité se réveille,

l'oracle va parler, le dieu va paraître, le sort s'explique : Tu ne sortiras pas de ce pays comme tu y es entré !... c'est une épreuve, une initiation... Vous le voyez, je rêve... je suis éveillé tout juste autant quil faut pour vous écrire ! Mon esprit ne sait où s'arrêter ; errant entre l'avenir et le passé, il se perd dans le vague, et demeure suspendu comme en songe : pareil à l'oiseau sur un nuage lorsqu'il déploie ses ailes sans les faire mouvoir, je plane dans l'immensité ; l'extase me soutient un moment... mais mon pauvre esprit n'a pas les ailes de l'oiseau.

Arrivé vers la moitié du chemin de Tarifa à Algesiras, j'ai traversé un col de montagnes, ce qu'on appelle en Espagne un port (*un puerto*) ; et, en passant pour ainsi dire la tête au-dessus de cette balustrade naturelle, j'ai vu ou plutôt je vois, car c'est de là que je vous écris maintenant, la baie d'Algesiras à mes pieds ; à droite, en Barbarie, le mont des Singes, le plus âpre rocher de la côte d'Afrique, et le plus élevé ; un peu à gauche, enfin, le roc et la ville de Gibraltar, qui marquent la jonction de l'Océan avec la Méditerranée ; puis à l'endroit qu'on nomme la pointe d'Afrique, je vois Ceuta avec le rocher d'Abila, l'une des colonnes d'Hercule opposée à Gibraltar, qui est le Calpe des païens.

Voilà ce que je vois, et pourtant je vous écris... quelle preuve d'amitié !... J'ai découvert tout à l'heure ces merveilles comme par enchantement,

sans que personne m'ait prévenu de ce que j'allais voir. Devant un si grand spectacle, la vue de l'esprit s'étend comme le regard du corps, les misères de la vie s'oublient, comme disparaissent les petits détails du paysage, l'âme et l'œil ne s'attachent plus qu'aux grandes masses. Tout ce qui est mesquin fuit, s'anéantit ; les bornes de l'espace disparaissent dans le vague de l'air ; mais une chose restera dans ma pensée, c'est ce morceau des Alpes tombé là tout noir au milieu d'une mer lumineuse. Ce mont s'appelle Gibraltar ; au reste peu m'importe le lieu, le nom !.... Ce qui me fait, c'est le contraste de sa masse restée entièrement obscure au milieu d'une plaine d'or et d'azur ; déjà la lumière inonde toute cette partie du globe : la terre a fondu dans une mer de lumière. Mais la montagne noire : Calpe reste là seule comme une tache dans le soleil, elle fait ombre au milieu du feu. Le jour a commencé depuis longtemps pour la partie du pays située derrière ce géant immobile, le jour éclate autour de lui : mais il n'a pas dépassé le sommet du roc, et le monstre demeure encore couché dans l'ombre. C'est un effet inexprimable : le Poussin le peindrait, Châteaubriand ne le décrirait pas! Ce point ténébreux laissé dans le paysage par la main de la nuit, cette forme opaque qui se détache au milieu d'un monde tout diaphane, attire mes yeux plus que ne le ferait une montagne lumineuse : c'est une bête monstrueuse, un éléphant colossal, c'est le dos d'une baleine,

c'est Leviathan qui flotte endormi sur les flots, c'est un monstre de basalte oublié au milieu de l'onde par les géants qui l'ont sculpté. Peut-être cette race qui a précédé l'homme a-t-elle voulu, en nous abandonnant la terre, nous laisser un échantillon de sa puissance, une marque de son passage ! Masse solide au milieu d'un monde aérien, au plutôt figure fantastique, dont, à chaque ondulation de la mer, j'attends la disparition ; type symbolique qu'une bouche profane n'a pas le droit de décrire, parce qu'il rappelle les êtres allégoriques de la Bible, et qu'il faudrait pour le peindre des paroles inspirées par l'esprit de Dieu même : Que fait-il là ? Qui le retient entre ces deux continents et ces deux océans qu'il sépare ?

Il reste là pour nous rendre attentifs à notre ignorance des choses du monde surnaturel ; il dort la tête vers l'Europe, la queue vers l'Afrique ; il va se réveiller, se lever ; et que deviendra la terre, foulée sous les pas de ce géant, fils des géants?... Non, jamais il ne fut donné à ce monde de reproduire, par une plus frappante image, une pensée de son créateur, ni au ciel d'illuminer la terre d'une manière plus surprenante ! Ici les lignes et les couleurs, tout a de l'esprit, ou plutôt tout est esprit !...

Je n'ai nulle part éprouvé un effet aussi subit, aussi surnaturel : dans ce merveilleux tableau, la pensée déborde la matière. A quoi tiennent les impressions des lieux ? Si j'étais venu là le soir, j'aurais eu la lumière derrière moi ; le rocher de Calpe, au

lieu de se dessiner en noir et de ne me laisser voir que sa masse, aurait été lumineux, détaillé, subdivisé; enfin, tout m'aurait paru différent de ce que j'ai vu. Si seulement j'étais arrivé à l'heure où le soleil sort de derrière le mont, c'est-à-dire, à présent (car le prestige vient de cesser au moment même où j'ai vu l'astre déborder le roc) j'aurais admiré sans doute la grandeur du site; mais je n'en aurais pas deviné l'âme. Un peu d'ombre à une place plutôt qu'à une autre, une heure de retard, le temps qu'on donne à essayer de décrire ce qu'on voit, change le jugement que porte un voyageur sur les lieux les plus fameux de la terre. Après cela, croyez à ce qu'on vous dit... non, jamais à ce qu'on vous dit; mais croyez à ce qu'on vous montre... pour montrer il faut être poëte, et le poëte ne ment pas; s'il n'est pas toujours exact, il est toujours vrai, parce qu'il crée ce qu'il dit. Il dessine en paroles : chaque mot qu'il trace est un coup de crayon, et la couleur lui est donnée en même temps par l'émotion de son cœur. C'est le cœur qui fait les modulations du style en poésie; comme en musique, c'est lui qui prête l'expression à la mélodie. Pour l'homme de génie, l'inspiration est tout : l'art ne peut rien ajouter au plaisir de l'artiste; mais l'artiste ne communique cette inspiration dans sa pureté, qu'après avoir lutté avec les dernières difficultés de l'exécution; c'est lorsqu'il est sorti victorieux de ce combat, combat terrible, et dont je ne veux pas révéler ici toutes les horreurs,

qu'il dévoile à la foule des secrets de lui seul connus !...

Pour bien représenter les beautés d'une contrée comme celle-ci, il faut en connaître, en aimer l'auteur; il ne faut pas craindre de voir Dieu dans la nature, de monter jusqu'à lui, et de lui dire : C'est ton portrait que j'ai fait en décrivant ton œuvre. Mais outre cette force de sentiment, qui est un don primitif, il faut avoir l'audace et la patience de deviner, et de s'approprier tous les secrets de l'écrivain... Voilà ce qui me décourage... Mais, non, il ne faut pas mentir... je ne me décourage pas; car je me sens jeune, je suis heureux et fort, comme si je n'avais jamais essayé mes forces. Je me laisse aller à mon enthousiasme, comme si ce voyage était mon début sur la terre étrangère; comme si nous étions au jour où je partis avec vous pour Naples et la Calabre... Si je parvenais à vous faire partager la fièvre d'admiration qui me transporte aujourd'hui comme alors, comme il y a vingt ans, je ne me croirais plus obligé d'excuser ce délire; mais j'ai bien des fois reconnu, à mes dépens, que la facilité à se laisser émouvoir trompe l'écrivain. Il faut, pour faire sentir aux autres ce que vous éprouvez vous-même, quelque chose de plus que de la sensibilité; il faut de l'art. Plus on est touché, plus on pense que le lecteur doit l'être; et l'on manque son but au moment même où l'on se croit le plus sûr de l'atteindre. C'est comme les faiseurs de contes, qui rient pour faire rire.

Il y a donc un certain désavantage à décrire les lieux sur les lieux mêmes : c'est celui de n'être pas assez calme pour calculer et pour graduer ses moyens d'effets. Vous sentez trop pour faire ressentir aux autres le juste contre-coup de vos propres impressions. Mais je ne changerai pas pour cela de méthode : ce que l'art perd dans les tableaux ainsi tracés, la vérité le gagne, et en fait de voyage il faut préférer la vérité à tout ; d'ailleurs un voyage, ce n'est pas de la littérature, c'est de la vie moins commune que celle du coin du feu.

On me presse de remonter à cheval pour descendre vers Algesiras, que je vois là sous mes pas tout près, et dont nous sommes pourtant à quelques lieues : mais avant de me remettre en route, je veux vous dire encore un mot de la première apparition du roc de Gibraltar. Ce que je n'ai pu vous peindre, je veux vous le raconter.

Ce môle, avancé de l'Europe sur l'Afrique, restera dans ma mémoire comme un monstrueux animal coulé en bronze et encadré dans de l'outremer : le ciel de la Mauritanie est comme une coupole de lapis lazuli, le détroit de Gadès comme une émeraude, et Calpe gravé à l'eau forte par le génie pittoresque d'un Rembrandt, se détachait tout à l'heure en noir sur ce fond brillant ; contre les règles ordinaires de l'art, c'était l'ombre qui venait en avant ; avouons que la nature sait bien quand elle veut se moquer de la peinture... « Ce roc ainsi ombré, est

la silhouette d'un géant, » disions-nous ; je ne suis plus surpris que l'imagination créatrice des anciens ait attaché l'idée d'une barrière insurmontable à ce terrible mont : ce qui le rend doublement singulier, c'est que, malgré sa prodigieuse élévation, il semble sorti tout seul des flots et des sables qui l'environnent : il ne tient à aucune chaîne de montagnes; une terre imperceptible, tant elle est plate, le sépare de l'Espagne, et la mer l'isole du reste du monde. C'est un épouvantable roc tombé du ciel, ou plutôt remonté de l'abîme pour diviser la mer et la terre. A moins qu'on n'aime mieux le prendre pour l'apparition d'une bête de l'Apocalypse, pétrifiée par la parole de Dieu. Ceci serait peut-être l'explication la plus naturelle; on peut encore comparer Calpe à la carène d'un vaisseau naufragé et retourné sur lui-même : mais ce serait le navire d'un peuple de géants, d'un peuple dont les éléphants, les hyppopotames et les rhinocéros étaient les carlins ; et dont les girafes étaient les lévriers : rien de toutes ces mesures ne vous donne encore l'idée de l'étonnante disproportion de la masse noire dont je ne vois que les contours avec les autres objets qui composent le paysage, et se dessinent à peine en traits incertains sur une mer de nacre et sur un rivage d'argent. La terre est aride en ce pays et l'onde éclatante. Si je fais un pas, cette aridité du désert m'apparaît entre les branches des arbres les plus verts et les plus touffus, au-dessous des têtes fleuries du rhododendron

et du laurier-rose; ces élégants arbustes croissent en liberté autour des sources que distille le granit sous le soleil de l'Andalousie... Je vous le dis : je suis trop heureux!!... plus que je ne me suis senti à plaindre de ma vie!... Est-ce un blasphème de lèse-douleur que je profère? Parler ainsi n'est-ce pas commettre un crime, dans un temps où la tristesse est en vénération chez tout ce qui tient une plume?... Le monde est assez tenté d'accuser de sacrilége quiconque lui dit et lui prouve que le bonheur et le malheur ne dépendent pas de lui. Le monde a cela de commun avec les coquettes, qu'il aime à faire souffrir même ceux qu'il n'aime pas : à plus forte raison ceux qui ne l'aiment pas!... Au reste, l'éloignement est presque toujours réciproque!!... Fuir un souverain, c'est déplaire. Ceci ne m'empêche pas de fuir, comme vous savez; car vous le savez aussi : je me résigne à tout, hors à l'ennui. Je suis né aussi mauvais courtisan qu'antirévolutionnaire. D'après cela, trouvez-moi ma place : moi je n'en connais qu'une; celle de voyager. Cette place est véritablement la mienne; et la seule qui me convienne à la longue. Voilà pourquoi je ne me lasse pas de vous répéter que je suis heureux.

. . . .

LETTRE XLII.

SOMMAIRE.

Algésiras.—Contraste des campagnes et des villes de l'Andalousie.—Le proscrit de Vejer.—Danger qu'il court et qu'il me fait courir.—La réflexion nuit à la générosité.—Gibraltar.—Police anglaise.—La manière de vivre des habitants de Londres imposée à ceux de Gibraltar.—Nourriture, ameublement, usages, tout est anglais.—Difficulté qu'éprouve un étranger pour entrer à Gibraltar.—Traitement que les soldats anglais et écossais font subir aux indigènes. — L'aspect des rues n'a plus rien de méridional.—Immensité du roc.—Voitures anglaises pour se promener autour de Calpe.—Bizarres contrastes entre les effets de la nature et les habitudes sociales. — Jardin anglais planté sur les flancs du rocher.—Une forteresse moderne gâte les plus beaux sites.—Fraîcheur et parfum des nouveaux bosquets plantés par le gouverneur anglais. —Ces travaux sont une des merveilles de l'Andalousie.— Détails sur la fièvre jaune. — Récit d'une dame anglaise. —Ses nuits pendant l'épidémie. — Silence et solitude de la ville. — Campement dans le désert. — Gibraltar abandonné. — La sentinelle de nuit. — La faction changée de lieu ; pourquoi. — Caractère du fléau. — Anecdote péruvienne.

A ***.

Gibraltar, 2 juin, à 2 heures après midi.

Comme toutes les villes de cette partie de l'Espagne, Algesiras est plantée toute seule au milieu d'une terre nue et dépeuplée. Dans d'autres pays, la campagne voisine des cités est la mieux cultivée : ici les champs qui entourent les villes paraissent dévastés. Mais l'intérieur d'Algesiras est soigné, neuf, gai, propre. De belles rues, revêtues de superbes dalles blanches, reposent les yeux des voyageurs attristés par la vue de la campagne d'alentour et par l'aspect de Tarifa, encore présent à son souvenir. Cette élégance d'architecture, ce luxe de places et de promenoirs, fait exception en Espagne. Algesiras est la ville la plus habitable que j'aie vue

dans cette partie du pays ; je parle uniquement de ses avantages matériels ; nous n'avons fait que la traverser.

Au moment de nous embarquer , nous fûmes encore accostés par le voyageur de Vejer. Ce malheureux paraissait si troublé, que mes soupçons se changèrent en certitude.

J'ai perdu mon passe-port, me dit-il, pouvez-vous me prendre comme domestique jusqu'à Gibraltar ? une fois là je n'ai plus besoin de personne.

Les gens du port, les douaniers, les alguazils nous entouraient, et devant tant de surveillants il m'était impossible de substituer l'étranger à l'un de mes gens. Dailleurs laisser dans de telles circonstances un Français derrière moi en Espagne sans papiers, sans protecteur, c'était l'exposer aux mêmes dangers auxquels j'aurais voulu soustraire l'inconnu : je n'avais pas ce droit-là ; j'aurais pu envoyer le proscrit à Gibraltar avec mon passe-port et rester moi-même en arrière ; mais le signalement, l'accent espagnol, la figure, l'âge, tout aurait trahi la fraude à la porte de la ville anglaise, où la police s'exerce avec plus de sévérité que partout ailleurs ; le voyageur aurait été ramené ici, et, confronté avec moi, il m'aurait fait partager son sort sans profit pour lui.

Heureusement pour nous deux j'eus le temps et la présence d'esprit nécessaire pour faire tous ces calculs : il n'y a pas de quoi se vanter ; mais je vous l'avoue. Les deux polices sont d'une vigilance qu'il

est difficile de tromper, et la moindre apparence d'intrigue politique peut devenir funeste à tout étranger, mais particulièrement à un Français : un mot malveillant proféré par un homme du gouvernement devant les gens du peuple, serait le signal d'un massacre inévitable, et après notre mort les magistrats se justifieraient auprès de leur gouvernement et de notre consul, en alléguant la fureur des habitants contre tous les émissaires des révolutionnaires étrangers; espèce d'excuse que la cour de Madrid ne manque jamais d'accueillir. Telles sont les réflexions qui me passèrent rapidement par l'esprit et me décidèrent à refuser le malheureux ; mais quand je pensai que sa vie était peut-être en danger, mon cœur se serra et mes yeux se remplirent de larmes. Que pouvais-je faire ? Le péril devenait le même pour lui, pour moi, pour mes gens : il fallait donc choisir entre l'inconnu et nous ; ou bien il eût fallu ne pas réfléchir... Mais je réfléchissais !..

Après tout cet homme m'était entièrement étranger, le danger qu'il courait n'était peut-être pas aussi imminent que celui auquel je me serais exposé pour lui : j'ignorais sa véritable position et jusqu'à la moindre circonstance de son histoire : il ne pouvait, sous les yeux des gens qui nous observaient, me donner aucune des explications qui peut-être m'auraient déterminé à tout braver pour le sauver. Honteux et malheureux de me sentir si raisonnable, je l'abandonnai à son sort.

Je fis mettre à la voile, mais sans réussir à me distraire de cette figure pâle et défaite, qui me regardait partir et restait là comme un remords, sur ce rivage qu'elle ne pouvait quitter. Le souvenir de cette rencontre m'attristera longtemps*.

En une demi-heure un vent frais nous avait poussés jusqu'à l'entrée du port de Gibraltar.

Gibraltar me paraît très-curieux. Là, deux génies opposés sont en présence : l'activité du Nord, l'apathie méridionale ; l'intérêt et la sensualité, l'industrie et l'imagination : l'Occident et l'Orient, la civilisation et la nature se rapprochent sans se confondre. Il faut venir suffoquer au pied de ce rocher pour apprendre à connaître l'orgueil anglais qui veut soumettre aux habitudes du peuple de Londres le climat et la terre de l'Afrique ; l'on y peut en même temps apprécier la fierté des Espagnols qu'on vient de quitter. Ces hommes de l'ancien monde dédaignent toutes les améliorations de leurs voisins, et se complaisent dans leur paresse ; ils cheminent sur des routes impraticables, ou restent couchés sur leurs remparts démantelés en face des jardins toujours verts plantés et entretenus sous le ciel de l'Afrique par les colons venus de la Grande-Bretagne, d'où ils

* Je n'ai plus entendu parler de cet homme ; s'il eût été pris à Algesiras, après mon départ, cette arrestation aurait fait la nouvelle du jour à Gibraltar, où l'on ne tarde jamais à savoir ce qui se passe sur la terre ferme. Il a donc pu échapper : moi je n'ai jamais pu l'oublier.

apportent l'activité patiente et la mauvaise humeur propre aux hommes avides de gain.

Je me représente la joie des vrais *anglomanes* français retrouvant à leur entrée dans Gilbraltar les petites maisons de Brighton, les trottoirs de Londres, les rues à la Mac-Adam, les gigs, les tilburys, et jusqu'aux *Nursery-maids,* qui font oublier qu'une vingtaine de provinces, dont plusieurs sont des royaumes, séparent Calpe de l'Angleterre. Mais passé le moment de la surprise, trouveront-ils beaucoup de plaisir à marcher sur des tapis qui leur brûlent les pieds ? L'idée que ce meuble est toujours de saison à Londres, les consolera-t-elle du malaise qu'il leur cause en Espagne ? Quant à moi, j'aime mieux marcher sur des nattes des Philippines, qui ne me font pas enfler les pieds, manger des jambons de Malaga, des fruits de Séville, boire du vin d'Alicante, que de déchirer le bifteck très-dur qu'on m'apporte vivant du Devonshire (1), de me bourrer de pommes de terre arrivées d'Irlande, et de boire le sherry préparé à l'eau-de-vie pour l'usage de la garnison anglaise. Figurez-vous le plaisir d'être logé sous un climat plus brûlant que celui de la Barbarie, dans des cases meublées à la manière des habitations de Londres... Ajoutez à tout cela l'étiquette des auberges d'Angleterre sans leur propreté, et vous au-

* On embarque en Angleterre des troupeaux de bœufs destinés à l'approvisionnement de plusieurs colonies.

rez l'idée des inconvénients de l'anglomanie parmi des colons transplantés de l'Écosse à l'autre bout de la terre.

Ce qu'on appelle la saison de Londres est le temps de la chaleur; croirez-vous qu'à cause de cela on danse tout l'été à Gibraltar dans les *petits cottages* habités par les familles des officiers de la garnison! Il semble que les formes extérieures de l'existence fassent la destinée des Anglais, comme l'antique fatalité des passions dominait les Grecs. Enfin, par une chaleur inconnue à l'Angleterre, puisqu'elle surpasse celle de l'Afrique, les Anglais qui vivent ici se nichent dans des loges inhabitables pour les hommes placés sous cette latitude; ainsi ce peuple dépaysé se condamne à perpétuer ici tous les inconvénients de la société telle qu'on la comprend à Londres, sans penser que l'activité des habitants de la Grande-Bretagne devient sans but à Gibraltar, où l'on n'a plus ni brouilllard à secouer, ni vanité sociale à nourrir.

On se plaint des difficultés qu'éprouvent les étrangers pour entrer dans Cadix : la maladroite exigence de l'autorité espagnole n'approche pourtant pas des minuties de la police anglaise à Gibraltar. A peine débarqué sur cette terre où les hommes sont, dit-on, libéralement gouvernés, j'ai été retenu au grand soleil par des commis; et quoiqu'arrivant avec un Anglais, on a exigé que je fournisse la caution d'un habitant de la ville. J'ai envoyé ma requête,

avec une note de recommandation, à un négociant de Gibraltar, pour lequel heureusement j'avais une lettre de crédit, et j'ai chargé de ce message un homme du port, non sans m'attirer maintes objections des gardiens de la porte. Au bout de deux mortelles heures d'attente, on est venu me dire que je pouvais entrer dans la ville, quitte à satisfaire le lendemain aux ordonnances de police. La vérification des signalements n'est pas une des moindres incommodités de ces ordonnances. Peut-être les circonstances actuelles ont-elles nécessité un redoublement de sévérité; mais je dis ce que je subis sans le motiver.

Pendant ma détention au grand soleil sur le môle, j'eus le loisir de me féliciter de ma prudence. Si j'avais envoyé là le proscrit espagnol à ma place, ou que je l'eusse amené avec moi au lieu d'un de mes gens, on l'eût examiné aussi scrupuleusement qu'on m'examinait, on l'eût arrêté infailliblement, et moi on m'eût retenu par contre-coup, soit à Gibraltar ou en Espagne, et Dieu sait ce qu'eût fait de nous le peuple andaloux, qui aime le sang autant qu'il hait les étrangers!

Je me divertissais à examiner la manière dont les factionnaires écossais font la police contre les sujets des Anglais. Si un portefaix de Gibraltar s'approche d'un vaisseau prêt à jeter l'ancre, il est sûr de recevoir un coup de crosse et beaucoup d'injures; puis le froid Écossais reprend son pas de machine, tandis

que le pauvre juif, ou le Maltais, ou l'Espagnol catholique, né à Gibraltar, guette en murmurant une meilleure occasion de tromper la surveillance de ses geôliers. Voilà les premiers objets qui ont frappé mes regards en sortant d'un pays despotiquement gouverné pour entrer chez un peuple libre, et, qui plus est, libéral. Je savais depuis longtemps à quoi m'en tenir sur cette vertu anglaise dans les colonies; mais je croyais que le gouvernement britannique faisait exception en faveur de Gibraltar.

Les rues ressemblent à celles de toutes les petites villes anglaises ; on les couvre de toiles grises pour tempérer l'éclat du jour, et peut-être pour figurer le ciel d'Angleterre, et vous pourriez, en les parcourant, vous croire transporté à Cheltenham, ou dans dans toute autre ville de province des trois royaumes. J'ai remarqué une mesure de police qui m'a paru tracassière : chaque propriétaire de maison est obligé de mettre sur sa porte, non-seulement son nom, mais celui de tous les mâles et de toutes les femelles (c'est la traduction littérale de l'anglais) qui logent chez lui.

Le site de Gibraltar, l'un des plus étonnants de l'Europe et du monde, est embelli, me dit-on, par le sentiment de la nature et le goût des choses soignées, qui caractérisent les Anglais ; moi, je l'aimerais mieux entièrement sauvage. On ne peut orner cette nature au point de la rapetisser à la mesure d'un paysage de jardin. Toucher à de tels sites,

c'est seulement faire voir l'impossibilité de les arranger. On ne corrige pas le génie : dans les pays où la nature n'a que du talent on peut la cultiver ; je défie d'embellir les hautes montagnes, les profondes solitudes, ni les grandes ruine ; je défie aussi de ne pas les admirer telles qu'elles sont. Que veut-on de plus que l'admiration ? Mais l'admiration n'est pas à la portée de tout le monde, comme le plaisir que donnent le sentiment de l'élégance et le goût des petites choses bien arrangées.

Le rocher de Calpe est prodigieux, surtout du côté opposé à Gibraltar, dont les maisons rampent autour de sa base, et grimpent en lignes irrégulières, comme la dentelure d'une scie, sur les pentes les moins rapides de sa région inférieure : mais vers la partie qui regarde la mer Méditerranée, il n'y a plus de pentes, plus de gradins, plus d'inégalités : c'est une muraille bâtie à pic du bord de la mer jusqu'au sommet d'une montagne énorme : rien ne croît, rien n'habite sur ce revers du roc ; c'est un désert vertical ! On ne peut assez le répéter, cette merveille naturelle produit un effet prodigieux à tout voyageur qui peut encore s'étonner ; mais d'ordinaire ceux qui vont si loin perdent, chemin faisant, la faculté de la surprise. Cette entaille du roc est si bizarrement coupée qu'elle ne paraît pas naturelle : c'est un monument ! mais par qui fut-il élevé ? On croit voir une lame de coutelas, le dos appuyé dans la mer, et montrant au jour le côté

tranchant, ou plutôt c'est un mur bâti entre la terre et le ciel : j'ai dit que ce précipice était inhabité, je me trompais, il sert d'asile à toute une nation de singes qui trouvent le moyen de vivre dans les inégalités imperceptibles de la paroi de rochers, doublure opposée au terrain qui regarde l'Océan, et où s'est enracinée la ville, parce que cette pente occidentale est un peu moins rapide, un peu moins surnaturelle que l'autre. On m'assure que ce peuple grimpant, je parle des singes, escalade le sommet du roc pour voir ce qui se passe de l'autre côté, et redescend vers Gibraltar les jours où le vent d'est (le terrible *levante*), le siroco de l'Espagne, vient à souffler plus violemment que de coutume.

Il y a une route praticable pour les voitures, et qui conduit de Gibraltar jusqu'au lieu qu'on appelle la pointe d'Europe, par opposition au rocher d'Abila en Afrique ; ce chemin offre aux promeneurs une suite de vues étonnantes, en même temps vous passez à travers des rangées de maisons si soignées, si bien peintes, que vous ne savez plus ce que vous voyez : le joli vous distrait du beau, vous vous croyez devant un tableau mal composé : la civilisation anglaise, ainsi dépaysée, me paraît semblable à l'instruction des gens qui lisent tout sans choix ; sous prétexte de se former l'esprit, ils dérangent le développement naturel de leurs facultés, et se remplissent la tête des idées des autres, recueillies sans goût, entassées dans la mémoire pêle-mêle, avec

des faits dont la signification humaine et le sens providentiel échappent au pédant endoctriné plutôt que cultivé ; car ce que j'appelle cultiver l'esprit n'est pas le dénaturer. Acquérez la science si vous pouvez, mais gardez-vous de perdre l'instinct : l'homme, tenant toujours un peu de la bête, a besoin d'instinct pour certaines choses essentielles : voilà ce qu'ont oublié les Anglais. Où domine le calcul il n'y a plus d'instinct, partant, plus de génie brut : les hommes sans instinct sont les pires des animaux!!... L'instinct était le dernier lien sensible de la créature avec le créateur, c'est l'unique débris du naufrage de l'homme primitif, la seule plante du jardin d'Éden qui ait pu s'enraciner dans la terre du travail. Les colons, surtout ceux qui sont transplantés à Gibraltar, me paraissent privés de l'instinct qui fait les grands peuples : l'instinct, comme je le comprends, est une communication de la terre avec le ciel par l'homme. Voilà pourquoi les colons n'en ont pas ; ce sont des plantes déracinées et mises en pot : ce ne sont pas des arbres qui portent le fruit de leur terroir.

Mais revenons à ce que j'ai vu en tournant autour du roc de Gibraltar. J'ai vu tour à tour la baie d'Algesiras, le détroit, l'Afrique, la Méditerranée, les côtes d'Espagne distinctement dessinées, jusqu'à Malaga ; et ces étonnants lointains étaient encadrés par un premier plan, formé de massifs de géraniums, de barrières anglaises, de petits *cottages*, à la façon

des maisons de Twickenham ; c'est un paysage dont les contrastes vous font croire que vous perdez la raison. Apercevoir l'Afrique en se promenant dans les jardins de Kew, n'est-ce pas avoir un accès de folie ?

Je croyais trouver quelques rapports entre les sites du détroit de Gibraltar et les côtes de la Calabre, près du détroit de Messine ; je n'en vois aucun. Ce coin du pays, comme tout le reste de l'Espagne, ne ressemble qu'à lui-même. Le détroit de Messine est plus beau; celui de Gibraltar, qui sépare les deux colonnes d'Hercule, a plus de grandeur. Mais c'est de la grandeur sans harmonie : il y a ici, dans les formes du paysage, quelque chose de disproportionné qui choque l'œil, et qui donne en même temps l'idée d'une énorme puissance. A Gibraltar les impressions qu'on reçoit de la nature sont toujours contrariées par l'appareil militaire. Le luxe de canons, de sentinelles et de remparts qui règne ici, est porté aussi loin qu'en Prusse : chaque touffe de laurier-rose ou de géranium produit son soldat ; c'est-à-dire un homme placé là pour vous empêcher de passer, de rester, enfin de faire ce que vous voulez. Sur quelque coin de terre qu'on pose le pied, on ne peut sortir d'un bastion. Cette forteresse ornée me cause l'impression la plus désagréable : au milieu des grandes scènes de la nature, la vue d'une citadelle bien entretenue me déplaira toujours : j'aimerais mieux des créneaux en ruine ; les sites sont soumis

aux lois de l'harmonie comme la musique ; mais ce qui caractérise ceux de Gibraltar, c'est l'absence de tout accord : néanmoins la nature du Midi est si sublime avec les souvenirs de l'histoire et de la fable qui l'embellissent presque partout en Europe, qu'elle triomphe des ridicules ornements de l'homme civilisé à la manière moderne : mettez du fard et des mouches au Moïse de Michel-Ange, il sera toujours ce qu'il est. On a beau gratter la terre et remuer un peu de sable au pied du rocher de Gibraltar, c'est toujours Calpe ; c'est une borne tombée là de la main de Dieu, le jour où il lui a plu de séparer l'Océan de la Méditerranée.

Il y avait naguère, vers la pointe d'Europe, un désert de sable qui s'étendait au pied du rocher, près de la porte de Gibraltar. Les Anglais en ont fait un jardin, appelé l'*Alameda*, selon l'usage espagnol. Ce sont des masses de peupliers blancs qui croissent très-bien ici, et jettent une ombre si épaisse, que dans toute l'Espagne je n'en ai pas vu de pareils depuis Aranjuez. Les allées de cette Alameda sont bordées de barrières à l'anglaise, et peintes comme à Londres. Un homme qui aurait la vue basse se croirait en Angleterre, à la chaleur et à la lumière près; mais les lointains sont tous africains. Nous avons parcouru cette promenade en calèche, espèce de luxe que l'Espagne m'avait fait oublier. La route est aussi unie que les allées de Hyde-Park ; et partout des touffes de genêts d'Espagne, de verveines, de citro-

17.

nelles et de géraniums en fleurs embaument l'air attiédi du soir. Je ne suis pas un assez pédant rêveur pour ne pouvoir jouir de ce résultat de l'industrie anglaise : à part quelques ponts rustiques et quelques petits pavillons un peu mesquins, l'Alameda de Gibraltar est un modèle de goût ; c'est aussi une grande ressource pour les habitants, surtout pour les officiers de la garnison, exilés avec leurs familles sur cette langue de terre nue, malsaine et brûlante. Cet embellissement est dû au gouverneur actuel, sir George Don, qui commande à Gibraltar depuis vingt ans, et qui en a près de quatre-vingts. Il a créé ce parc en plantant les terrains vagues et sablonneux qui entouraient la ville, ainsi qu'un cimetière abandonné qui l'attristait. Ces jardins sont entretenus avec le soin particulier aux administrateurs anglais. J'y ai admiré quelques points de vue que l'art n'a pu gâter, et j'ai passé devant un buste du duc de Wellington, au-dessous duquel j'ai pu lire une longue inscription à la gloire du héros. Il me semble que les Anglais auraient dû la traduire en espagnol, et faire placer le monument sur le territoire de leurs anciens alliés. Mais les nations n'ont pas de tact : au surplus, en fait de jactance politique, patriotique et autre, nous n'avons rien à reprocher à personne.

Une dame anglaise, qui est la femme d'un colonel de la garnison, m'a raconté ce qu'elle a souffert pendant la dernière épidémie : il y a trois ans que ce fléau a de nouveau ravagé Gibraltar. La peinture

qu'elle m'a faite de la désolation de la ville, à cette époque, m'a paru frappante. Gibraltar était devenu désert. Un mois après l'invasion de la fièvre jaune, tous les habitants avaient fui, excepté la garnison. La population entière s'était logée sous des tentes, dans deux camps formés aux deux extrémités opposées du territoire. L'un de ces camps occupait ce qu'on appelle le pays neutre, c'est-à-dire la basse et étroite langue de terre, par laquelle Gibraltar communique avec le continent de l'Espargne ; l'autre était situé à la pointe d'Europe.

La personne de laquelle je tiens ces détails, avait passé le premier mois dans la ville, où plusieurs de ses gens et son mari furent attaqués de la contagion. Elle a sauvé son mari. Rien, dit-elle, ne peut se comparer à la tristesse des nuits d'abandon et d'inquiétude qu'elle passait à veiller près de lui. Les vertus particulières aux Anglais, la résignation et la fermeté, brillaient là de tout leur éclat. Pendant ces longues heures d'angoisses et de ténèbres, elle n'entendait que la fatale charrette qui parcourait les rues pour emporter les derniers morts, et le pas régulier des soldats chargés d'escorter le tombereau funèbre : cérémonie qui accroissait l'épouvante par l'apparence de l'ordre social conservé au milieu de ce désastre de la nature. Il lui semblait, me disait-elle, qu'on eût voulu discipliner la peste. Ces cérémonies funèbres, ce respect des vivants pour les morts, dans une société désorganisée par la contagion qui traite

les hommes comme les feuilles des arbres, rappelle l'étiquette des cours conservée dans l'exil par les princes détrônés. Chaque fois que la pauvre femme, assise auprès du lit de son mari, écoutait passer un nouveau convoi, ce bruit, le seul qui se fît encore entendre dans la cité dévouée, lui portait la mort dans l'âme. En écoutant son récit, je ne formais qu'un vœu pour l'épouse fidèle : c'est qu'elle eût fait tout cela par devoir et non par amour. Conçoit-on le désespoir d'une femme qui serait passionnée pour l'époux qu'elle garderait ainsi ?.... elle n'y aurait pas résisté, elle serait morte après l'avoir vu guéri. Il y a des malheurs dont le récit vous fait parcourir toute l'échelle des douleurs humaines, celui-ci en serait un ; mais en regardant le mari, je me rassurai tout à coup pour la femme : elle me parut plus vertueuse et moins à plaindre que je ne le pensais. Après un mois de cette vie, la fièvre jaune, toujours plus intense, la força d'abandonner son gîte ; alors, suivie du peu d'habitants qui restaient dans la ville, elle fut se loger au milieu du camp établi à la pointe d'Europe. Elle se réfugia là sous une tente humide et malsaine, avec son mari convalescent.

La misère fut grande parmi cette population transplantée; mais, je le répète, les Anglais sont patients et courageux. La saison était avancée, l'hiver s'approchait, et le mal ne diminuait pas ; l'épidémie n'a cessé qu'au mois de janvier. Des familles entières ont disparu sous la tente avec leurs derniers domestiques.

On ne rentra dans les maisons de la ville qu'un mois après que l'épidémie eut entièrement cessé. Ce mal était une fièvre jaune bien caractérisée, et personne ici ne doute que ce fléau ne soit contagieux. Ce n'est pas qu'il n'y ait maint exemple de personnes qui ont soigné les malades sans gagner la maladie ; mais on explique ces exceptions par une disposition particulière de l'organisation. Pour que le principe qui communique le mal agisse, il faut que ceux qu'il atteint soient prédisposés à en éprouver les effets *. Plusieurs modes de traitement ont été employés ; aucun n'a réussi complétement. Celui qu'on préfère consiste à faire boire au malade dès le premier jour une énorme dose d'huile de palma-christi : une pinte, par exemple, et à lui frotter les jointures avec du vin de Xérès.

Un jeune Anglais venait d'éprouver une maladie mortelle à Cadix ; on l'envoie ici pour changer d'air. Arrivé à Gibraltar, *la veille du jour où l'épidémie éclate*, il est atteint aussitôt de la fièvre jaune ; il en guérit, et, me croirez-vous? cette crise hâta sa convalescence. Où et de quoi cet homme-là mourra-t-il?

Là tranquillité d'esprit est le meilleur remède contre l'épidémie. L'extrême affection qu'on porte

* Combién de fois depuis cette époque n'avons-nous pas entendu répéter la même chose chez nous à propos du choléra ?

aux malades est aussi un préservatif ; la fièvre n'a plus de prise sur les enthousiastes ni sur les fous... Quoi de plus touchant que ce miracle du cœur? Il y a des gens qui concluraient de là que l'amour est une folie ; moi, qui ne suis pas de ces gens-là, j'aime mieux dire avec les cœurs sensibles que c'est un talisman.

Le principe contagieux a plus d'intensité la nuit que le jour ; on a remarqué que ceux qui ne soignaient les malades que pendant les heures de soleil étaient rarement attaqués. Il y avait sur les remparts un poste mortel pour toute sentinelle obligée d'y monter la garde pendant la nuit. Après plusieurs expériences toujours réitérées, et dont le résultat fut la mort immédiate du factionnaire, on ordonna de changer le lieu de la faction, et les soldats qu'on mit au nouveau poste revinrent bien portants à la caserne.

Cependant ils n'étaient éloignés que de quelques pas du lieu où les premières sentinelles avaient péri comme foudroyées.

Cet horrible mal prend toutes les formes : les uns meurent en vingt-quatre heures, les autres sont malades trois mois ; point de terme au danger, aucun signe certain de péril ni de salut. A cette pensée on devient inquiet, même à présent que le mal ne règne pas, et l'on s'effraye par souvenir. Quiconque ressentait la plus légère souffrance pouvait se croire atteint ; comme la peur est un symptôme de l'invasion du mal, la peur de la peur doit faire le tourment de ceux qui ne sont pas encore frappés.

Ces fléaux, renouvelés de l'Ancien Testament me paraissent des espèces de niveaux, des faux passées sur les sociétés pour égaliser tous les rangs dans un malheur universel. Ce sont des jubilés de la nature, institués contre les abus des lois humaines. Ces calamités, en dénouant les liens sociaux, pèsent sur les pauvres moins que sur les riches, parce que les pauvres ont moins à perdre, et qu'ils sont plus accoutumés aux privations, aux souffrances, à la résignation. Les grands de la terre sont traités alors non-seulement avec équité, mais ils subissent une vengeance terrible ; en un jour ils expient le pouvoir, la richesse, ils payent le bonheur de leur vie entière et celui de leurs pères. C'est la comparaison du passé avec le présent, c'est le sentiment de la déchéance qui rend les revers de fortune insupportables. Dans une ville visitée par la contagion, il semble que le mal soit descendu, à la voix des inférieurs, sur la tête des grands. Alors la mort apparaît comme une eau dont l'écluse serait confiée à la garde d'esclaves vindicatifs, et qui se consolent de leur propre désastre en voyant leurs maîtres se noyer avec eux.

Je me figure ce qu'aurait dû éprouver un homme placé au sommet du roc, et plongeant son regard sur cette ville désertée, en même temps que sur la solitude nouvellement peuplée par la population mourante. Ce contraste des maisons abandonnées et des tentes habitées, ce camp gémissant, cette ville silencieuse,

devaient jeter dans l'âme une terreur inexprimable.

Pour me distraire de ces affligeantes images, je veux finir ma lettre par une anecdote du Pérou. Elle vous donnera l'idée de la manière de procéder du gouvernement espagnol dans l'autre monde, qui, comme vous l'allez voir, ne vaut pas mieux que celui-ci. C'est loin, c'est incohérent, tant mieux : j'ai besoin d'oublier le lieu que j'habite et tout ce qui s'y est passé.

Un Anglais, capitaine de vaisseau de la marine royale, de qui je tiens le fait que vous allez lire, était en rade devant Lima. Un jour le vice-roi le mande dans son palais, et l'aborde en lui disant familièrement : — Vous ne m'avez pas tenu parole. — Comment, sire? — Non, vous m'aviez promis de ne pas laisser faire la contrebande sur votre bâtiment. — Je n'ai jamais manqué à cette promesse. — Si fait, votre vaisseau est chargé d'or apporté d'ici.—Sire, ne me parlez pas de cela.—Pourquoi? — Je connais votre neveu, il est venu hier à mon bord dans un canot soi-disant chargé de sel, mais qui contenait des sacs d'or pour une valeur de plusieurs millions, appartenant à Votre Majesté elle-même.

Le vieux vice-roi Pezuela se met à rire, et répond au capitaine, en posant le doigt sur sa bouche : — Vous êtes clairvoyant, soyez discret!...

N'est-ce pas le cas de s'écrier, pour faire pendant au mot de Molière : Où les contrebandiers vont-ils se nicher?

LETTRE XLIII.

SOMMAIRE.

Le dimanche observé à Gibraltar comme à Londres.—La fête du roi d'Angleterre retardée pour ne pas danser le jour du *sabbat.*—Spectacles de société où les officiers de la garnison anglaise jouent les rôles de femmes.—La société de Gibraltar. — L'esprit d'exclusion la domine et la gâte. — Ce qu'on appelle aujourd'hui la fashion nuit à l'élégance. — En quoi consiste la véritable élégance. — Deux sociétés dans cette petite colonie. — Le ton et l'esprit militaire dans les salons. — Propos d'un soldat écossais. — L'apothicaire anglais. — De l'influence de l'anglomanie en France.—Le *Peerage* prêté par l'apothicaire.—Où réside la force de l'aristocratie anglaise.— Course sur le sommet du roc. — Vue immense.—Roc des canons. — Effet de lumière. — A cette hauteur on ne voit que du ciel, la terre disparaît.—Monotonie de ce tableau. —Il faudrait des ailes, les yeux ne suffisent pas pour jouir d'un tel site. — Désenchantement. — Brume. — Galeries souterraines qu'on traverse pour gravir sur le haut de la montagne. — On fait cette course à cheval. — Travaux immenses. — Maison qui sert de vigie entre la terre et le ciel. — Chagrin du voyageur de n'être pas plus ému. — Malheur au poëte qui reste obscur. — La célébrité est un devoir pour certains esprits. — Qu'aurait pensé Napoléon s'il fût monté sur le roc de Gibraltar? — Que penserait là un simple officier? — L'ignorance est un peu nécessaire aux plaisirs de l'imagination. — Un aveu. — Où sont les villes antiques, où est le temple d'Hercule? — Où sont les traces de faits encore plus anciens? — Bouleversement physique. — La présence de Dieu visible sur le rocher de Calpe.

A MADAME

LA COMTESSE O'DONNELL.

Gibraltar, dimanche 5 juin 1831.

Le *sabbat* anglican est en vénération à Gibraltar comme à Londres. L'intolérance protestante force ici les juifs eux-mêmes à tenir leurs boutiques fermées pendant ce saint jour des chrétiens. La fête du roi d'Angleterre tombait un samedi , la scrupuleuse garnison de Gibraltar a remis la solennité au lundi suivant, afin que le bal qu'il est d'usage de donner ce jour-là, et qui se prolonge au delà de minuit, ne charge pas la conscience des officiers d'un remords : celui d'avoir dansé le dimanche.

Les plus grands plaisirs des Anglais confinés à Gibraltar sont les spectacles de société. Les officiers de la garnison font les frais de chaque représenta-

tion, mais bien entendu à condition que chacun paye *à la porte* une piastre par personne. On imprime et affiche, dans les rues, le nom des acteurs, qui sont tous militaires. Les plus jeunes officiers jouent les rôles de femmes, l'un d'eux a obtenu dernièrement un succès complet dans celui de Desdemona. J'aurais été curieux de voir une de ces représentations militaires; mais je ne crois pas qu'on en donne pendant le temps que durera mon séjour.

La société de Gibraltar n'est animée que par l'esprit de commérage; chacun pense à exclure son voisin de la chambre où il est parvenu à s'introduire, et quiconque passe par une porte s'efforce aussitôt de la fermer derrière soi. Jugez de la facilité de manières et de la grâce de conversation qu'un tel esprit doit produire!

Le goût du *fashionable*, que nous devons aux Anglais, est ce que je connais de plus contraire à la véritable élégance, à celle qui tient à la vivacité de l'esprit, au charme de l'expression. Dans notre siècle on a matérialisé jusqu'à la mode.

Le gouverneur fait ici de vains efforts pour inspirer à ses compatriotes l'ancien esprit du grand monde, et pour donner à leurs habitudes cette aisance, cette liberté, sans laquelle il n'y a point de véritable société. Mais les préjugés de caste le contrarient dans ses tentatives. Il y a ici des négociants élégants et même distingués. Ils ont les goûts et le langage de la meilleure compagnie, néanmoins on ne

les voit que chez eux, parce que les femmes des officiers ont décidé que la *haute* société, comme elles l'appellent, ne serait pas mêlée ; c'est-à-dire qu'elle ne serait composée que de militaires ou d'étrangers : moyen sûr de la rendre ennuyeuse. Les militaires n'ont presque jamais rien à dire, et les étrangers qui arrivent à Gibraltar n'y restent guère. Une assemblée composée des officiers et de leurs familles est plus désagréable ici que ne le serait ailleurs une réunion semblable ; la discipline est inexorable dans cette garnison lointaine : les soirées y sont la continuation de la parade du matin ; le grade poursuit l'officier jusque dans le salon. Je n'y ai pas trouvé des hommes : il n'y a que des fractions de régiment. La règle militaire est en vigueur dans ce monde-là comme à la caserne ; tant de roideur répand beaucoup de froid dans les relations de la vie, et fait regretter les Tertullia espagnoles.

Gibraltar est à plus juste titre encore que Cadix un lieu que tout voyageur doit visiter et fuir avec empressement. En Espagne il peut y avoir de la tristesse, mais de l'ennui jamais ; l'ennui est la maladie anglaise ; et dans les colonies cette lèpre de l'esprit est doublement redoutable. Comment s'en préserver dans un monde qui ne s'occupe que d'étiqueter les personnes, où l'on ne pense qu'à la hiérarchie sociale, aux cérémonies domestiques, et où ce qu'on nomme la liberté n'est estimé que comme la sauvegarde des vanités bourgeoises ?

C'est aujourd'hui dimanche, et pour mettre le comble à la sainte désolation de ce jour, nous avons le vent d'est, le siroco de l'Espagne; je ne puis m'empêcher d'en décrire l'effet toutes les fois que je l'éprouve. Il rend la mer lourde et turbulente comme du plomb fondu bouillonnant dans un creuset, le ciel sale, l'atmosphère épaisse, malsaine, et l'esprit des hommes paresseux, triste, inhabile à toute attention soutenue. C'est le fléau naturel de ces belles contrées.

Tout à l'heure je descendais une rue derrière trois soldats écossais; je m'amusais de la démarche noble, à la manière du Nord, lourde, mais ferme et hardie, de ces trois hommes, et j'admirais le costume de Highlanders, porté avec la pédanterie calédonienne sous un ciel qui n'éclaire d'autres pédants que les étrangers. En passant devant une taverne remplie de monde, j'entends l'un de ces trois hommes dire à ses camarades, avec l'accent du clan : On devrait bien fermer les cabarets le jour du *sabbat*, nos officiers ne respectent pas la *sobriété* du dimanche. La *sobriété!...* Je n'ai pas trouvé d'équivalent à ce mot.

Nos soldats français seraient, je crois, un peu surpris de cette réflexion puritaine dans la bouche d'un de leurs camarades. Au reste, ce respect pour la règle religieuse a sa source dans une vertu, et ses résultats sont utiles. Vraies ou fausses, les croyances fortes font durer les sociétés.

Le matin j'étais souffrant, et je me suis rappelé

une ordonnance de médecin qui pourrait me faire du bien : j'allai la porter chez un apothicaire anglais (un *surgeon*). Il m'a composé cinq ou six paquets de petites poudres insignifiantes, et autant de grosses pilules. Devinez ce qu'il m'a fait payer sa crème de tartre et sa rhubarbe : 25 francs !... Cette espèce de docteur ne reçoit pas d'argent, et ne vit que de ses drogues. A Algesiras, pour 20 sous j'aurais eu ce qui me coûte ici une guinée; mais la probité commerciale des Anglais est si bien reconnue en Europe, qu'on aime mieux être ruiné par elle que de s'arranger à bon marché avec la mauvaise conscience des autres négociants. L'anglomanie nous a fait bien du mal ; après avoir détruit notre antique constitution nationale, elle mine en secret nos habitudes domestiques. Il n'y a pas un sot moderne, pas une femme à prétention qui ne soient anglomanes. Je ne connais pas de pires préjugés que ceux qui ont leur source dans une civilisation trop raffinée. Par ce chemin on retourne péniblement à la barbarie. Il aurait mieux valu s'y tenir d'abord : juger tout sur parole, ou ne pas juger du tout ; cela me paraît la même chose pour la conséquence morale.

Pendant que le docteur rédigeait pour moi son mémoire d'apothicaire, il me donna un livre afin de me désennuyer. Devinez quel livre? *le Peerage*, ou dictionnaire de la pairie anglaise, réimprimé en 1830 avec une addition de tous les titres de courtoisie

accordés aux fils de lords, et une suite de corrections essentielles faites aux armes de plusieurs familles de gentilshommes venues dans la Grande-Bretagne à la suite du *conquérant*. Ceci vous peint l'Angleterre. Un médecin apothicaire, tout dépaysé qu'il est, conserve encore assez d'esprit aristocratique pour faire venir de Londres, au prix d'une guinée, le dictionnaire de la noblesse britannique, et il regarde ce recueil comme la lecture la plus divertissante qu'il puisse offrir à un étranger passant par Gibraltar. C'est l'esprit aristocratique de la classe bourgeoise qui soutient la vieille Angleterre.

Personnellement je n'ai qu'à me louer de la politesse et de l'hospitalité des autorités de Gibraltar, et je dois beaucoup de reconnaissance à plusieurs officiers de la garnison, pour leur empressement à me procurer les dispenses sans lesquelles je ne pourrais visiter les fortifications ni gravir le sommet du célèbre rocher où je dois monter demain matin.

Suite de la 43e lettre, Gibraltar, 7 juin 1831.

On m'avait trop parlé de la magnifique vue que j'aurais au sommet du roc. Depuis que je voyage, j'ai appris que la surprise est ce qui ajoute le plus de prix à la beauté des sites. Les chefs-d'œuvre de l'art ne perdent rien à mes yeux pour m'être pompeusement annoncés; mais les merveilles de la nature ne me saisissent l'imagination de toute leur

puissance, que lorsque je crois les découvrir moi-même. La société nous gâte les jouissances primitives, tandis qu'elle nous invite et nous initie aux plaisirs des arts qu'elle seule pouvait créer. C'est que la contemplation de la nature est du bonheur, et que l'étude de l'art n'est qu'une consolation comme toute autre occupation sociale.

Ce matin je suis monté sur le dos du monstre que j'avais tant admiré l'autre jour en faisant route de Tarifa vers Algesiras. D'un coup d'œil je viens de mesurer quarante lieues de mer : on m'a dit cette immense étendue; pour ma vue, pour la beauté du site, pour l'effet du paysage, dix lieues auraient suffi; un froid calcul d'esprit fait toute la différence. Néanmoins on éprouve une sorte de fierté à se dire: Je vois à quarante lieues!

J'ai gravi la pointe la plus élevée du mont de Calpe, que les Anglais appellent du nom prosaïque, mais exact, de *Gun-Rock* (roc des canons). Pour me dédommager de ma peine, j'ai aperçu les côtes d'Afrique jusqu'à Tetouan et au delà ; c'est une suite de montagnes qui s'élèvent toujours vers l'Atlas, dont les cimes perdues dans le ciel dominent cette partie de la terre...

Assis sur ce mont tout à fait isolé, espèce de construction surnaturelle, élevée par des géants pour servir de point de repos, de lieu de refuge aux anges et aux esprits qui voyagent incessamment entre le ciel et la terre. J'ai vu, sans bouger de ma

place, autant de terre et de mer que de ciel; cet effet est rare dans les sites accessibles aux pas de l'homme. Dans les vues prises des plaines ou des collines peu élevées, le ciel occupe bien plus d'espace que le sol. J'apercevais à la fois l'Espagne, l'Afrique, la Méditerranée, l'Océan, le mince détroit de Gibraltar, la petite baie d'Algesiras; et sous mes pieds, à l'endroit où les bateaux me paraissaient des coquilles, les hommes des fourmis imperceptibles, je reconnaissais la langue de sable qui sépare de la mer Méditerranée les eaux périodiquement agitées de l'Océan ; la Méditerranée n'est soumise qu'à l'influence des courants et des vents, la marée ne la trouble pas, et c'est un effet dont on ne peut comprendre la cause quand on voit le point de jonction de cette mer avec l'Océan. Voilà ce qui s'offrait à mes regards!

Mais le plus grand charme que je trouve aux scènes de la nature vient des contrastes qui soutiennent l'intérêt du paysage, comme la succession des idées et l'harmonie des paroles font la vie du style. Ailleurs les effets pittoresques sont produits par la variété des couleurs les plus diverses, répandues sur des objets d'une forme extraordinaire ; ce genre de beauté manque ici. Tout y est également lumineux, brillant, sans bornes, sans contours. L'œil nage dans un globe de cristal : la peinture n'a nul pouvoir sur ce monde noyé dans l'azur de l'air : mer, ciel, terre, tout est bleuâtre!! Point de lignes, point

d'ombres. Un voile de vapeur, grand comme l'univers, s'est levé de la terre et monte jusqu'au ciel : et puis rien, c'est peut-être étonnant; mais moi je ne m'étonne que de ce qui me paraît beau. J'ai vu là le panorama d'un géographe; l'art et la géographie n'ont rien de commun, et en voyage je ne suis qu'artiste!

J'ai distingué de loin les royaumes de Séville, de Grenade, avec leurs montagnes de pierres précieuses abaissées par la distance, et leurs plaines de poussière couleur d'écume de mer. J'ai vu les côtes de Malaga; mais on m'aurait tracé tout cela sur un beau morceau de papier brouillard, que je l'aurais regardé avec autant de plaisir. La pensée se perd dans un vague inquiétant devant des tableaux où tout peut être compté, où rien ne peut être peint. A cette hauteur, d'où la terre perd son aspect, l'air devient presque le seul élément de l'existence. Ce ne sont plus des yeux, un cœur qu'il faudrait pour vivre, ce sont des asiles : on ne peut plus admirer, on ne songe qu'à fuir. La terre n'est plus que le point de départ des voyages de l'esprit. La terre n'est plus la terre, l'homme n'est plus l'homme; tout est transfiguré, du moins tout devrait l'être. Et quand on se retrouve le même, et qu'au lieu d'ouvrir ses ailes pour planer dans l'espace, on frappe du pied sur une pierre, on souffre, on ne s'enthousiasme pas. Il est donc vrai, mon Dieu! l'homme n'a de l'infini que le désir!!!... Cette pensée, lorsqu'elle m'est venue là-haut, m'a

fait verser des pleurs; mais ils n'étaient pas doux!!!... Ce n'est plus la Calabre que je parcours, et je n'ai plus vingt ans!!...

Dans ce plan géométrique, déroulé devant moi, la magie de la lumière méridionale m'aurait dédommagé de la confusion et de l'incertitude des lignes; elle m'a manqué : le ciel n'était point clair aujourd'hui, pourtant j'étais à cinq heures du matin sur le haut du roc. A cinq heures, sous cette latitude, c'est le point du jour comme quatre heures chez nous. Les jours d'été sont moins longs ici qu'à Paris.

J'avais employé deux heures à faire la montée, toujours à cheval, mais au petit pas et la plupart du temps sous des voûtes magnifiques, bâties par les ingénieurs anglais pour former le chemin souterrain qui conduit au moins jusqu'aux deux tiers du sommet du roc. Les dernières rampes sont à découvert et vous mènent, sans peine ni danger, à une petite maison, espèce de vigie placée sur l'arête la plus élevée de la montagne, qui, d'un côté, est un mur de quinze à dix-huit cents pieds, battu par la mer, et de l'autre une pente roide, mais à laquelle on a trouvé le moyen d'accrocher une partie de la ville : cette ville est le haut Gibraltar... De cette vigie, placée pour ainsi dire sur la lame d'un couteau de géant, on aperçoit la mer Méditerranée jusqu'à quarante lieues de distance; de l'autre, le détroit jusqu'aux confins de l'Océan, et l'Afrique et l'Europe; dans tout ce canton, ces deux continents bornent les vues

étendues ; mais c'est d'ici qu'on voit le plus loin. Je ne crois pas que les Anglais, ni aucune nation du monde, possèdent une vigie d'où les vaisseaux puissent être signalés plus longtemps d'avance.

Je suis honteux d'avoir eu si peu de plaisir où j'en cherchais tant. Je me croyais encore susceptible de vives impressions. Me suis-je trompé? Alors d'où vient mon erreur? Est-ce la puissance de vie qui diminue en moi, ou le pouvoir de me faire illusion sur moi-même? Je me sens pauvre, je suis malheureux, et du pire des malheurs ; je rougis de la misère de ma nature, des bornes de ma sensibilité, des landes que ma paresse a laissé s'accroître dans mon âme, du découragement qui, comme une lèpre morale, gagne jusqu'aux sources de ma pensée tarissante et s'approprie ma part d'admiration, de jeunesse, de poésie ; ma part de mobilité, d'élasticité d'esprit, d'espérance, de foi, de vie!!! L'amour me reste au cœur ; mais, sans aliment l'amour est un tourment de plus. Je ne suis rien : je suis moins que rien !... Je n'existe plus, puisqu'à la vue de l'un des plus beaux sites de l'univers, et d'un des lieux les plus importants du monde politique, je reste insensible ; mon âme perd ses organes. La sensibilité n'est-elle pas le lien de l'esprit et du corps ? L'imagination est la vue de l'âme ; il est donc vrai que les yeux de mon âme sont à demi fermés!

Faut-il l'avouer ? c'est justement l'intérêt militaire qui m'a gâté l'effet du fameux roc de Calpe,

du moins quand je l'ai vu de près ; car de loin je l'avais trouvé prodigieux. J'aurais eu, dans ce lieu, bien assez de la nature et de la mythologie : l'histoire était de trop pour moi. C'est comme la science qui se mêle au plaisir de l'art et de la nature pour le gâter. Mais pourquoi quelque chose a-t-il pu me gâter ce plaisir ? Un tel résultat me prouve la débilité, la mort interne de l'être creux et incomplet que je suis devenu. Le sujet le plus curieux d'observation et d'étude me porte à l'ennui, au dégoût. Quel vide profond le monde a-t-il donc creusé en moi ? Je suis plus qu'à demi mort ; je passe sans le voir à côté de ce qui fait l'existence des autres. Et qu'est-ce que j'ai gagné à remonter péniblement les contre-courants des grands fleuves de la vie ? Au lieu de me laisser porter par le facile et rapide torrent du milieu, dont la force allége et justifie tout, je suis responsable des inconvénients de mon voyage ici-bas, puisque la route que j'ai choisie n'est pas celle de tout le monde.

Malheur !... malheur au poëte qui reste obscur. Les âmes poétiques sont les plus à plaindre quand elles ne parviennent pas jusqu'à rayonner dans les autres : si elles ne deviennent des astres, elles meurent comme des cratères éteints, et leurs remords poignants, leurs humbles et dévorants regrets, le vulgaire les blâme encore comme des vanités, parce que le vulgaire n'appelle vanité que le non succès !... Malheur à ceux que leur repentir accuse : ils sont

faibles; mais, moi, je dis malheur plus grand à leurs juges : ils sont durs...

Qu'importe la célébrité, dit-on? Sans penser que pour des esprits d'un certain ordre, la célébrité est un devoir comme la résignation en est un pour d'autres! Plus un poëte s'efforce d'éclairer le monde, plus il obtient de renommée ; et plus il est consciencieux. Tout finit ; on a vu les étoiles même s'éteindre ; je le sais, mais elles avaient brillé!!!

Je cherchais vainement ce matin à m'approprier la pensée de l'homme qui a possédé le monde, s'il se fût trouvé à ma place, à cette place où je ne devinais rien, moi!... Que n'aurait pas aperçu du haut de cet roc singulier l'œil d'aigle d'un Bonaparte? Que n'aurait-il pas vu, lui qui éleva notre colonne, s'il avait pu monter sur la colonne d'Hercule?

Mais pourquoi chercher si loin? Que ne verrait pas le dernier officier du génie s'il examinait en détail cette forteresse tant enviée aux Anglais par le grand général? Comme il jugerait l'effet de chaque batterie, comme il calculerait l'efficacité probable des coups, avec quelle intelligence du métier il apprécierait la force de ce roc inexpugnable, et comme il admirerait la persévérance anglaise en examinant les travaux exécutés ici depuis quarante ans!

Singulière bizarrerie de l'art et de la nature, qui semblent lutter d'efforts pour faire de ce lieu une des

merveilles de la terre!... C'est par une longue suite de galeries souterraines qu'on arrive, en avançant toujours dans l'ombre, à l'un des points du globe, d'où l'on a la vue la plus étendue sur le pays le plus lumineux! Cette course, qui serait trop fatigante pour le climat et pour la saison, se fait toujours à cheval : vous montez ainsi sans nulle peine sous les merveilleuses voûtes creusées par les sapeurs anglais, et qui ressemblent à des mines de fer et de cuivre, plutôt qu'à des batteries de guerre, tant les bombes et les mortiers sont près les uns des autres. Quelle source d'idées un esprit appliqué et positif doit sentir jaillir en lui à l'aspect de ce roc habité par le génie de la guerre ! ! C'est le palais de la mort. La montagne entière est percée à jour comme un madrépore, par des galeries de canons qui changent les diverses couches de pierres en autant d'entre-ponts de vaisseaux de ligne : toutefois il me semble qu'on a fait ici abus d'argent; sans être un juge compétent, je crois pouvoir affirmer que la place serait aussi forte quand elle aurait de moins beaucoup de pièces placées de manière à ce que leurs coups soient perdus pour la défense du roc! Je remarque cette prodigalité, parce qu'elle n'est pas ordinaire dans les travaux des Anglais. Le luxe de l'utile est le seul qui soit naturel à ce peuple : mais ici il y a ostentation de richesse, abus de force. Cette rodomontade d'ingénieur n'est pas excusable à Gibraltar, où la nature avait tant fait que l'homme

devait compter l'art pour peu de chose... Mais je vois le mathématicien jeter un regard de pitié sur l'ignorant voyageur, et je m'arrête... Une forteresse qui est une des clefs de l'empire des mers, considérée comme un tableau de Salvator Rose, critiquée comme une œuvre d'art qui aurait été gâtée par les nécessités de la guerre, examinée comme un sujet de description rebelle à la poésie!... Vous direz que je ne vois dans la vie que des pages de roman... Vous direz de moi ce qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai que la société d'un caporal, qui me sert de guide de galerie en galerie jusqu'au sommet de Calpe, désenchante à mes yeux ce pèlerinage mythologique.

Malgré le roulement des tambours anglais, malgré le canon, malgré la discipline de caserne qui règle tout ici, je cherchais à Gibraltar quelques traces du passé, quelques vestiges des victoires du temps, de ce guerrier qui finit toujours par faire raison de tous les genres d'orgueil : pas une pierre ne rappelle à l'esprit le sens poétique du site. Hercule et son temple ont disparu comme les peuples qui les ont révérés : les villes, bâties jadis sur ce rocher fabuleux, ne se retrouvent plus que dans l'histoire; elles sont tombées sans laisser la moindre trace!! Nulle part je n'ai mesuré aussi distinctement qu'ici la distance qui sépare l'ancien monde du monde où nous vivons. C'est l'abîme du temps!!... et d'un coup d'œil on le sonde!... Ce précipice, avec tous les souvenirs engloutis sans retour dans sa pro-

fondeur, est l'exact emblème de la caducité des choses humaines. Mais si les hommes de tous les temps paraissent petits dans ce lieu, la nature s'y montre grande... Et comment ne s'agrandirait-elle pas au regard du voyageur parvenu jusque-là ? Où trouve-t-on des rochers de quinze cents pieds coupés à pic sur la mer * ? Tel est le précipice où j'ai plongé mon regard du haut du roc de Gibraltar en me tournant vers le Levant!!! C'est effroyable; mais c'est beau!!... Il est évident que l'histoire d'un des plus grands bouleversements de la terre fut inscrite sur ce roc déchiré : on retrouve la place de l'inscription sans en pouvoir lire les caractères. On voit clairement que le mont fut jeté là au milieu de l'eau par une main qui en a emporté la moitié. Je ne connais que Martin dont le genre de talent pourrait s'inspirer des sites de Gibraltar : mais ce peintre n'a pas besoin de modèle ; il est fantastique et prodigieux comme la nature même, il crée comme elle, il devine, il ne copie pas, aussi n'est-il jamais exact : il n'est que sublime. Il faut penser à lui malgré soi en parcourant ces parages.

On dit que l'Afrique tenait à l'Europe ; mais dans quel temps ? Nul ne peut répondre à cette question. Ce qui paraît certain, c'est qu'après la séparation des deux continents, le rocher de Calpe fut d'abord une

* Du côté de la Méditerranée, le roc de Gibraltar est une muraille entièrement droite et haute de plus de 1,500 pieds.

île, et que la langue de sable qui l'unit maintenant à l'Europe ne s'est reformée que plus tard, et peu à peu.

Comme je redescendais vers la ville, un vaisseau de guerre, arrivant d'Angleterre, jetait l'ancre dans la baie. L'artillerie de Gibraltar saluait cet hôte, ce *man of war* (homme de guerre), selon la poétique expression des Anglais, pour désigner un bâtiment de ligne avec le respect qui lui est dû. Ce navire, de *cent dix canons*, m'a paru petit. Qu'est-ce qu'un tel épisode ? une canonnade d'étiquette aux yeux de l'homme qui descend d'un théâtre, où sont visiblement empreints les pas d'un acteur supérieur à toutes les figures terrestres, si puissantes qu'on les suppose. Quand la mer Méditerranée et l'Océan se sont rejoints, Dieu a posé son pied sur le rocher témoin de cette révolution. Je viens de voir la trace de ce pied ; que m'importe le reste ?...

LETTRE XLIV.

SOMMAIRE.

Le paquebot porteur des dépêches de Gibraltar à Tanger.—Les vagues dans le détroit.—Départ.—Vent contraire.—Marée contraire.—Description du phénomène de la Fata Morgana, dont le voyageur est témoin.—Villages, palais, forêts fantastiques et renversés de sorte qu'on les voit doubles. — Calme de l'eau. — Température brûlante de l'air quand le vent ne souffle pas.—Beautés des sites de la baie d'Algesiras.—Partout des illusions d'optique.—Difficulté de la navigation au sortir de la baie.—Cinq heures pour faire deux lieues.—Le danger n'existait réellement pas; mais si l'auteur le voulait, il existerait dans son récit.—Force que la distance prête aux paroles.—Souvenir de Normandie.— Honfleur. — Le courage qu'il faut dans les voyages lointains a peu de mérite.— Nous jetons l'ancre vers la fin du jour sous les côtes d'Espagne. — Rencontre singulière. — L'émissaire de la propagande révolutionnaire.—C'est un Anglais.—Type des perturbateurs des sociétés modernes.—Son histoire.—Il est franc-maçon. — Explication naturelle de plusieurs miracles politiques.—Ressorts secrets des révolutions qui changent la décoration du monde.—Pourquoi les peuples paraissent inspirés comme les rois l'étaient au commencement des sociétés. — Superstition politique. — Pourquoi l'auteur adresse cette lettre à M. Heine. — Sincérité de la presse française.—Chaque parti ment et se trompe lui-même.—Égoïsme partout, dans la prudence comme dans la témérité. — Ni conservateurs ni novateurs ne triompheront par la vertu, mais ils vaincront par la force.—La monar-

chie est un gouvernement plus naturel et plus clair que la république.—L'autorité paternelle sera éternellement le type des gouvernements. — Dans la république, c'est la liberté qui est la fiction. — Conversation avec l'émissaire libéral. — Son but. — Son récit. — Il vient des Grandes-Indes pour délivrer les Espagnols et faire fortune à force d'héroïsme.—Tarif du dévouement. — Dialogue entre le voyageur et l'étranger.—Exactitude du récit certifiée par l'auteur.—Course du jeune Anglais à Paris.—Son entrevue avec MM. ***. — Il reçoit 30,000 fr. de M. ***. pour soulever Cadix.—Un poëte célèbre le présente à M. ***, qui le refuse en lui disant, deux mois avant les grandes journées, que la France ne voulait point de révolution.—Indiscrétion du libéral anglais. — Son portrait. — Contradictions de son caractère. — Il raconte l'histoire du faux Torrijos.—Tour de passe-passe du jeune révolutionnaire. — Dans quels rapports se trouve la garnison de Gibraltar avec l'Espagne.—Coup de théâtre.—Fourberie de Scapin appliquée à la politique. — Incroyable bonheur du voyageur. — Motif particulier du voyage du jeune aventurier anglais à Tanger.—Son imprudente confiance.—Nouveau roman à faire : le don Quixotte politique.—La science nuit aux intuitions du poëte.—Prisonnier espagnol enlevé par les corsaires de l'empereur de Maroc.—Intérêt qu'on s'efforce d'inspirer à S. M. marocaine pour ce libéral espagnol. —Le paquebot relâche encore sous les murs de Tarifa.—Terreur du libéral anglais.—Il dit son nom (Boyd) à mon compagnon de voyage, et lui propose de se faire passer pour lui.—Escobarderie qui pouvait nous coûter la vie.—Nous apprenons que la tête de Boyd est mise à prix en Espagne.—Le capitaine du paquebot paye pour éviter la visite. — Découverte ! — Le domestique de Boyd est l'assassin du gouverneur de Cadix. — Horreur de l'auteur pour la société de ces deux hommes. — Boyd, criminel ridicul, franc-maçon errant.—Ses mensonges, son étourderie.—Tempête.—Entrée au port de Tanger.

A MONSIEUR HENRY HEINE.

Tanger, 11 juin 1831.

Je n'ai pas voulu rester en vue de l'Afrique sans poser le pied sur cette terre que je regarde depuis longtemps avec envie et curiosité. Il a fallu patienter, c'est-à-dire m'impatienter dix jours à Gibraltar pour attendre le départ du paquebot, toujours différé à cause des vents contraires. Ce paquebot est un bateau très-petit, une felouque à demi pontée; mais bien taillée pour couper les vagues, et qui passe entre deux eaux quand la mer est forte dans le détroit, ce qui équivaut à une tempête ailleurs. Il s'appelle *le Courrier anglais*, porte les dépêches et les passagers qui vont de Gibraltar dans l'empire

de Maroc ; et, grâce au peu d'eau qu'il prend, il s'arrête sans danger sur les côtes d'Espagne quand le temps est trop mauvais pour achever la traversée ! ! Il y a quinze lieues de Gibraltar à Tanger.

C'est à une heure après midi que je me suis embarqué dans ce bateau par un beau vent... contraire; mais qui, d'après toutes les prophéties, devait changer à l'entrée de la nuit. Durant ces trois premières heures nous avons couru beaucoup de bordées à travers la baie de Gibraltar, sans pouvoir sortir de ce golfe et sans presque rien gagner à louvoyer si laborieusement. Le vent, la marée et les courants étaient contre nous ; c'étaient trop d'ennemis. Par un temps favorable on peut aller de Gibraltar à Tanger en cinq ou six heures, on dit même en quatre ; mais, au train dont nous menait hier le vent du sud-ouest, nous pouvions craindre de rester deux jours et deux nuits en mer, ce qui arrive assez souvent à ce courrier. J'avais pris mon parti. Notre équipage était composé de six hommes, tous marins éprouvés. Je résolus, durant le trajet, de ne pas m'informer du point où nous serions parvenus, ni de la direction du vent. Je ne me sentais pas disposé à éprouver le mal de mer, et j'admirais à mon aise les points de vue de la baie, qui sont magnifiques. Il faisait une chaleur des tropiques : on ne pouvait que rêver durant ces longues heures d'une navigation presque stérile, puisqu'à chaque bordée nous ne

gagnions pour ainsi dire rien contre le vent. J'eus, pendant ce temps, le loisir d'observer un phénomène nouveau pour moi : celui du mirage, que les Italiens appellent *la fata Morgana.*

Il nous apparut de la manière la plus singulière. Les côtes de l'Afrique et de l'Europe, ordinairement désertes, se peuplèrent tout à coup à nos yeux de villes, de villages et de palais qui semblaient sortir de la mer à la voix d'un enchanteur, et qui sans doute n'étaient que les villes lointaines de l'intérieur de l'Espagne reflétées par le ciel. Ces pays nouveaux m'apparaissaient doubles, le terrain inférieur ressemblait au monde que nous habitons, mais le terrain supérieur était renversé. C'était une terre qui était venue se poser sur la nôtre. Par ce bizarre effet d'optique, les toits touchaient aux toits, les clochers aux clochers, les sommets des monts et les mâts des vaisseaux se rencontraient par la pointe. Ce monde, tout retourné qu'il était, me paraissait aussi palpable, aussi réel que l'autre ; et tous deux, quoique également fantastiques, me faisaient autant d'illusion que notre terre. Je doutais de moi-même, je me frottais les yeux pour m'assurer que j'étais éveillé. Quand les apparences ont tant de réalité, on ne sait où commence ce qui n'est pas, où finit ce qui est.

D'autres parties de la baie m'offraient un spectacle différent, mais curieux aussi. La vibration de l'air produisait sur les rivages d'Espagne l'apparence

d'une séparation entre la terre et l'eau ; et, grâce à cette illusion d'optique, la côte, la vraie côte, paraissant se soulever au-dessus de la mer comme la carène d'une grande barque, me semblait nager dans l'espace à une distance considérable de la véritable terre : c'était un monde imaginaire que nos yeux contemplaient à la place de la nature réelle.

Cette mer magique me paraissait soumise à d'autres lois que les lois de la planète où nous vivons habituellement. J'étais transporté de joie et de surprise ; néanmoins la chaleur était excessive, mais on la sentait surtout par les yeux ; l'air flamboyait comme au-dessus d'un bûcher ou comme à la gueule d'un four : c'était effrayant à regarder, on se croyait prêt à brûler soi-même, sous la voûte du ciel, comme un réchaud d'encens sur un autel. Voilà ce que je pensais ; mais ce que je sentais quand je fermais les yeux, c'était une brise de mer dont la fraîcheur me rendait la vie légère. Autour de moi tout était contradiction et en moi admiration. J'ai passé peu de journées aussi intéressantes que celle-ci.

Nous sortîmes enfin de la baie, mais nous trouvâmes dans le détroit une mer si grosse, que le capitaine, voyant que nous avions tout contre nous et que le temps devenait de plus en plus mauvais, jugea prudent de jeter l'ancre dans une petite anse, au pied d'un cap sur lequel on apercevait une vieille tour mauresque. Nous voguions depuis près de cinq heures et nous n'étions encore qu'à deux lieues et

demie de Gibraltar. N'allez pas pour cela nous croire en danger, ni même de mauvaise humeur; vous qui ne voyagez pas, mes paroles vous trompent sur les choses; vous lirez au coin du feu, et peut être la nuit, par un ouragan, les mots de grosse mer, de vent contraire, d'orage dans les ténèbres, de petite felouque battue des flots, et vous encadrerez ces objets dans des paysages dont les noms seuls vous épouvanteront : le détroit de Gibraltar, la côte de Barbarie, les cimes de l'Atlas, les eaux qui séparent l'Océan de la Méditerranée, eaux presque toujours soulevées par des tempêtes célèbres, labourées par des courants également fameux, et vous me plaindrez, comme si dans le passage d'Honfleur je n'avais pas autant et plus souffert un jour où notre pilote normand, s'efforçant en vain d'entrer au Havre, nous fit échouer sur la côte de Granville! Et, pour me consoler de cette espèce de naufrage à l'embouchure de la Seine, j'avais de moins la petite gloriole qui s'attache aux voyages lointains. Enfin, je me trouve ici avec des hommes pour lesquels les choses qui font événement dans mon récit sont l'ordinaire de la vie; d'où vient que je me montrerais faible auprès d'eux? Est-ce que je consentirais à m'avouer que je ne suis pas à leur niveau?... Jamais!! J'aime à sentir que depuis que je partage leur existence, je vaux ce qu'ils valent, sans compter ce que je valais auparavant. A quoi bon voyager si ce n'est pour s'aguerrir?

Ne me plaignez donc pas, enviez-moi plutôt;

j'aime mes pèlerinages avec leurs inconvénients, comme mes amis avec leurs défauts. D'ailleurs, je me répète souvent que les dangers se grossissent de loin et disparaissent de près, tant qu'on ne succombe pas; et lorsqu'on succombe, ils disparaissent encore plus complétement. Tout est donc sur la terre à l'avantage de la curiosité.

Au moment où nous mouillâmes sous les côtes d'Espagne, nous avions encore douze lieues à faire pour arriver à Tanger. Le capitaine nous dit qu'avant de remettre à la voile, nous attendrions que la marée du moins nous fût devenue favorable, ce qui ne pouvait arriver avant dix heures du soir.

Le mouvement de notre felouque à l'ancre était aussi fatigant que celui que nous avions éprouvé en mer, et comme il devenait plus inutile, puisque nous étions secoués sur place, nous souffrions davantage. Je voulais me faire descendre à terre dans la lance du capitaine, on me dit qu'on ne pouvait débarquer sur aucun point de la côte d'Espagne sans avoir subi l'examen des douaniers dans un des ports du royaume. Le naufrage seul peut lever cette consigne.

Pendant le temps que dura notre station forcée, j'eus l'occasion de pénétrer quelques-uns des secrets de la politique révolutionnaire et philanthropique qui agite aujourd'hui le monde et surtout mon pays. Je n'aurais pas cru qu'il me fallût passer en Afrique pour recevoir de pareilles lumières sur les affaires de France.

Le bâtiment qui nous portait était chargé en outre d'une douzaine de passagers : un consul d'Amérique à Tanger, des marchands italiens, un juif, quelques pauvres gens, et enfin un jeune officier anglais aux Indes, qui voyage en Europe par permission.

Cet homme est le vrai type des Seïdes de nos modernes législateurs. Il est en rapport avec le pouvoir mystérieux qui nous gouverne, ou du moins qui gouvernera l'avenir. Pareil aux ouvriers des Gobelins, cet homme, qui ne voit pas son propre travail, s'occupe derrière la toile à préparer les scènes populaires jouées de temps à autre sur le grand théâtre du monde. Les mouvements de la machine, combinés avec art, ont tout le prestige de l'inattendu, et la manœuvre s'exécute si habilement, que les spectateurs ignorants crient au surnaturel, et que l'ouvrier lui-même s'étonne de ce qu'il a produit. Voilà l'homme que je veux vous faire connaître; en un mot, c'est un charlatan qui se passionne pour ses mensonges, et qui se tue à faire croire à des miracles auxquels il ne croit pas. C'est un de nos héros à froid, un martyr du raisonnement, qui profite des illusions qu'il n'a plus, pour servir encore, en dupant les autres, une cause à laquelle il se dévoue avec un courage tout de calcul. Moi je n'y crois pas plus que lui ; voilà pourquoi je lui ai déplu, on n'aime sincèrement que ses dupes; cet hypocrite d'humanité se distingue de bien d'autres,

par un mélange de courage insouciant et de pusillanimité réfléchie très-comique.

Si quelqu'un dans notre siècle éclairé, s'en allait parler d'un roi qui reçoit les lumières du ciel comme Numa, on lui rirait au nez; mais on ne craint pas de nous débiter sérieusement des phrases d'admiration sur des peuples qui *se lèvent comme un seul homme*, sur des nations qui décident spontanément de leur sort et de celui de l'Europe, comme s'il ne fallait pas encore plus de foi pour croire à cette électricité politique qu'aux actes des apôtres, encore plus de superstition pour se soumettre à ce magnétisme des volontés nationales, qu'aux oracles des prêtres de l'ancien monde!

Ces prodiges populaires, attestés par des journalistes, ont formé une espèce de mythologie républicaine, de merveilleux imprimé à l'usage des démagogues de tous les pays, pour leur enseigner comment il faut faire les révolutions *qui se font toutes seules*. Ces législateurs modernes voudraient mettre la démocratie religieuse à la place des mystères théocratiques, sur lesquels reposaient la plupart des sociétés qui tombent aujourd'hui, nous dit-on, devant une chimère plus nouvelle : le miracle des peuples illuminés.

Si je vous adresse cette lettre qui sera publiée avec tout mon voyage, c'est que je connais par expérience la tactique d'une grande partie des hommes qui dirigent la presse quotidienne à Paris. Elle parle

peu ou elle ne parle point de ce qui choque les opinions dominantes, car c'est un souverain très-flatteur que la presse; au moins votre nom fera lire en Allemagne ce qui passera inaperçu à Paris.

Je n'ai pas la prétention de faire des découvertes en politique : mais je suis hardiment raisonnable, et j'ose répéter tout haut ce qu'une foule de gens osent à peine se dire tout bas. Dans dix ans mes idées courront les rues, aujourd'hui elles ne passent point le coin du feu. Mais le monde va vite, et l'indifférence suit de près les passions politiques. Les peuples légalement libres vieillissent promptement.

Depuis que je parcours l'Andalousie, je crois deviner qu'on prépare aux Espagnols, du moins à ceux de cette partie du royaume, *une grande semaine* qu'on s'efforcera de rendre aussi magique que la nôtre; quant à moi, quoi qu'il arrive, je ne serai point émerveillé; dans ce temps-ci, le repos seul me ferait crier au miracle. Mais qu'on y prenne garde : la nouvelle superstition politique n'a pas encore poussé d'aussi profondes racines sur cette terre que dans le sol de France : notre peuple, accoutumé aux changements à vue, peut regarder passer les décorateurs de la société sans s'agiter profondément pour monter sur la scène. Ici, au contraire, je vois à la suite des belles paroles révolutionnaires des passions réelles qui produiront de mauvaises actions : la vengeance, la haine, l'avidité, joueront dans ce pays des scènes un peu plus graves et beaucoup

moins neuves que celles que vient de représenter chez nous * la crédule vanité des disciples du journalisme.

Chacun sait ce que peuvent se reprocher l'un à l'autre les deux partis qui se trouvent actuellement en présence dans le monde. Le parti novateur veut hâter les améliorations que lui promet l'avenir, ou, pour mieux dire, qu'il promet à l'avenir : l'autre veut les retarder. Le prétexte qui sert aux passions du premier, c'est le progrès du genre humain; le second s'appuie également sur l'amour du bien général, mais il ne voit le bonheur de tous que dans la conservation des avantages particuliers acquis au petit nombre par les lois qui régissent les États policés de l'Europe actuelle. Les belles paroles qui se débitent à l'appui de ces deux opinions n'empêcheront jamais que les utopies des novateurs ne soient inspirées par l'envie et l'ambition, autant que par le pur amour de l'humanité, tandis que la prudence des apôtres de la résistance est autant le résultat de l'égoïsme qui veut garder ce qu'il possède, que de la crainte de servir aux mauvais désirs de leurs adversaires : les soi-disants apôtre de la perfectibilité...

Égoïsme partout : dans l'ardeur d'acquérir, dans la peur de perdre; dévouement partout : dans le zèle novateur, dans le courage conservateur : voilà

* Écrit en 1831.

ce que j'ai trouvé parmi les divers peuples chez lesquels ma curiosité m'a poussé.

Les deux partis qui divisent les sociétés européennes ont donc également tort quand ils prétendent triompher l'un de l'autre par la supériorité morale qu'ils s'attribuent faussement tous les deux. La question ne sera jamais décidée par la vertu des combattants, elle le sera par leur force et par leur habileté... Il arrivera de cette lutte ce qui est arrivé de tous les autres sujets de querelle qui ont agité le monde : on parlera de droit tant que le fait n'aura pas terminé le procès, sans égard à l'éloquence, à la sagesse, à toutes les vertus humaines. Je ne sais comment le combat finira ; mais ce que je sais, c'est qu'il y a des deux côtés tant de bien et tant de mal, c'est-à-dire tant d'hommes, que le vaincu seul aura tort.

Cette immoralité apparente des choses de la terre tient à ce que le but de l'existence humaine n'est pas circonscrit dans ce que nous connaissons de la vie : le domaine de l'éternelle équité dépasse de beaucoup les limites de l'espace et du temps. Ceux qui veulent renfermer la justice divine dans les bornes étroites de notre intelligence et de notre équité, cherchent d'abord avec ardeur, puis ils se dépitent, puis ils doutent, puis ils désespèrent...

Il faut les plaindre plus que les blâmer.

Il en est de même des hommes qui nous donnent aujourd'hui un fait européen contingent pour le terme de la création divine. La monarchie religieuse

qui avait fait l'Europe moderne s'écroule, nous disent-ils. C'est une opinion qui devrait être au moins discutée : n'importe ! on conclut de cet axiome que le genre humain était destiné de toute éternité à finir en démocratie chrétienne. Le raisonnement est faux. Peut-être verra-t-on quelques vieilles sociétés soumises, pour un temps, aux dures conditions du rajeunissement républicain ; mais il ne faut pas conclure d'une nécessité politique purement locale, à un plan providentiel, d'après lequel l'homme aurait été fait pour la république, et la république pour l'homme.

La piété révolutionnaire, que certains esprits affichent aujourd'hui, me paraît un moyen de rajeunir, pour la crédulité, les vieilles doctrines politiques du 18e siècle. Voilà tout. Mais chez les peuples dont l'esprit est resté sain, ce mode de traitement, employé contre un mal momentané, ne sera pas regardé comme le dernier type des gouvernements humains ; on le tolérera dans les sociétés malades, de même qu'un homme en danger subit les opérations les plus douloureuses pour se sauver d'un mal qui lui semble encore plus grand : la mort immédiate.

Le *néochristianisme* de la plus nouvelle école révolutionnaire me paraît fondé sur une erreur. L'impiété a fait son temps, disent-ils, elle est usée comme l'idolâtrie monarchique, et le moment est arrivé de reconnaître que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour fonder une démocratie catholique. Ces es-

prits, trop péoccupés d'idées locales, oublient que la doctrine de notre Évangile doit convenir à la Chine comme aux États-Unis.

Même en laissant de côté la question théologique, je dis encore que la forme monarchique sera toujours la plus durable des institutions sociales, parce qu'elle représente plus naturellement, plus clairement qu'aucune autre l'autorité paternelle et l'ordre de la famille, types immuables des gouvernements humains. La république est une abstraction qui ne peut être comprise que de quelques esprits, amoureux du raisonnement, et dont la sagacité métaphysique fait exception et le fera *toujours*. La monarchie, au contraire, est un emblème dont tout le monde devine le sens : pour que la république marche, il faut en mitiger le principe dans l'application. J'en dis autant de la monarchie; mais il résulte de cette double nécessité, que, dans une république bien organisée, c'est-à-dire durable, le petit nombre commande réellement au nom de tous; tandis que, dans la monarchie raisonnable, c'est l'esprit du grand nombre qui gouverne au nom d'un seul. Telle est la différence des deux gouvernements, que dans la république l'influence de la masse devient fiction, et qu'elle est vérité dans la monarchie. Voilà pourquoi je prêche l'indifférence en matière de politique, et surtout aux républicains. Sous la république, c'est la démocratie qui est l'illusion; sous la monarchie, c'est le despotisme.

Demandez à un Américain éclairé quel est l'avenir probable du monde? il vous répondra, au grand scandale de la plupart de nos publicistes : c'est une transformation progressive de l'association démocratique, qui passera par l'aristocratie républicaine pour arriver à la monarchie mitigée. Et de son point de vue il aura raison, tout autant qu'un homme d'État français croit avoir raison en disant le contraire. Mais tous auront tort s'ils veulent nous donner la portée de leur regard pour la mesure du coup d'œil de la Providence, et leurs prévisions motivées par des circonstances fortuites pour la consommation des libres desseins du Tout-Puissant.

Maintenant je veux laisser parler le personnage même, dont la rencontre m'a suggéré ces réflexions.

Je vous ai dit que nous venions de jeter l'ancre sous la côte d'Espagne. Le désir que j'avais de descendre à terre me parut causer une agitation singulière à l'un des passagers, au jeune Anglais dont je viens de vous esquisser le portrait. Il repoussa vivement une proposition que je ne lui faisais pas, puisque c'est le capitaine seul que je consultais. La chaleur avec laquelle il nous imposa ses objections me frappa.

En ce moment on vit déboucher de la baie d'Algesiras une barque montée par des gardes-côtes espagnols, qui nous suivaient depuis longtemps. On l'appelle une *renta*.

A la vue de cette voile, mon Anglais devient pâle

comme du linge : il se met aussitôt à parler bas au capitaine, avec lequel il paraissait avoir d'anciennes relations, et descend dans la petite niche, qui s'appelle pompeusement la chambre des passagers ; là j'entendis le capitaine l'exhorter à se tranquilliser, et lui promettre d'éviter, à force d'argent, la visite des gens du roi. Ce mystère m'inspira beaucoup de curiosité, et quand les gardes-côtes se furent retirés *sans nous avoir visités, mais non sans avoir parlé bas à notre patron*, je me rapprochai du mystérieux voyageur ; et voici le très-court et très-incomplet résumé de ce que je tirai de lui en une heure de conversation :

« L'Espagne ne peut être gouvernée longtemps encore par le pouvoir qui l'opprime.

— « Connaissez-vous les Espagnols ? avez-vous beaucoup voyagé chez eux ?

— « Je n'ai jaimais parcouru l'intérieur du pays, mais je suis lié intimement avec tous les hommes que la tyrannie du roi actuel a forcés de se réfugier en Angleterre et en France.

— « Vous ne jugez l'Espagne que sur des rapports suspects ; rien n'est moins fait pour inspirer la confiance que les propos des émigrés de tous pays et de toutes couleurs.

— « Je connais mieux l'état politique de l'Espagne, que si j'avais passé ma vie dans ce pays. Je suis né Irlandais, mes amis de Londres m'ont reçu franc-maçon ; ils m'ont intéressé au sort de nos frères

d'Espagne, et j'ai voué ma vie à une cause qui me paraît celle du genre humain.

— « Je ne suis pas franc-maçon, mais je croyais, sur la foi de gens sincères et bien instruits, que la franc-maçonnerie actuelle n'avait plus aucun but politique.

— « Ce que je viens de vous dire est la vérité.

— « Je ferais des vœux pour le triomphe de ce que vous appelez la cause de l'humanité, si je ne voyais cette cause déjà souillée par des crimes énormes. Dernièrement encore, l'assassinat du gouverneur de Cadix a montré à l'Espagne ee qu'elle pouvait attendre de ses libérateurs libéraux.

— « Qu'importe la vie d'un homme, quand il s'agit du destin des nations?

— « Que pouvez-vous reprocher à vos adversaires de plus immoral que le sentiment qui vous a dicté cette parole?... Si vous prenez, pour détruire ce que vous appelez le jésuitisme, les moyens qui vous ont fait haïr les jésuites, vous n'aurez pour vous que les les sots ou les hypocrites de philosophie, qui ne valent pas mieux que les hypocrites de religion. Vous prétendez travailler pour le grand nombre, et dès les premiers pas vous séparez votre cause de celle de tous les hommes modérés, qui, quoi qu'on en puisse dire à votre âge, finiront toujours par l'emporter; car si la force est la raison du moment, la raison est la force de l'avenir. Ainsi, tant que le monde ne sera pas près de sa fin, les idées des hommes modé-

rés domineront à la longue même les hommes violents.

— « Je n'ai pas tant réfléchi : je vous le dis franchement, moi, je veux faire une grande fortune. Si je parviens à révolutionner l'Espagne, j'aurai un nom, une existence : je serai plus que le roi, car le roi ne règne que sur une nation, et l'on dira que j'ai aidé à la délivrance des peuples ; les peuples me récompenseront. Vous voyez que mes motifs sont simples *. J'étais officier dans un régiment envoyé aux Indes : j'y mourais d'ennui, je me sentais vaguement tourmenté de l'espoir de gagner quelque chose aux révolutions qui, si j'en crois mes amis, sont près de s'opérer dans le monde. Dans l'Inde j'étais condamné au rôle de spectateur, encore étais-je mal placé pour me contenter d'un emploi purement passif : j'ai obtenu un congé, je suis arrivé à Gibraltar. J'avais des recommandations pour *tous nos frères* d'Espagne ; j'ai fait connaissance avec eux : ils m'ont confié leurs plans, j'ai connu leurs besoins, et je me suis voué à l'exécution de leurs desseins. Vous voyez en moi un bras sans tête, mais un bras nerveux.

— « Ne craignez-vous pas les suites de la confiance que vous me témoignez, à moi inconnu, et qui

* Cette conversation n'aurait aucune espèce d'intérêt si j'avais inventé un mot : j'ai eu soin de la faire précéder de mes propres réflexions, afin qu'on ne me soupçonnât pas de prêter mes idées au personnage que le hasard m'a fait mettre en scène dans ce récit. J'ai beaucoup abrégé, parce que j'écrivais en voyageant, mais je n'ai rien inventé.

certes ne vous promets pas de servir votre cause?

— « Je ne me défie que des hommes qui s'annoncent à moi pour être de mon parti ; d'ailleurs je suis physionomiste autant que bavard, et je sais quand je puis parler en sûreté. Si vous n'êtes pas de mon opinion, vous êtes du moins un honnête homme.

— « Vous me faites beaucoup d'honneur.

— « J'ai de fortes raisons de croire que nous nous entendons mieux au fond que vous ne me paraissez vouloir vous accorder avec moi en paroles. »

Je sais que je m'expose à des blâmes, à des doutes, à des moqueries, en rapportant cette conversation exactement comme elle est ; mais s'il me manque plusieurs des qualités nécessaires aux grands voyageurs, je crois du moins pouvoir m'en attribuer une que les plus distingués n'ont pas toujours pu revendiquer. L'imagination peut m'entraîner au delà des bornes du vrai quand il s'agit de mes sensations et de mes sentiments ; mais sitôt qu'il est question des faits qui les produisent, je redeviens d'une véracité scrupuleuse, d'une probité digne d'un plus grand auteur que moi ; si tant est que les écrivains supérieurs s'embarrassent de ces vertus du vulgaire : l'exactitude et la bonne foi.

J'avoue que j'admire l'enthousiasme : c'est l'expression d'une âme forte, comme la danse est l'expression de la vie qui surabonde dans un corps jeune. Mais je puis me rendre à moi-même le témoignage que je crains le mensonge. Je réitère donc ici la protestation

de ma sincérité en rappelant les discours du jeune franc-maçon. C'est lui qui va continuer de parler.

« L'année dernière, au mois de juin 1830, je fus chargé, par nos frères de Gibraltar, d'une mission pour Paris. Ils m'adressèrent à M. le général ***, qui me donna sans hésiter *trente mille francs*, destinés à préparer les mouvements de Cadix et de l'île de Léon. En le quittant, je lui demandai une lettre pour M. ***; il me répondit qu'à la vérité il le connaissait beaucoup, mais qu'il avait peu de crédit sur lui. Cependant, ajouta-t-il en réfléchissant, j'ai un moyen. Je vous donnerai une lettre pour le fameux poëte ***, son ami intime, qui vous amènera lui-même chez M. ***. »

Ce détail, que je crus exact d'après la connaissance que j'ai des personnages, excita vivement mon intérêt, parce qu'il m'inspira de la confiance dans le récit du jeune Irlandais ; il continua :

« Le poëte *** lut attentivement la recommandation du général ***. Quand je le quittai, il me donna une lettre pour M. ***. Cette lettre me valut une réception polie, mais elle ne me fit obtenir aucun secours : l'Espagne, me dit M. ***, n'a besoin que de réformes, elle n'est pas mûre pour de grands changements ; d'ailleurs, une secousse violente en ce pays réagirait d'une manière fâcheuse contre la France, qui n'a rien à espérer d'une révolution et qui ne veut plus de troubles (rappelez-vous que j'étais à Paris en 1830, et que cette conversation a précédé d'un

mois les ordonnances de juillet). Nous voulons un changement de ministère et quelques modifications dans la constitution *; le roi nous accordera ce que nous demandions, et la paix de la France sera pour longtemps assurée. »

« Je quittai M. *** (continua l'illuminé anglais), convaincu qu'il n'y avait rien à espérer de la France pour l'avancement du genre humain. Mais quel fut mon étonnement d'apprendre, un mois après mon entrevue avec M. ***, le rôle que joua dans la révolution de juillet ce personnage qui avait repoussé si loin, en causant avec moi, la seule pensée d'un bouleversement en France! »

Et moi, voyageur, j'ajoute : Quel serait l'étonnement de Paris si la délicatesse ne m'empêchait de joindre au dialogue que je rapporte le nom des interlocuteurs et de quelques autres personnes citées par le jeune franc-maçon, et que je n'ai pas même voulu mettre en scène!

A entendre ces nouveaux missionnaires disserter sur le sort des nations, ne se croirait-on pas revenu aux siècles des initiations religieuses, aux mystères moitié divins, moitié politiques, des temples de l'Inde et de l'Égypte : mais aussi les explosions produites par le travail des mineurs politiques ne perdent-elles pas de leur effet quand on voit comment tout ce

* Le personnage qui parlait ainsi au mois de juin est un des hommes qui ont le plus contribué au changement de dynastie.

merveilleux se prépare dans les sociétés secrètes qui sont, de nos jours, ce qu'étaient les affiliations des prêtres dans l'ancien monde, ce que fut le tribunal secret dans le moyen âge.

L'indiscret et confiant Irlandais ne se laissait pas de me raconter ses hauts faits révolutionnaires. Il pensait qu'un Français qu'il avait vu en relation avec toute la garnison de Gibraltar, dont l'opinion est généralement libérale, était nécessairement au fond du cœur du même parti que lui. Ma réserve, loin de le blesser, lui inspirait de l'estime pour moi.

Le premier effet des révolutions sur l'esprit des hommes actifs est de persuader à ces hommes qu'il n'y a point de spectateurs oisifs et équitables des événements. Tous, se sentant ambitieux, croient que tous sont agents; ceux qui font le moins en apparence ne passent point parmi la foule pour être plus indifférents que les autres : au contraire, ils sont réputés plus habiles et dès lors plus influents.

L'intrigant libéral m'écoutait donc sans me contredire, mais sans me croire, quand je lui répétais que je n'avais entrepris mon voyage que par pure curiosité : je voyais qu'il admirait ma discrétion, qu'il approuvait mes dénégations comme une des convenances de mon rôle; mais qu'un homme se jette au milieu d'un foyer de révolution pour voir des sites nouveaux et des mœurs différentes, tel qu'un peintre qui s'exposerait au feu pendant une bataille, ou comme Vernet, qui se faisait attacher sur le pont

pendant la tempête, uniquement afin de rapporter des études pour ses compositions : c'est une idée que l'esprit tout pratique de ce jeune entrepreneur des travaux révolutionnaires n'admettait même pas. Je m'amusais de son assurance, et je laissais aller sa langue arrogante et sa pensée, qui manquait d'étendue, mais ne manquait pas de sagacité.

Pour abréger, je renonce enfin à vous transcrire notre dialogue, et je vais vous donner en récit le résumé de toute la dernière partie de notre conversation.

En quittant Paris, ce héros futur, ce grand homme en herbe, ce don Quixotte libéral, ce chevalier d'industrie philanthropique, revint à Gibraltar dresser ses batteries contre le gouvernement espagnol et préparer l'événement de Cadix. Il m'a avoué qu'il connaissait *personnellement* les deux assassins du gouverneur. Comme il ne les a pas nommés, je m'attendais à chaque instant à l'entendre se vanter d'en être un. Je cherchais à retrouver la physionomie du crime dans cette douce figure, sous ces cheveux blonds, derrière ces yeux bleus, et je ne découvrais au fond de ces traits effacés que les effets de l'insouciance et d'un désordre moral fort commun. Cependant en m'arrêtant à la bouche j'aperçus quelque chose de plus; les coins tombants et les lèvres pincées à cet âge sont de mauvais indices. Tout en plaignant cet homme, je sentais qu'il méritait mon indignation. Étranger à l'Espagne, pour-

quoi vient-il lui apporter des présents qu'il ne peut faire accepter que par des assassinats? Ce n'est pas ainsi que la vérité divine s'est propagée dans le monde : laissez-vous tuer, disait l'Homme-Dieu; tuez les autres, disent les *néorévolutionnaires* chrétiens : et cela s'appelle du progrès!...

Celui-ci a fait, m'a-t-il dit, plusieurs voyages périlleux de Gibraltar à Cadix, pour donner aux libéraux espagnols le moyen de fuir leur pays, et de passer en Afrique ou en Angleterre.

Il a fait bien plus : par un tour digne de Crispin ou de Figaro, il vient de tromper, au profit de Torrijos, le capitaine Grey, commandant de la frégate anglaise *l'Actéon*.

Le fameux Torrijos, l'un des principaux moteurs des révolutions dans ce pays, est aussi redouté à lui seul, du gouvernement royal, que le serait tout un camp d'insurgés. C'est lui qui, comme je vous l'ai mandé dans ma lettre de Cadix, arrivait à l'île de Léon pour soulever le pays, quand l'assassinat du gouverneur l'a déterminé à se retirer précipitamment à Gibraltar.

Les inquisiteurs espagnols ont poursuivi l'Annibal philanthrope jusque chez les Anglais ; ceux-ci l'ont protégé en refusant obstinément de consentir à l'extradition de ce rebelle, de ce bandit, de ce traître à son roi et à son pays, selon les épithètes dont l'honore la police orthodoxe du roi catholique. Néanmoins la crainte de se voir séparés du continent rend assez

complaisants les officiers anglais renfermés dans Gibraltar.

Quand l'Espagne refuse l'entrée de son territoire aux habitants de la colonie, toute la garnison anglaise est prisonnière. Le gouverneur s'est donc engagé par condescendance à éloigner Torrijos et à l'envoyer à Malte, afin de ne donner aucun prétexte aux réclamations de l'Espagne, et de faire cesser les cris des autorités royales de Cadix et de Séville.

Bref, d'après cette convention entre les Anglais et les Espagnols, le capitaine Grey vient d'être chargé de conduire Torrijos à Malte. La nouvelle de ce départ rend la paix aux familles anglaises, qui croyaient déjà les communications avec l'Espagne interrompues pour des années. Le chemin de terre avait été fermé il y a quatre mois, lors de la mort du gouverneur de Cadix, et il ne devait être rouvert qu'à condition que les réfugiés espagnols seraient expulsés de Gibraltar. Au départ de Torrijos, les autorités d'Algesiras chantent victoire et dépêchent de tous côtés des courriers. Le gouverneur de Gibraltar lui-même écrit au roi Ferdinand, pour faire valoir sa condescendance, en annonçant à Sa Majesté l'expulsion d'un ennemi. Le consul d'Espagne, de son côté, confirme cette nouvelle ; les communications entre Gibraltar et Saint-Roch, c'est-à-dire entre l'Angleterre et l'Espagne, sont aussitôt rétablies, et les deux nations célèbrent à l'envi le départ de la frégate *l'Actéon*. Jamais vaisseau n'a causé plus de joie aux

rivages qu'il va quitter, et chacun, en le voyant lever l'ancre, croit se sentir soulagé d'un fardeau : on dirait que toutes ces populations anglaises et andalouses étaient enchaînées, et que c'est leurs fers que rompt *l'Actéon* en roulant ses câbles pour appareiller.

Hé bien, qui croyez-vous qu'il emporte cet *Actéon* Torrijos ?... Détrompez-vous ! il emporte un innocent, qui n'a d'autre tort que celui de s'être laissé glisser là par mon jeune intrigant. Cet infatigable fauteur de tous les crimes politiques, pour parler comme les gouvernements, a trouvé un homme assez ressemblant au héros si redouté, et assez complaisant pour se prêter à ce tour de passe-passe. Les agents de la police de Gibraltar, moitié gagnés, moitié affiliés, séduits, intimidés, ont laissé substituer, pendant le trajet de la maison à la mer, ce faux coupable au vrai, qui demeure bien tranquille et bien caché dans la ville, tandis que son Sosie vogue assez tranquillement aussi sur *l'Actéon*.

Arrivé à Malte, il avouera la fraude au capitaine de vaisseau Grey, qui ne lui fera aucun mal, et écrira seulement à Gibraltar pour y donner la nouvelle de cette pasquinade politique ; mais quand cette nouvelle y parviendra, l'Espagne, bouleversée derechef, aura peut-être déjà revu le vrai Torrijos parcourant la campagne à la tête d'une autre armée d'insurgés. Et ce chef des nouveaux rebelles se rira des précautions de la police : ou bien il sera mort,

ou bien il sera tout simplement caché à Gibraltar, et l'on ne pourra jamais l'y trouver. Enfin, Dieu sait ce qui arrivera de tout cela. Je vous ai dit les faits : cette scène de comédie politique valait, ce me semble, la peine d'être notée.

Un des tourments de mon voyage, c'est la peur d'oublier : je voudrais avoir la mémoire de cent pour recueillir, et deux cents mains pour écrire. On est vraiment à plaindre de vivre d'une manière si amusante, quand on ne peut se résigner en même temps à vivre pour soi seul.

Le singulier personnage qui me divertissait par le récit de tant d'intrigues, m'a confié en même temps le motif particulier du voyage qu'il fait actuellement, et auquel je dois le plaisir de l'avoir rencontré. Il se rend à Tanger pour réclamer l'assistance de l'*empereur de Maroc*, en faveur d'un des libéraux espagnols.

Ne criez pas à la mauvaise plaisanterie, voici le fait. Le nommé Rumi, sujet du roi Ferdinand, avait échappé à toutes les perquisitions de la police espagnole, et après bien des peines et des dangers, il était parvenu à fuir l'Europe sur un des vaisseaux de l'empereur de Maroc, dont l'équipage l'accueillit moyennant beaucoup d'argent. Il se croyait sauvé ; mais les Espagnols l'ont traqué jusqu'en mer ; et, montés sur un bâtiment de plus haut bord, ils l'ont enlevé de vive force, au mépris du droit des gens. Il a été conduit ensuite à Grenade, où l'on craint

qu'il ne soit pendu d'un jour à l'autre. Mon infatigable libéral anglais n'a pas eu plutôt escamoté Torrijos, que le voilà courant à Tanger pour avertir le pacha gouverneur de cette province mahométane qu'un révolutionnaire philanthrope et espagnol va mourir, et qu'il faut mettre en action tout le pouvoir de Sa Majesté Marocaine pour sauver la vie au chien de chrétien libéral, auquel les corsaires avaient déjà accordé, sans sa permission, sa sublime protection. Si nous nous rappelons le peu d'importance qu'on attache à la vie d'un homme chez les Maures, nous espérerons aussi très-peu de la mission du jeune fanatique anglais près de l'empereur africain.

Auriez-vous cru que le détroit de Gibraltar fût devenu un théâtre d'intrigues si actives, un foyer d'incendies politiques dont au premier jour la flamme illuminera deux continents? Quant à moi j'avoue que je m'attendais à m'occuper de toute autre chose pendant ce trajet que de nos tracasseries révolutionnaires. J'étais loin de penser que j'allais trouver sur les côtes d'Afrique les preuves irrécusables de l'existence d'un pouvoir que je me plaisais à nier, comme j'avais nié dans un autre temps l'existence de la congrégation. D'ici à cent ans quelque nouveau Cervantes, quelqu'autre Walter Scott, né pour assister aux obsèques de la philosophie moderne appliquée à la politique, divertira la postérité en réunissant habilement dans un cadre romanesque et dramatique des extraits de la vie des Lafayette,

des *** et des intruments du parti : tels que les Boyd (mon jeune Anglais s'appelle Boyd), les ***, les ... Je laisse les noms en blanc , c'est à vous de les remplir. Chacun peut faire sa liste ; aucune ne sera complète ! ... Ce livre s'appellera le don Quixotte libéral. Il sera moins pittoresque, moins comique que le don Quixotte chevaleresque, parce que le dévouement à l'argent est prosaïque, au lieu que l'héroïsme religieux du moyen âge était épique ; mais le nouveau roman sera tout aussi philosophique que celui de Cervantes, et plus appliqué aux besoins du temps.

Comme tout va vite dans ce siècle, peut-être ne faudra-t-il pas cent ans pour faire et publier ce livre. Quant à moi, je donnerais bien des choses pour être appelé à écrire cette burlesque épopée du dix-neuvième siècle ; mais malheureusement je me borne à vous en tracer le plan, et à vous montrer le théâtre d'un des épisodes de ce poëme, qui sera populaire chez nos neveux. Je n'ai ni la persévérance nécessaire pour recueillir et grouper les faits, ni ce qui la suppléerait ; la puissance d'imagination qui pourrait en créer d'aussi vrais que les véritables. Il y a une fidélité de couleurs, un tact des caractères, un don de divination qui fait que le romancier se transporte dans les temps et dans les hommes , les voit comme ils ont été, les fait marcher et sentir comme ils ont vécu et senti : tel ordre d'événements ne peut appartenir qu'à telle époque de l'histoire, tel personnage ne peut apparaître que dans tel temps et dans

tel pays : cette intuition des rapports que les choses ont avec les gens est le vrai génie du poëte : elle remplace pour lui l'érudition de cabinet, dont les procédés lents et pédantesques rebutent une imagination créatrice; Walter Scott possédait ce don, mais il a noyé ses conceptions dans un océan de détails ou vulgaires ou oiseux, et souvent l'un et l'autre, ce qui fait qu'il m'ennuie pendant un volume pour amener un effet resserré dans dix pages; il inventait beaucoup, il mentait même quelquefois sur les faits, les dates et les noms, pourtant il attachait encore trop d'importance à l'histoire, du moins comme moyen de décorer un drame : ces défauts empêcheront qu'on ne le lise longtemps, mais on l'estimera sur parole; c'est beaucoup pour un nom; toutefois j'aimerais mieux le renom de lord Byron, qu'on lira pour son merveilleux génie d'expression, qu'on blâmera et plaindra pour ses incertitudes morales tant qu'il y aura des âmes sur la terre, à moins qu'un déluge de feu ne vienne à brûler tous les livres. Une autre preuve de la supériorité de lord Byron, c'est qu'il aura bien moins de copistes que Walter Scott : il a une originalité désespérante pour les talents médiocres. J'entends tous les jours répéter qu'il ne faut comparer personne à personne. J'ai donc bien de la contradiction dans l'esprit, ou bien de la pauvreté, car je ne fais que comparer.

N'oubliez pas mon prisonnier de Grenade et mon empereur de Maroc. Malheureusement Sa Majesté

Barbaresqne, cette nouvelle providence des chrétiens libéraux, est fort peu populaire chez elle ; et ce qui me fait craindre pour l'issue de la mission de mon compagnon de voyage, c'est que dans ce moment l'empereur est exclusivement occupé à réprimer une rébellion de sa propre garde. On dit cette affaire très-grave ; malheur donc au pauvre conspirateur andaloux ! Je souhaite qu'il ne périsse point, parce que je n'ai plus le cœur fait aux haines politiques ; mais, en conscience, puis-je blâmer le gouvernement espagnol de traiter les équipages des vaisseaux du roi de Maroc en corsaires qu'ils sont, et d'enlever à ces brigands d'eau des hommes qui reviendraient plus tard chez lui faire les brigands de terre pour le renverser ? Si le pouvoir qui gouverne un État n'a pas même le droit de défense personnelle, il n'y a plus de société possible sur la terre. La lutte est engagée, la guerre commencée depuis cinquante ans, et vous, monsieur Boyd, vous revenez des Indes un beau jour pour blâmer dans un parti ce que vous approuvez dans l'autre !... Est-ce là votre équité philosophique?... Sans remords, vous risquez de mettre une province à feu et à sang par philanthropie, vous faites assassiner de sang-froid le gouverneur d'une ville, un homme dont le caractère est digne des plus beaux temps de l'histoire d'Espagne ou de Rome, un martyr du devoir et de l'honneur, un héros que vous auriez divinisé s'il se fût trouvé dans vos rangs, et vous ne permettez pas à ce pauvre gouvernement que

vous minez par tant de chemins souterrains, que vous attaquez par tant de crimes découverts et secrets, de réunir ses forces pour se défendre ! Vous me rappelez ce que me disait un jour un officier de notre armée d'Espagne de 1810, c'était un de mes cousins, il me racontait la campagne qu'il venait de faire en Catalogne, et s'écriait à chaque mot, dans la chaleur de son récit : Les brigands, les bandits! j'interrompis et lui dis à mon tour : Pourquoi brigands, pourquoi bandits? — Les traîtres, ils se défendent. Contre qui ? — Contre l'empereur. — Voilà les hommes ! nos ennemis sont des brigands, nos amis des héros : il y a quelques personnes qui ne parlent pas si crûment, mais tous pensent de même à peu près... Encore une fois laissons là ces tracasseries européennes et ne pensons plus qu'à l'Afrique.

Nous levâmes l'ancre vers dix heures du soir, dans l'espoir d'arriver à Tanger en une marée ; mais au bout de quelques heures nous fûmes encore obligés de mouiller sous les murs de Tarifa, la plus mauresque, la plus romantique des villes de l'Espagne méridionale, et de passer là le reste de la nuit, à la grande frayeur de notre entreprenant conspirateur, vrai personnage de comédie, et qui ferait parfaitement le Sancho de mon don Quixotte politique par son mélange de dévouement et de poltronnerie. Ses instances vives et prolongées ne purent faire changer la détermination du patron de la barque et me parurent plus que suspectes ; alors il s'approcha de

mon compagnon de voyage qui était Anglais comme lui, et lui dit qu'il s'appelait Boyd ; que pour des raisons politiques il redoutait une visite des gardes du port sur notre paquebot ; enfin, il lui proposa tout simplement de changer de nom en le priant de se présenter à sa place si l'on venait interroger les voyageurs. Il ajouta naïvement : Le pire qui vous puisse arriver, c'est d'être emprisonné à Tarifa et relâché dès qu'on aura reconnu l'erreur.

Mon compagnon connaissait trop bien la promptitude des jugements et des exécutions de la haute police politique en Espagne pour consentir à ce marché, qui ressemblait un peu à celui du renard et du bouc de Lafontaine : il refusa, et s'obstina dans son refus autant que l'autre dans ses instances, qui m'eussent paru risibles si j'avais trouvé leurs conséquences moins sérieuses.

Pendant cette espèce d'altercation, nous apprîmes, par une exclamation échappée à Boyd luimême, que sa tête était mise à prix, et nous mesurâmes d'un coup d'œil la portée de la démarche à laquelle il voulait nous pousser ; il y avait danger même à causer familièrement avec cet homme, à nous trouver sur le même bord que lui, à plus forte raison y en aurait-il eu à nous associer à ses intrigues, à ses menées politiques. C'était se faire traiter comme son complice sans l'être. Presque aussi effrayés que lui, nous coupâmes court à la conversation, et nous descendîmes dans la chambre des

passagers, où nous avaient précédés les autres voyageurs. Le tremblant enthousiaste nous y poursuivit bientôt. Je ne pouvais me lasser d'observer tout ce qu'il y avait de ridicule dans le contraste de la hardiesse et de la pusillanimité de cet homme ; ses conceptions étaient fortes, son exécution misérable. Ce qui m'a semblé faire le trait saillant de son caractère, c'était l'oubli du danger joint à la peur de la mort. Il savait que *qui ne risque rien n'a rien*, aussi voulait-il bien être brave, généreux, dévoué, jusqu'au point de faire fortune, mais pas jusqu'à mourir. C'était un Scapin du Nord, un général de l'armée des intrigants prudents, une espèce d'empereur des flibustiers modernes *.

J'examinais, avec un mélange de pitié et d'envie de rire, cette figure douce, blanche, anglaise, un peu fausse, dont les traits fatigués, et plus effacés que méchants, étaient encadrés dans une forêt de cheveux blonds comme de la filasse. Ce pauvre jeune homme s'efforçait en vain de les ébouriffer pour se donner un air redoutable ; sa physionomie, fade malgré qu'il en eût, s'accordait mal avec l'im-

* On m'a reproché cette allusion, je l'ai laissée, parce que Napoléon n'a jamais eu que du courage de volonté, et qu'il a toujours voulu vivre en grand général au lieu de mourir en grand homme. La postérité, qui est l'avenir des autres lui importait moins que la vie, qui était son avenir à lui ; il y a toujours eu de l'égoïsme dans son génie, parce que c'était le génie du calcul.

portance de ses discours et le trouble de son esprit ; en le regardant, je me sentais à chaque instant près de frémir ou d'éclater de rire.

Grâce au crédit du patron de notre paquebot, pas un garde du port ne vint à bord, et nous pûmes contempler à loisir, par une nuit orageuse, les murs et la place de Tarifa, tandis que de grands nuages, éclairés par la lune, s'agitaient comme des crêpes blancs sur nos têtes.

Le domestique de M. Boyd paraissait encore plus troublé que lui ; il chargeait les pistolets de son maître, il allait sans cesse du pont à la cabine ; il causait souvent et longtemps tout bas avec le capitaine du paquebot ; on le voyait pâlir au moindre bruit qui venait de terre, et il fallait qu'il pâlît beaucoup pour que ce changement parût à la faible lueur de nos fallots. Cet homme était un matelot andaloux : il parlait anglais, et dans les divers propos qu'il échangea avec son maître pendant le cours de notre difficile traversée, je saisis quelques mots qui ne me permirent plus de douter que ce personnage aux traits féroces, à la voix rauque, à la peau épaisse et tannée, aux mains petites et adroites, comme les ont presque tous les Espagnols, mais rudes, noires et nerveuses, ne fût l'un des meurtriers du malheureux gouverneur de Cadix. Nous nous trouvions donc, pour *notre plaisir*, sur cette barque, entre l'ordonnateur et l'exécuteur d'un des crimes les plus abominables qu'aient vus ce pays et ce temps-ci.

Je commençai à m'éloigner du jeune Anglais avec une sorte de dégoût. Il ne manquait pas de finesse et voulut vaincre mon aversion. Voyant que je ne dormais pas, il se rapprocha de moi pour me raconter que le marquis d'Ermida, noble espagnol, obligé pour des motifs politiques à fuir de son pays, s'était d'abord fait mahométan dans l'empire de Maroc ; il ajouta que, profitant de la confiance qu'il avait su inspirer à ses hôtes par cette apostasie, il venait de s'échapper et de se sauver de Fez à Alger.

Ce trait, lui dis-je, ne rétablira pas la réputation des Francs parmi les mahométans, qui ne méprisent rien tant que le manque de foi.

Le conspirateur confiant finit par me dire que les *constitutionnels* espagnols peuplaient l'empire de Maroc, où ils se trouvent en ce moment au nombre de plus de *huit mille renégats*. Il est vrai que les consuls de toutes les nations que je vois depuis mon arrivée à Tanger, m'assurent qu'il n'y en a pas quatre cents dans tout l'empire. Vous pouvez choisir entre les deux versions, puisque vous en connaissez les sources.

A six heures du matin le vent d'est, commençant à souffler avec violence, mit fin aux rodomontades du *franc-maçon* errant, qui ne vaut pas un chevalier du moyen âge. La mer devint tout à coup extrêmement grosse, et toute blanche. Nous souffrions beaucoup, notre barque voguait entre deux eaux ;

mais au bout de deux heures cette rafale nous avait portés devant les tristes murs de la ville africaine. Nous étions en rade de Tanger.

LETTRE XLV.

SOMMAIRE.

Aspect monacal des pays gouvernés par les Mahométans.— Le mystère y préside à la vie. — L'esprit de l'Asie se reconnaît dans l'empire de Maroc. — Épouvantable égalité des conditions humaines sous le despotisme. — La vraie liberté produit la diversité. — Elle ne peut naître que de l'exercice scrupuleux des devoirs de chacun envers tous. —C'est la conscience de la société.—Costume des Maures. —Le peuple arabe. — Difficultés du débarquement sur la terre de Maroc. — Attente prolongée en rade de Tanger par un gros temps.—Aspect du pays, de la plage et de la ville. — L'Afrique avec sa stérilité et tout ce qu'elle contient d'hommes malheureux, attriste la pensée comme les regards. — Perplexité de l'auteur à la vue d'une race d'hommes si différente de la nôtre.—D'où sortent les nègres? — Que devient notre foi devant ce problème? — s'il n'est immortel, l'homme est trahi, et Dieu est vaincu par la nature.—Aspect misérable des pêcheurs arabes.— Comparaison de la condition humaine en Afrique, et de la misère de quelques-uns des habitants de nos côtes.— Cavaliers armés galopant sur la plage.— La guerre est la vie des États mahométans.— Arrivée du consul de France. —Notre entrée à Tanger.—Capitaine du port : sa figure, ses manières.—Dignité apparente des Musulmans.—L'exaction est le système financier et administratif du pays. —Ce qu'il en résulte pour l'empereur lui-même.—Apparence des habitations mauresques.—Uniformité de la vie qu'on mène à Tanger. — Elle fait oublier autre chose.— Chez les catholiques, le cloître est une exception : chez les Arabes, l'exception devient la règle.—Mahomet a copié le Christ, tout en maudissant les chrétiens. — Les

modèles injuriés par les imitateurs. — Auberge de Tanger. — Elle vaut mieux que les hôtelleries d'Espagne. — La source de la civilisation espagnole se retrouve chez les Maures. — Musique, architecture, habitudes de vie, manière d'exprimer sa pensée : tout chez le peuple arabe rappelle l'Andalousie. — Ce que sont les juifs chez les Maures. — Définition du caractère de ce peuple. — Leurs mœurs, leur situation, leur emploi à Tanger. — Usage qu'ils font de la vertu de leurs femmes. — Description d'une noce juive à laquelle l'auteur assiste. — Disposition de la salle. — Costume de la mariée. — Ses joyaux. — Musique et danse nationale. — Rapports qu'il y a entre ces divertissements et les danses espagnoles. — Danse sur place. — Plus ridicule qu'indécente. — Origine des combats de taureaux. — Qu'est-ce que les Espagnols doivent aux Maures, qu'est-ce que les Maures doivent aux Espagnols, questions assez oiseuses et trop souvent agitées. — L'esprit de Dieu conduit le genre humain par la vérité. — La vérité : pouvoir inexorable. — Conséquences de la vérité. — La diversité est contraire à la nature de l'homme, et dès lors elle prouve l'existence de Dieu. — La religion se simplifie à mesure que l'homme s'élève. — Dieu est le seul être intelligent qui n'ait pas de religion. — Ce n'est pas seulement par la pratique des vertus austères qu'on peut mériter la reconnaissance des hommes. — Ennoblir le plaisir c'est aussi faire du bien. — Tanger est la capitale de la diplomatie européenne en Afrique. — Manière de vivre des consuls. — Leurs jardins. — Leur hospitalité. — Leurs divertissements. — Avantages des nations du Midi. — Exception au système de l'auteur.

A MONSIEUR CHARLES NODIER.

Tanger, 12 juin 1831.

Ce qui m'a le plus frappé au moment où j'ai mis le pied sur la terre d'Afrique, c'est l'aspect menaçant du pays. On dirait un peuple cloîtré; le sérieux des physionomies, la gravité des manières, le silence des habitations et même des rues, l'air de mystère qui préside aux moindres actes de la vie, l'austérité des costumes, la tristesse de tout ce que l'homme a institué ou bâti, l'importance des petites choses, la solennité dans les actes les plus indifférents de l'existence, tout annonce un peuple originaire des contrées où la discipline des premières associations chrétiennes a pris naissance. Les villes mauresques sont

des couvents forteresses (je n'en ai vu qu'une, mais elles se ressemblent toutes); les hommes sont vêtus d'un froc à capuchon, qui a servi de modèle à l'habit de nos capucins; les femmes vivent cloîtrées, non sous les verroux du ciel, mais sous les grilles jalouses d'un maître qu'elles appellent leur époux : même lorsqu'elles sortent, elles passent invisibles, silencieuses, enveloppées dans leurs triples manteaux et dans leurs voiles épais. Leur taille est entièrement cachée sous cet informe déguisement; on les voit glisser comme des spectres le long des murailles d'un couloir étroit et tortueux qui s'appelle une rue. Les maisons, toujours sans fenêtres sur ces rues, sont autant de petits cloîtres bâtis au milieu de la grande association de cénobites mariés, qu'on appelle la ville; et la discipline religieuse, qui domine le peuple entier, fait de l'empire une immense école de superstition musulmane, dont l'empereur est le grand prêtre.

A peine entré dans un État mahométan, je pressens, je vois l'Asie!!! Ce n'est pas vous qui vous moquerez de moi, si je vous dis que d'ici je comprends la Turquie, la Perse, l'Arabie; tout cela doit être la même chose avec des nuances. Les hommes qui composent ces divers États sont tous des peuples contemplatifs, passionnés, croyants : croyants avant tout, et la foi imprime, sur les sociétés qu'elle a fondées, un cachet que l'incrédulité même ne peut effacer qu'à force de temps et de zèle, et pourquoi

l'effacer?... Fanatisme pour fanatisme, celui qui nie me paraît le pire.

Dans l'empire de Maroc, la nation entière est habillée de la même manière. Les fortunes, les maisons, les habitudes, tout est pareil, tout est uniforme. Il règne parmi ce peuple une épouvantable égalité, celle qui résulte d'une tyrannie complète; jamais ni le gouvernement mixte, ni la démocratie, n'approcheront autant que le despotisme de l'égalité absolue, de ce but des peuples envieux. L'empereur à part, tout est ici de niveau. Voilà pourquoi le désert est si près de ces espèces d'États : fût-il plus loin, il a tant de prix aux yeux d'hommes gouvernés de la sorte, que bien souvent on l'irait encore chercher. C'est le refuge des gens de mauvaise humeur. Les steppes de l'Asie et les sables de l'Afrique remplacent nos chartes pour les Tartares et pour les Arabes. Il est clair qu'au premier rayon de liberté qui luirait sur ces peuples dévoués, l'égalité absolue disparaîtrait chez eux des mœurs et des conditions : on a cru longtemps qu'égalité et liberté sont sœurs. Dernièrement de grands talents se sont appliqués à nous garantir de l'erreur qui nous avait fait confondre ces deux puissances. Je vais plus loin; non-seulement je crois qu'il faut les discerner, mais je prétends qu'elles sont incompatibles. L'égalité est une violence réprouvée par la liberté, qui, dès qu'elle règne dans un État, confine son ennemie dans la fiction métaphysique, qu'on appelle alors d'un nom com-

posé : *égalité devant la loi!!* L'égalité réelle, illimitée, absolue, est un attribut de l'état sauvage; mais elle se retrouve encore, quoique déjà mutilée, dans les États arriérés, dans les sociétés à demi barbares. La liberté, au contraire, est un bien de l'état social perfectionné, c'est une greffe entée sur l'homme primitif par la civilisation divine. Oui, divine! la liberté vient de Dieu, comme sa base : la raison et la justice. La vraie liberté ne peut naître que de l'exercice scrupuleux de tous les devoirs de l'homme social envers ses semblables et envers lui-même, c'est le couronnement de l'œuvre politique. Dans un état encore imparfait, elle n'est qu'un instinct de l'homme simple et primitif, une puissance obscure de l'âme trop souvent repoussée dans le domaine de la métaphysique. Dans une société avancée, c'est une idée, toujours ardue, complexe, mais assez claire pour qu'on puisse la saisir à force de pratiquer et de perfectionner les vertus religieuses et sociales; car, dans un État bien organisé, la liberté est le point de rencontre de la politique et de la religion, du temps et de l'éternité. En philosophie comme en gouvernement, c'est la dernière conquête de l'esprit sur la matière. C'est le résultat des devoirs sociaux pratiqués par le grand nombre, enfin c'est la conscieuce des sociétés comme le libre arbitre est la conscience de l'individu.

Le costume des Maures est bien connu depuis quelques années : ils ont les jambes nues, ils mar-

chent avec des pantoufles pointues, sans talons, ce qui fait qu'elles ne tiennent point à leurs pieds; ils portent des culottes courtes, mais très-larges et de toile blanche; enfin une espèce de chemise, ou, pour parler plus élégamment, de tunique, par-dessus laquelle ils mettent ce manteau tantôt blanc, tantôt gris, que j'appelle le froc mahométan et qu'on appelle ici *bernouk*. Ils se drapent dans ce manteau avec toute la majesté orientale. Ils ont pour coiffure le turban; lorsqu'ils sortent à certaines heures de grande chaleur ou de rosée mortelle, ils se drapent la tête dans les larges plis du manteau blanc, sous lequel ils ajoutent même parfois une écharpe de mousseline de laine, espèce de gaze barbare, mais d'un beau blanc et d'un effet pittoresque. C'est le voile des hommes. Ils le tournent de la manière la plus noble autour de leur figures mélancoliques et basanées. A voir ces fronts si hauts, ces yeux si tristes et si humides d'amour, ces regards obliques, ces longs regards de l'Asie, doux et méditatifs, à voir cette nonchalance pleine de passion, de profondeur, de pressentiment, ou plutôt de regret, on se demande quel est ce peuple déchu qui semble accablé sous le poids d'une gloire perdue, sous l'éclat d'une destinée qu'il n'accomplira pas. Ce peuple des plus anciens de la terre, est pourtant malheureux comme un jeune homme!... Où dont est la clef de cette énigme? Quelle inépuisable source d'admiration, de crainte, d'espérance, de réflexions, d'idées, jaillit au

fond de l'âme du voyageur, la première fois qu'il aperçoit ce beau peuple, uni presque sans lien, mais qui tient ensemble par la loi de la nature et la volonté du ciel. Monument vivant de l'action et des desseins de Dieu sur l'homme : la nation arabe s'est arrêtée, occupée on ne sait à quoi, sur la route de la civilisation. Ces nations de l'Asie, campées dans les sables et sur les rochers de l'Afrique, me paraissent semblables à des navigateurs égarés loin de leur route : et dans mon étonnement, dans mon impuissance, je cherche les traces du chemin qu'elles ont perdu et qu'elles ne cherchent même plus : j'élève les yeux au ciel pour y retrouver notre boussole à tous, et je dis : « Dieu, prenez pitié des hommes!.... »

Avant d'avoir la permission de débarquer sur cette terre ennoblie par le malheur de la race qui l'habite, nous sommes restés longtemps à l'ancre dans une rade ouverte à plusieurs vents, mais surtout au vent d'est, qui soufflait avec violence, et rendait à chaque instant la mer plus houleuse et plus redoutable. Je ne sais d'où vient que je ne souffrais pas ; j'étais heureux, mais cela ne suffit pas toujours pour ne pas souffrir. L'exaltation de l'esprit, du moins chez moi, n'a jamais triomphé du mal de mer. J'aurais donc très-bien pu être fort content d'aborder en Afrique, et pourtant très-malade. Mais hier mon estomac était tout simplement d'accord avec ma tête pour me laisser observer chaque chose, sentir chaque impression sans effort. J'étais voyageur, rien de plus;

mais je l'étais... c'est assez pour aimer la vie et jouir de tout.

Le capitaine de notre bâtiment s'était rendu à terre avec mon passe-port; il devait le porter au vice-consul de France, à qui je faisais demander la permission de débarquer à Tanger. Le vice-consul ne pouvait me la donner; mais lui seul pouvait l'obtenir pour moi des autorités arabes. Le temps de remplir cette formalité m'a suffi pour examiner à loisir la partie de la côte d'Afrique à laquelle nous touchions, et les tristes murailles de Tanger.

La plage, même celle qui touche à la porte de la ville, a l'apparence d'une solitude. La désolation de la nature, lorsqu'elle se manifeste jusque dans les œuvres de l'homme, inspire à l'âme des tristesses équivalentes à des chagrins; on croit voir les peuples condamnés à subir des décrets dont ils ne connaissent que la rigueur : j'éprouvais quelque chose de semblable devant Tanger; je me sentais défaillir à l'idée des misères de l'humanité que le nom de l'Afrique révèle si puissamment au voyageur qui pense. Les fers de tous les peuples esclaves renfermés dans un continent entier, pesaient sur moi. La vue de ce continent, la plus malheureuse partie du monde, m'inspire une inexplicable mélancolie. Je ne suis pas le maître de surmonter cette tristesse de prophète manqué qui m'accable!... Sentiment douloureux d'impiété involontaire, doute religieux qui m'assailles à l'aspect d'un sol d'où surgit une race d'hommes

différente de toutes les autres races, qu'ai-je fait pour que tu viennes à germer dans une âme née pour la foi comme la mienne ? Je suis puni de l'inquiétude du cœur qui m'a poussé jusqu'ici de mer en mer, de ruines en ruines, de déserts en déserts! Est-ce la haine de l'hypocrisie d'autrui; est-ce ma propre faiblesse qui me rejette dans les ténèbres, et nourrit dans mon cœur l'ennui du repos aux dépens de la lumière intérieure ! Fallait-il venir si loin pour m'avouer à moi-même l'affreuse vérité : je doute... Pourquoi y a-t-il des nègres ? Qu'ai-je fait à Dieu pour tomber dans la perplexité où me jette l'apparition de cette espèce d'hommes dont je me vois séparé par la nature, et pourtant à laquelle je ressemble trop encore pour rester entièrement étranger à ses destins ? Je frémis en pensant qu'il peut exister des hommes qui n'auraient pas la même origine que moi, et qui seraient un produit particulier du terroir comme les plantes. Il m'est presque impossible de combiner l'existence de cette race, qui me paraît primitive, avec la doctrine de la Bible fondée sur la création d'un seul couple, source unique du genre humain.

Si la race humaine est sortie spontanément de la nature à une certaine époque où la terre était disposée à la produire sur plusieurs points à la fois, le vague de nos destinées s'étend, les brouillards de notre intelligence s'épaississent, et mes espérances se perdent dans l'obscurité d'un lointain semblable à

des mers sans rivages, à des sables sans oasis. Dieu n'est pas plus mon père qu'il n'est celui des vers de terre et des champignons?... Mais alors pourquoi permet-il... ou plutôt pourquoi veut-il, car la distinction entre permettre et vouloir me paraît niaise, appliquée à l'être qui voit et peut tout ; pourquoi veut-il que je passe le temps de ma misérable vie à en rêver une meilleure qui ne viendra jamais pour moi?... Le champignon pousse sur la pourriture, le ver ronge le cadavre; mais il y a dans ma conscience quelque chose qui m'assure que ni le champignon ni le ver ne regrettent ce qu'ils n'ont pas; tandis que moi je n'existe que dans l'espoir d'échapper au sort des choses de la terre, de me fuir moi-même un jour, et de vivre éternellement. La seule possibilité d'une telle ambition ne prouve-t-elle pas que je suis d'une essence supérieure? Si j'étais né comme le ver et que je dusse mourir comme lui, cette faculté d'espérer, de désirer, serait une trahison, une perfidie indigne de la bienfaisante nature, dont l'ordre se trouverait dérangé par le juste cri que je pousserais pendant toute une vie de déception et de désespoir; bien plus, que je pousserais pendant toute l'éternité. Car si je tombe dans le néant au sortir d'ici, mon dernier soupir sera si douloureux, que jamais ce qui me survivra, je veux dire le Dieu qui m'aura déçu, ne pourra se distraire de mon désespoir et de ma rage. Le souvenir d'une telle douleur, ne dût-elle avoir que la durée de l'éclair, l'assiégera comme le remords

assiége dans leur prospérité les princes iniques, les mauvais maîtres...

Loin de moi l'immortalité philosophique d'un esprit toujours le même, et qui passe de forme en forme sous mille noms divers pour alimenter sans cesse d'autres vies, sans se sentir et se reconnaître dans aucune!! Cette hypothèse pauvre fait de mon être une rencontre de l'âme universelle avec la partie de matière organisée que j'appelle moi ; mais ce moi ne m'appartiendrait pas plus que le reste de l'univers, si l'âme qui le fait vivre n'était pas à moi seul, à moi pour toujours. Si je me sens après ma mort, je bénis Dieu sous quelque forme que sa justice me fasse subsister : mais si je perds le sentiment de mon identité, je maudis la Providence, quel que soit le triomphe qu'elle réserve au souffle ignoré qui m'animera...

Je sens bien que pour vivre éternellement il faut que je passe tout entier dans la partie spirituelle de mon être. Tel est l'effort surnaturel que me conseille, que m'ordonne le christianisme ; mais encore faut-il que ce soit mon individualité, et non l'universelle essence que je trouve au terme de cette douloureuse évolution, qu'on appelle la mort, et qui commence à notre naissance. A moins que cela, ne me parlez plus de la toute-puissance et de la bonté de Dieu.

Ah ! si vous savez qu'il existe quelque part un esprit comme celui du grand Maître, si vous connaissez un prêtre, un apôtre, un chrétien encore plus ferme

que cet homme, c'est-à-dire plus aimant, appelez-le au secours de ma foi chancelante, qu'il me fasse sentir Dieu comme le sentaient sainte Thérèse et saint François de Sales; que je croie, non par la peur des dangers que l'on court en ne croyant pas, car la foi, fondée sur ce calcul, équivaut pour moi à l'infidélité; mais qu'il m'apprenne à croire, parce que la foi a un objet, que cet objet est un fait, une nécessité de la condition humaine, et que nul blasphème de l'incrédulité, nul raisonnement, n'ont pu depuis le commencement du monde anéantir un fait.

Comment se fier aux promesses des interprètes de la Divinité, quand on réfléchit sur la condition de toute une partie du genre humain? Je frémissais, non-seulement de pitié, mais de terreur, à la vue de quelques pêcheurs arabes dégradés du rang qu'ils devaient occuper dans la création, et qui parcouraient les plages de Tanger, comme des animaux carnassiers fouillent un cimetière. Et puis je me demandais pourquoi ce tableau d'une misère si commune m'inspirait ici des idées si étranges; elles auraient pu me venir à chaque pas dans les rues de Paris, où les contrastes ne manquent guère aux méditations philosophiques. Mais à quoi bon voyager, si l'habitude de vivre dans un lieu n'émoussait pas l'impression des objets qu'on y rencontre journellement? Moi, né voyageur, je ne sais penser que par surprise; je parcours le monde uniquement pour y éprouver précisément ce que j'éprouverais chez moi,

si jarrivais en France pour la première fois de ma vie. Le voyage est pour l'âme ce que la pierre est pour le sabre : il rend le fil à la pensée.

J'aurais passé bien du temps sans m'ennuyer à la vue de ces pauvres Bédouins, vêtus d'une chemise que j'appellerai tunique, les jours où la poésie dominera la philosophie, aujourd'hui ce n'est qu'une chemise, et d'un manteau à capuchon qui les enveloppe entièrement.

Il y a des insectes qui rampent dans la poussière, et qui ne me donnent pas d'idée d'une aussi profonde misère. Qu'a donc fait ce peuple pour mériter son sort, si Dieu est juste et bon et tout-puissant, et par conséquent prévoyant.

Quelques Arabes, un peu mieux vêtus que les pêcheurs de la côte, faisaient galoper leurs coursiers sur le haut des dunes, et s'approchaient des murs de la ville avec la fierté des chevaliers du moyen âge.

Malgré l'impression que m'a causée la première vue de l'Afrique, n'allez pas vous figurer que l'aspect de cette terre soit réellement différent de celui de toute autre contrée stérile et sauvage. La baie de Tanger ressemble tout à fait à l'Espagne, et la ville me rappelle plusieurs des ports de l'Andalousie; mais l'appareil militaire, qui n'est qu'une sorte de luxe ou de routine dans les États de l'Europe moderne, est une nécessité politique au point de civilisation, ou plutôt de barbarie, où se trouve ici la société. C'est la force vitale des États mahométans.

Le mahométisme est la religion de la guerre parce qu'il ne sait étendre ses conquêtes que dans l'ordre matériel ; lorsqu'en se tournant vers le sud on pense à ce qu'il y a de dévastation, de rudesse, de solitude au delà de ce qu'on voit, une sorte de stupeur paralyse l'imagination. Quel continent ennemi de l'homme est l'Afrique! Je venais à Tanger pour trois jours; avant d'avoir frappé à la porte de la ville, je m'étais déjà repenti d'être allé si loin chercher de quoi m'attrister la mémoire, par le spectacle d'une société qui dégrade l'humanité, au lieu de l'aider à se relever, à rentrer dans ses voies primitives.

Au bout d'une grande heure et demie d'attente et de réflexions qui tournaient en sophismes amers, je vis qu'on nous faisait signe d'aborder; une coquille de noix porta ma caravane et mon bien petit bagage à terre, sur le dos des lames furieuses qui battaient le rivage et le couvraient d'écume.

En mettant le pied sur le sol d'Afrique, je fus reçu par le vice-consul de France, M. de Laporte, dont l'obligeance et la politesse aplanirent pour moi les difficultés inévitables d'un débarquement dans une ville arabe.

Tanger est sale, comme toute autre ville de la côte de Barbarie. Les rues, peu pavées, sont étroites, tortueuses, pleines d'immondices; elles forment à la fois labyrinthe et cloaque, mais elles sont peuplées de figures dont la noblesse et les draperies vous rappellent à chaque instant que vous n'êtes pas

en Europe. Jamais je n'oublierai l'attitude majestueuse du capitaine du port, lorsqu'il nous accorda la permission de faire entrer mon bagage sans le faire fouiller par les préposés à la douane de Maroc. Cette faveur, à laquelle le serviteur du prophète ne consentit qu'avec une répugnance marquée, et sur la demande réitirée de notre vice-consul, a exigé bien des pourparlers. La discussion m'a donné tout le loisir d'examiner la singulière physionomie du personnage, qui d'un mot pouvait décider du sort des valises et, je crois, des voyageurs : sa barbe entièrement blanche, aussi blanche que le voile de laine qui entourait sa figure, les longs plis de sa robe, son cou large et ridé, à la nuque, comme celui d'un taureau, sa face de vieux lion endormi, m'inspiraient un respect involontaire. J'éprouvais, en présence de cet homme, un mélange de crainte, de pitié et d'admiration ! Néanmoins, mon estime a diminué ce matin quand il est venu lui-même à l'auberge requérir le prix de *son extrême complaisance,* selon l'expression employée avec affectation par l'interprète. Tout est exaction et, par conséquent, exception dans cet empire du despotisme. Nul employé du gouvernement n'est légitimement rétribué, depuis le soldat qui m'escorte jusqu'à l'empereur qui me gouverne : tout homme public, à Maroc, vit d'industrie; plus il extorque, plus il a. L'axaction est le principe de l'administration ; l'inaction celui du gouvernement !...

L'empereur est la première victime de ce régime violent et de la torpeur qui constitue le despotisme. Esclave couronné pour et par des esclaves, il est le maître de tout, jusqu'au jour où tout lui manque à la fois. Alors l'idole tombée est foulée aux pieds de ses adorateurs, et le souverain demande l'aumône à son peuple; espèce d'exaction morale qui succède à la brutale autorité du cimeterre.

C'est ce qui arrive en ce moment. L'empereur de Maroc erre à quelques lieues de Tanger, dépouillé de tout, même de ses mulets, par sa garde rebelle; aussi vient-il d'écrire ici pour demander au pacha de Tanger cent cinquante mules qu'on va prélever dans les écuries de tout le monde. Voilà ce que devient le gouvernement patriarcal dégénéré ! ! !... Dieu préserve les peuples d'*un père* qui peut tout, qui possède tout, et contre lequel nul ne peut rien!...

Excepté les habitations consulaires, aucune maison de Tanger n'a de fenêtre sur la rue. Dès qu'on a passé la muraille crénelée qui ferme la ville, on se sent emprisonné; mais ce qui m'étonne, c'est de n'éprouver pas une extrême envie de sortir de ce cloître. Moi, qui suis si avide de liberté, si ennemi de toute contrainte, je crois que je supporterais ici le poids de mes chaînes : l'uniformité de la vie est telle, qu'elle fait oublier la possibilité d'une autre existence. C'est comme l'hiver, qui, lorsqu'il est une fois bien établi, vous empêche de croire à autre chose. C'est comme un narcotique dont le premier

effet, lorsqu'il est bien dosé, est de vous ôter la force et qui plus est le désir de vous réveiller!!... Si l'on se réveillait, on n'aurait qu'une manière de supporter l'existence : c'est celle qu'ont choisie les tribus errantes : une cavale pour moyen de transport, une tente pour habitation, le désert pour domaine, le bien des autres pour patrimoine; tout cela vaut mieux sans doute qu'une case à Tanger.

Quand le catholicisme a fait bâtir des cloîtres, c'était pour répondre au besoin de certaines âmes qui faisaient exception, et qui, par conséquent, se seraient senties malheureuses dans le monde; mais ici l'obéissance monastique semble la règle universelle de la société. De là naît une insupportable tyrannie. Toutefois il faut excepter le vœu de chasteté. Mais, hors ce point, figurez-vous tout un peuple de moines fanatiques, poussant jusqu'à leurs dernières conséquences le principe moitié religieux, moitié politique qui les réunit, et vous connaîtrez mieux qu'aucun voyageur l'état moral des nations de l'Afrique mahométane.

Mahomet n'est pas l'ennemi du Christ, il en est le copiste habile; son empire, fondé en Orient à l'époque de la plus grande ferveur monacale des chrétiens, se ressent de l'esprit du siècle qui l'a vu naître, et tout en maudissant la religion chrétienne il a pris, pour type d'une société politique universelle, la règle conseillée par les saints et les docteurs de notre église aux âmes d'élite con-

damnées par la nature à une perpétuelle réclusion.

Il est consolant pour tout homme qui doute, et les esprits observateurs doutent toujours, de voir que le grand antagoniste des chrétiens ait pourtant puisé sa doctrine à la source même du christianisme. Les imitateurs injurient toujours leurs modèles. La religion de Mahomet est comme le revers de celle de Jésus-Christ, c'est ce qui me fait comprendre qu'elle soit entrée dans les desseins de la Providence... Elle fut le résultat de l'extension exagérée d'un principe : l'unité de Dieu et l'obéissance à son représentant le prophète. C'est un germe tombé dans une terre puissante, et où chaque arbre plein de séve pousse ses dernières branches : l'Europe est le monde des transactions, et dès lors de la douceur; l'Asie et l'Afrique sont le monde où les principes furent poussés jusqu'à leurs conséquences rigoureuses, et par conséquent le monde de la tyrannie et de l'oppression. A moins d'avoir l'énergie du brigand qui vit et meurt en protestant contre toute société stable, on doit appeler heureux les enfants de l'inconséquente Europe...

Nous avons trouvé à Tanger une auberge comme il n'y en a pas en Espagne, si ce n'est à Cadix. C'est une des plus grandes maisons de la ville, elle est tenue par un Italien. Je vais vous la décrire, pour vous donner l'idée des autres habitations. Elle est composée d'une petite cour pavée, et décorée à la manière orientale : cette place vide est la pièce

principale de la maison, c'est celle au moyen de laquelle toutes les autres se communiquent. Autour de ce carré, qui forme un salon commun, s'enfoncent au rez-de-chaussée nombre de petites chambres agrandies par la jouissance de la cour commune, qui donne le jour, l'air et l'espace à toute l'habitation. Au premier étage, au lieu de cette cour, on a une galerie intérieure, espèce de cloître domestique, dont les arcs et tous les enjolivements sont dans le style mauresque. Les portes en bois ciselé, avec des ornements dessinés en clous de cuivre rappellent un peu les belles portes de l'Alcazar de Séville. Il est inutile de vous dire que c'est de très-loin qu'elles retracent le beau siècle de l'art chez les Arabes d'Espagne.

A chaque pas qu'on fait ici, on s'aperçoit qu'on est remonté à la source de la civilisation espagnole. Toute l'Espagne se reconnaît en germe chez les Maures; mais, soit que ces germes aient avorté ici, soit que leurs productions aient dégénéré, soit que l'influence du christianisme et le mélange des races sur la terre d'Europe aient été favorables au développement du génie humain, tout est moins bien de ce côté de la mer que de l'autre. La musique est monotone, âpre et plaintive, autant que le chant national en Espagne, mais plus sourde et moins mélodieuse. Le goût dominant de l'architecture est recherché; c'est encore comme en Espagne; on retrouve aussi chez les Maures la gravité des ma-

nières, le ton pompeux et jusqu'au tour ingénieux et un peu affecté du langage des Andaloux. Mais du côté européen, l'influence des femmes s'est fait sentir, non-seulement dans le gouvernement de la famille, mais encore dans l'organisation de l'État; tandis que du côté de l'Afrique, les femmes sont restées un des meubles de la maison, rien de plus.

Dans tous les sociétés à peu près barbares, c'est-à-dire qui se trouvent parvenues à un degré de culture supérieur à l'état sauvage, quoiqu'inférieur à la civilisation, telle que nous la concevons aujourd'hui, je vois se glisser un peuple étranger que tout le monde hait, méprise, et pourtant jalouse, un peuple qui, quelque part qu'il se fixe, devient en peu de temps indispensable aux indigènes, dont il est cependant abhorré ; un peuple enfin qui remplit à peu près chez les autres l'office de l'huile dans une machine difficile à faire mouvoir : ce peuple sans patrie, épars sur la terre comme les branches d'un arbre abattu et dont on jette de tous côtés en éclats la souche déracinée, c'est le peuple juif. Je le retrouve à Tanger également détesté des chrétiens et des mahométans, et nécessaire aux uns comme aux autres par sa persévérance, son impudence cachée, c'est-à-dire son manque de conscience; sa haine déguisée en servilité, sa parole menteuse et flexible, ses intrigues et sa nature opiniâtre, qui lasse une bien autre puissance que celle des hommes : la puissance du temps ! Ces hommes de

fer... non ,... si j'osais je dirais de cuir, rendus méchants par les préjugés hautains des autres hommes, sont cependant ceux qui conservent les préjugés les plus nombreux et les plus invétérés. Ils se moquent de tous les peuples et peut-être d'eux-mêmes; ils n'aiment rien que le lucre, mais leur âpreté au gain a pour principe l'amour-propre blessé plus que l'avarice : l'argent leur paraît le seul moyen de redevenir les égaux de leurs tyrans. Ce sont les hommes les plus calculateurs que la terre ait produits; aussi quels sont leurs poëtes depuis David et Jérémie ? Ils restent à Tanger pour y être les domestiques des Arabes, leurs changeurs, leurs interprètes, leurs marchands de toutes sortes de marchandises, leurs.... l'amour de la vérité allait m'arracher un gros mot !... Et la duplicité de ces misérables n'a d'égale que la dureté de leur cœur.

Physiquement, cette race est moins dégénérée en Afrique qu'elle ne l'est dans nos contrées; mais l'état d'avilissement où les Maures laissent languir les juifs, qui ne font que végéter en Afrique, rend leur âme plus noire et corrompt leurs mœurs à un point qu'on ne saurait décrire. On ne leur permet que les couleurs sales et ternes : il faut qu'ils soient coiffés de noir, contre l'usage de l'Orient. Ils n'ont pas le droit de monter à cheval, on ne leur accorde que l'âne et la mule : on les oblige à ôter leurs babouches et à marcher pieds nus toutes les fois qu'ils passent devant une mosquée; moyennant ces humi-

liantes concessions, que les Maures n'exigent d'aucun Franc à Tanger, ces misérables ont obtenu la permission d'exploiter la paresse des Sarrazins et les vices des chrétiens.

Leurs femmes sont fort à la mode, ce qui est assez naturel dans un pays où les juives seules jouissent de l'ignominicuse liberté de se montrer. Ces belles et malheureuses créatures trouvent dans leur famille, et parmi leurs époux eux-mêmes, les fauteurs de leurs désordres. Les vertus conjugales sont exploitées par ces maris infâmes comme un moyen de tirer plus tard meilleur parti du vice. Un juif de Tanger tient beaucoup à la réputation de sa femme pendant la première année de leur mariage. Il l'épouse ordinairement à seize ans, fait bruit de sa beauté, de sa réserve, de sa chasteté pendant six mois, et la vend à dix-sept ans.

Dès le soir de mon arrivée, j'ai été invité à une noce juive, et, malgré la fatigue de la mer, je n'ai eu garde de négliger cette occasion d'assister à une cérémonie curieuse. On en trouve la description détaillée partout, entre autres dans l'itinéraire de M. de Laborde, article Gibraltar. Je ne vous parlerai que de ce que j'ai vu de mes yeux.

Arrivé après la cérémonie, je n'ai assisté qu'aux réjouissances qui suivent la bénédiction nuptiale.

Une petite case, semblable en tout aux autres habitations de la ville, regorgeait de monde. Nous traversâmes une cour intérieure, qui avait pour toit



un figuier plus haut que la maison et plus étendu que la cour : c'est un ornement qui sert de voûte à tous les petits cloîtres particuliers qu'on appelle des maisons à Tanger. Ayant fendu la presse pour pénétrer dans une des chambres qui bordent cette cour, nous vîmes la mariée assise sur une espèce de soupente élevée au moins de six pieds au-dessus du pavé de la chambre ; le bas de la pièce restait occupé par les personnes de la noce. Cette soupente, en forme de dais, était le lit nuptial ; mais pour la fête on avait changé cette espèce d'estrade en trône. La jeune femme posait là avec toute la majesté orientale d'une madone bysantine. Je croyais voir une des peintures envoyées de Constantinople en Italie à la fin du Bas-Empire. Ces vieux tableaux, qui ont si efficacement contribué à la renaissance de l'art, sont encore aujourd'hui le portrait frappant de ressemblance des jeunes juives de Tanger.

Celle dont je vous décris la noce était coiffée d'un diadème de perles fines et de pierreries d'une grande valeur ; ce bandeau, très-large, était posé en avant et assez bas sur le front ; il était surmonté d'une cravate de soie, dont les bouts retombaient derrière la tête, à la manière des paysannes de la Bohême. Pardessus cette singulière coiffure, la jeune mariée portait encore un voile de mousseline des Indes, la plus belle qui se fasse, et toute brochée d'or : ce voile, posé sur le haut de la tête, s'écartait du bas, tout à fait à la manière des madones d'église. La robe

consistait en une seule pièce de drap vert, broché en or, sans couture ; cette partie du vêtement n'en a jamais ; les pieds étaient nus : ce costume, porté par une femme jeune et belle, est extrêmement noble. Celle-ci a des traits antiques, et sa beauté orientale, relevée par une pâleur de circonstance, était vraiment frappante. Dans ce pays, les femmes maures et juives se peignent en noir le tour des yeux, ce qui donne à leur regard une expression passionnée et complète leur ressemblance avec les madones grecques.

Dans toutes les parties du monde où ma curiosité m'a poussé, j'ai vu que plus les peuples sont barbares, plus ils tiennent au luxe de l'habillement, aux recherches de la toilette.

La petite chambre où nous nous trouvions était encombrée de monde ; on avait fait venir des musiciens maures. L'un de ces virtuoses jouait du luth avec plus de dextérité que d'agrément ; l'autre râclait deux cordes fixées sur un petit instrument de peau et de bois grossièrement travaillé ; d'après sa forme il peut passer pour une caricature du violon. Le son tient de celui de la basse, mais ce n'est qu'une bien imparfaite imitation. Les Sarrasins, qui autrefois passaient pour maîtres dans l'art de travailler le bois, l'ivoire et les métaux employés dans la fabrication des armes, ne paraissent pas avoir dirigé leur industrie vers le perfectionnement des instruments de musique. Sur ce point ils en sont à l'enfance de l'art. Un troisième musicien tapait en mesure sur

une espèce de tambour de basque dégénéré. Cet orchestre accompagnait un chant digne des instruments : pourtant, dans ces airs barbares, ou plutôt dans ce peu de notes aux tons sauvages et durs, on retrouvait encore le type de la musique espagnole. Au reste, ces chants dépaysés étaient tellement dépourvus de rhythme et de mélodie, que je n'ai jamais su quand les musiciens finissaient d'accorder les instruments pour commencer l'air. Ceci vous donne l'idée de la nature de cette musique décousue et dépourvue de rhythme et de chant.

Je la trouvai si barbare, qu'elle m'inspira un sentiment singulier : c'était la peur des hommes qui l'exécutaient et de ceux qui pouvaient se plaire à l'écouter : des sons si sauvages écoutés par plaisir pendant toute une nuit, me faisaient mesurer, plus que tout le reste, la distance qui sépare l'empire de Maroc du monde civilisé.

Au milieu de ce tintamare, le mari parut et s'alla placer près de sa femme, sur l'estrade réservée pour le nouveau couple. Là il se mit à trôner assis et les jambes croisées, selon l'usage oriental.

La musique était entremêlée de danses très-singulières. Les hommes ne dansent jamais ; les femmes croient danser, mais ce qu'elles font ne peut s'appeler une véritable danse.

La première règle de leur art est de ne jamais s'enlever de terre et de ne point bouger de place. Elles tournent continuellement sur elles-mêmes

comme un toton, avec un châle qu'elles tiennent dans les mains. Ces évolutions doivent s'exécuter sans remuer les pieds, et avec des mouvements si lents qu'ils deviennent presque imperceptibles. Au bout de quelque temps, les airs dégénèrent de plus en plus en récitatifs monotones et languissants, et la femme ne danse plus que des hanches et des épaules, si toutefois l'on veut absolument nommer danse un pareil exercice. Il me rappelle la marche de ces poupées du Palais, qu'on appelait autrefois *des charmantes catins.* Elle est encore plus ridicule qu'indécente ; cependant, exécutée par une jeune et belle personne, c'est encore assez scandaleux.

Je ne sais si j'ai le tort d'être trop préoccupé du rapport qu'il y a entre l'Afrique et l'Espagne ; mais en voyant exécuter ici la danse arabe, car les juifs imitent dans cet art les indigènes, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître encore le type des pantomimes rhythmiques, des boleros, des cachucha, des lole, que j'ai vu danser par les Gitanas et les Gitanos de Séville. Les Gitanos sont ainsi que les juifs un peuple d'origine orientale ; mais ils ont perfectionné sur la terre d'Europe l'art apporté de leur pays, en lui conservant toutefois son caractère primitif.

J'ai souvent entendu des Espagnols reprocher aux voyageurs anglais la manie d'attribuer aux Arabes une trop grande part dans la civilisation de la Péninsule. L'orgueil castillan nie jusqu'à l'origine mauresque des combats de taureaux, par la raison qu'au-

jourd'hui les Maures d'Afrique ne connaissent pas ce divertissement. Néanmoins, pour soutenir la prétention espagnole touchant le spectacle national, il faut réfuter les poëtes des quinzième et seizième siècles. Les romanceros moriscos sont pleins de descriptions et de récits de combats, et les allusions à ce genre de fête et d'exercice reviennent de page en page dans leurs poëmes.

Reste à disputer tant qu'on voudra pour savoir si l'usage de ces luttes a été pris par les indigènes aux Maures, ou par les Maures aux Espagnols ; mais la solution de cette difficulté de critique historique n'offre pas un grand intérêt.

La chevalerie du moyen âge n'était pas plus que les luttes du cirque, une invention des Maures ; elle devint pourtant chez eux plus brillante, plus romantique que partout ailleurs. C'est comme les sujets poétiques : la même donnée peut servir à produire des œuvres très-diverses, selon la nature des esprits qui l'emploient. A bien dire, il n'y a point de sujets, il n'y a que des écrivains.

Le grand drame de l'histoire lui-même prend un caractère différent chez chacune des nations parmi lesquelles il se joue ; pourtant nul peuple ne peut se soustraire entièrement aux influences générales qui transforment le genre humain. Mais chaque société s'applique d'une manière propre sa part de la vie que Dieu souffle à la fois sur toutes les nations.

Il en est de la lumière de l'esprit comme de celle

du soleil, qui, bien que toujours la même, produit les diverses saisons de la terre ; on ne voit pas fleurir les mêmes plantes sous des climats éloignés, ni les idées générales se manifester de la même manière chez toutes les nations du globe. Ces dissemblances ont une cause et un but : la séparation des peuples ne dure sur la terre que pour y laisser subsister des prismes, où se diversifient à l'infini les rayons de l'esprit saint. Les conquêtes de cette irrésistible et inévitable lumière sont la fatalité chrétienne, et cette fatalité n'est que l'inexorable puissance de la vérité : vérité, voilà le nom qu'il faut donner à la divinité qui gouverne les hommes et les gouvernera toujours, d'autant plus despotiquement, qu'elle sera moins mêlée d'alliage ; l'esprit divin conduit l'homme par la vérité, comme le soleil guide la terre par la lumière. La vérité dans la pensée a pour conséquence la nécessité dans l'action ; mais ce qui me paraît merveilleux, c'est que cette nécessité, partout la même, n'ait jamais produit l'uniformité ; c'est là que m'apparaît un créateur suprême.

Je vois dans la liberté d'application une preuve irrécusable de l'existence de Dieu. S'il n'y avait rien au-dessus du genre humain, tout serait égal parmi nous ; car l'homme, même le plus supérieur, n'est qu'un niveleur, témoin Napoléon !... La raison seule ne comprendra jamais le problème de l'inégalité ; il ne se résout qu'en Dieu. La possibilité de l'équilibre entre les êtres inégaux est peut-être dans notre na-

ture immortelle ; mais, tant que nous tenons à l'astre où nous vivons, cette possibilité ne peut ni se prouver ni se réaliser ; de là vient l'inquiétude qui nous pousse incessamment vers un être parfait, roi d'un monde infini. Le besoin d'une religion est l'aveu de notre imperfection ; Dieu est le seul des êtres intelligents qui n'ait pas de religion ; plus un esprit s'approche de ce foyer de toutes les perfections, moins les initiations qu'il doit subir sont pénibles, plus sa religion se confond avec sa vie.

Au moyen âge la nature humaine, plus rude, avait besoin d'une religion plus incompréhensible, plus dure, et d'une vie plus aventureuse. Ce qui agitait alors les âmes, c'était l'amour et la gloire. Deux amours : celui du ciel et celui de la terre. Une seule gloire : la guerre !!! toujours la guerre et la conquête; ou leur image : les tournois, les exercices du corps, la chasse, la course aux taureaux selon l'expression espagnole.

Ce dernier divertissement était particulier à l'Espagne, on peut presque dire aux Maures d'Espagne, car ces hommes, qui aimaient l'éclat et la pompe, changèrent un exercice militaire en une solennité nationale, où se déploya toute leur magnificence, toute leur courtoisie ; cette fleur d'élégance les rendit célèbres au moins autant que leur bravoure.

Remarquons en passant que les peuples s'illustrent par l'aptitude au plaisir aussi bien que par la valeur; combien d'hommes ont trouvé une renommée im-

mortelle dans le choix, dans l'élégance de leurs divertissements, dans le goût délicat qui leur faisait appeler les arts au secours de leurs passions ; car les passions sont au fond de tout en ce monde... Si l'on n'acquérait le nom de grand que par l'accomplissement des devoirs pénibles ou par la pratique des vertus difficiles, je ne me consolerais pas d'être homme. Heureusement qu'on peut bien mériter de ses semblables pour savoir ennoblir son plaisir et le leur, aussi bien que pour le sacrifier à des idées austères ! ! Si la puissance du renoncement excite l'admiration de la postérité, le noble usage des biens nous attire les éloges de nos contemporains. Les joies de l'existence tiennent autant de place dans l'estime du genre humain que ses charges. L'homme vit de sensations et de sentiments plus que de réflexions : et voilà ce qui fait durer le monde. Si les spiritualistes absolus ne trouvaient plus d'adversaires, notre planète finirait.

Mais vous aimeriez mieux Tanger que ma philosophie, n'est-ce pas? Depuis que je voyage et que j'écris, je me romps la tête pour trouver des excuses à mes digressions ; et je n'en ai jamais de satisfaisantes : revenons donc tout bonnement à Tanger.

Cette ville est un point important pour la diplomatie commerciale de l'Afrique; c'est le lieu où toutes les puissances de l'Europe envoient des consuls généraux, espèce d'ambassadeurs métis, qui en général unissent un air d'importance mercantile à la gravité de l'homme d'État : luxe de dignité tout à fait super-

flu dans leur position ; ces représentants des nations civilisées sont souvent la ressource et quelquefois le fléau des voyageurs en Afrique. Tous ceux que j'ai rencontrés à Tanger m'ont paru d'une grande politesse ; ils joignent à cette qualité une discrétion plus rare, ils font aux étrangers les honneurs du pays qu'ils habitent sans gêner la liberté du voyageur. Il y a des politesses tyranniques qui font des victimes et conséquemment des ingrats ; je n'ai rien éprouvé de semblable à Tanger, où j'ai d'autant plus joui de l'hospitalité modérée qui m'était accordée, que pendant les deux semaines que je venais de passer à Gibraltar, j'avais été constamment la proie d'une obligeance despotique et fort peu judicieuse.

Le plus grand plaisir des consuls établis à Tanger et de leurs familles est la culture des jardins. Presque tous ces agents en ont un aux environs de la ville ; ils y vont chercher de la fraîcheur et surtout une occupation intéressante. La manière de vivre de ces familles qui se rencontrent là, en arrivant de tous les pays du monde, est plus amusante pour le voyageur que pour ces hommes fixés ensemble sur un point de l'Afrique. J'ai cru voir dans la société européenne de Tanger un magasin rempli de marchandises des pays civilisés ; il semble que la société envoie à la barbarie les échantillons de ses produits ; ces cercles, composés de jeunes personnes qui dessinent, jouent du piano et marchent leurs danses, de jeunes gens qui lisent les journaux et les revues,

de parents qui font la même chose que leurs enfants, me paraissent destinés à donner au désert le spectacle des plaisirs ou plutôt des ennuis de la vie chez les nations policées.

M. de Laporte a mis un empressement fort gracieux à me faire passer en revue cette société, qui ressemble à une mosaïque composée de pierres de diverses parties de la terre, et ma partialité en faveur du Midi ne s'est pas démentie en cette occasion ; toute personnalité à part, car il y a des gens aimables partout, je trouve toujours les manières des peuples de l'Europe méridionale plus faciles, plus agréables, plus naturelles, plus sociables, plus polies, que celles des hommes du Nord. Peut-être faudrait-il faire une exception en faveur de la Russie et de sa sœur la Pologne ; mais je connais trop peu les races slaves pour les comprendre dans mon jugement. Ce que je sais, c'est que les grimaces de la vanité ne résistent pas au jour pur des pays éclairés par un beau soleil. L'affection fuit la clarté du ciel, et les ridicules de la société semblent s'accroître en proportion de la lourdeur de l'air et de l'épaisseur de la brume qu'on respire.

Mais quelle longue lettre !... Adieu ; que ne puis-je vous dire à demain ?

Quand je reporte mon esprit vers vous, je doute de ma préférence pour les hommes du Midi, car je m'aperçois que vous et le petit nombre de Français qui vous ressemblent, vous êtes des arguments vi-

vants contre mon système. Il fait bien du brouillard, et l'on a bien froid sur les bords de la Seine où vous vivez. A la vérité Paris marque la limite entre le Nord et le Sud, et participe quelquefois aux avantages des deux zones. C'est surtout en pensant à vous que je m'enorgueillis de cette prérogative de notre pays.

LETTRE XLVI.

SOMMAIRE.

Le marché de Tanger.—Chameaux africains.—Scènes bibliques. — L'esprit conservateur est plus pittoresque que l'esprit d'innovation. — Impossibilité de persuader aux Barbaresques qu'on voyage en Afrique sans but politique. —Mauvais service que me rend M. Boyd. — Inutilité des efforts de cet intrigant.—Le consul d'Espagne expédie un courrier à Grenade pour hâter sans doute la mort du prisonnier dont Boyd demande la vie à Maroc.—Joli effet que produit sur l'eau la barque qui porte ce message de mort. — Description des rues de Tanger. — Bonheur des Arabes. — L'empire de Maroc est le paradis des jaloux et des avares. — Jardins des consuls. — Peinture du site de Tanger.—Aspect de la ville.—Sa population.—Doute sur les chiffres dans un pays où la statistique n'existe pas. — Tanger vu de la campagne.—Femmes arabes. — Promenade à cheval. — Le coursier arabe obligé. — Visite au vieux Tanger. — Merveilleuse antiquité de cette ville. — Ce qu'il en reste est romain ou portugais. — Doute universel. — La tâche de l'inventeur est plus facile que celle de l'historien.—Trois empereurs en ce moment dans l'empire de Maroc. — Tranquillité de Tanger au milieu de cette confusion politique. — Caractère de la campagne aux environs. — Comparaison de cette solitude africaine avec les côtes des pays populeux de l'Europe. — Quelle est la différence de l'homme esclave au citoyen libre. — Compensations aux malheurs des nations.—Égalité réelle sous l'apparence d'une inégalité choquante. — La liberté use les peuples. — Ceux de la côte de Barbarie ont été

rajeunis par l'esclavage. — Ils aspirent à profiter de l'affranchissement que leur apportent les Français. — Effet de la conquête d'Alger. — Le nom français en Afrique.— Satisfaction d'amour-propre. — Gloire littéraire de la France. — Complainte de Chactas et d'Atala, chantée par tous les marins du détroit de Gibraltar. — Ce que dut éprouver le chantre des Martyrs lorsqu'il passa ignoré par ce pays à son retour d'Orient. — L'air espagnolisé. — Paroles espagnoles.—Traduction littérale de la complainte.

A MADAME RÉCAMIER.

Tanger, 15 juin 1831.

J'ai vu hier le marché de Tanger. Il vient là des caravanes de chameaux qui font dix journées de route pour y arriver. Ces animaux sont d'une espèce plus petite que ceux qu'on nous montre en France. Quand on les aperçoit couchés par troupeaux autour d'un puits, devant la porte d'une ville entourée d'antiques murailles, on remonte, à travers les siècles, jusqu'à l'âge des patriarches : on croit vivre avec les hommes de la Bible, et cette vie ressemble à la lecture d'un poëme. Pour les voyageurs plus artistes que philosophes, c'est un bonheur que l'esprit de résistance règne sur des continents entiers. Ce qu'on

appelle chez nous aider au progrès, c'est niveler; conserver serait plus pittoresque. J'ai beaucoup de souvenirs, peu d'espoir : je suis conservateur. J'aime les mœurs des Maures comme leurs monuments; jamais je ne parle de la nécessité de changer tout cela; ce silence suffit pour me faire regarder ici comme un *ultra* qui voyage dans des intentions hostiles à l'ordre de choses actuellement établi en France, pour un homme favorable au despotisme africain. Il faut que ma physionomie aille en cela plus loin que mes paroles et même que ma pensée. Je me dis indifférent, on me fait passionné, et l'on me croit actif en dépit de moi-même. J'ai beau répéter que la politique m'ennuie, parce qu'elle me paraît un prétexte pour les ambitieux de mauvaise foi, un piége pour les gens de bien inquiets, espèce d'ambitieux, la plus dangereuse de toutes : on ne me croit pas. J'ajoute, tout aussi vainement, qu'en fait de gouvernement tout me semble justifiable et attaquable, que les personnes sont dominées par les faits dès qu'elles arrivent au pouvoir; enfin, quoique je ne me lasse pas d'assurer que je m'intéresse peu au succès des individus et beaucoup à la marche des choses, on me prend pour un menteur ou pour un imbécile. Soit paresse, soit égoïsme, soit manque de vue, soit dédain orgueilleux, à la façon du renard de Lafontaine, je trouve ce monde trop petit pour ce qu'il coûte d'effort de pensée à ceux qui prétendent le gouverner. Il me paraît que ce qui est borné ne

vaut pas la vie de l'homme. Voilà pourquoi je ne m'agite que pour l'infini : l'infini se trouve dans la foi, et ne se trouve que là, ou dans la passion, qui est une foi déplacée. Ceci me ramène à dire qu'il faut laisser faire les ambitieux; j'y suis tout disposé, pourvu qu'ils me laissent ne pas faire. Leur foi est en ce monde, leur passion aussi : la mienne est ailleurs; voilà toute la différence. Je la reconnais, moi, cette différence, et sans amertume. Pourquoi ne font-ils pas de même ?

M. Boyd, ce jeune Anglais dont je vous parlais l'autre jour *, ce commis voyageur des libéraux du Nord, m'a rendu ici de mauvais services pour se venger des bons avis que je lui avais donnés chemin faisant. Il a cherché à me faire paraître suspect aux autorités européennes, et par contre-coup aux musulmanes. Ses propos m'auraient nui si j'avais eu le projet de pénétrer dans l'intérieur de l'empire de Maroc.

Ce pauvre intrigant, cet apôtre tremblant, a déjà vu le pacha résidant à Tanger; le pacha lui a fait de belles promesses : on dit pourtant que le vaisseau d'où l'on a enlevé de vive force le réfugié espagnol n'appartenait pas à l'empire de Maroc; il était, à ce qu'on assure, commandé par des Maures d'un autre pays. Cette circonstance rendrait inutiles les récla-

* On a supprimé plusieurs lettres qui n'étaient que la répétition des autres.

mations de l'empereur lui-même auprès de l'Espagne : toutes les démarches de notre franc-maçon n'auraient donc servi qu'à hâter la mort du *frère et ami prisonnier*.

Le consul d'Espagne, informé de l'arrivée du libéral anglais, et des projets qu'il avait en venant ici, a aussitôt expédié un courrier pour Grenade par Cadix. Aujourd'hui, par un beau temps, je suivais des yeux sur la mer cette jolie voile blanche doucement enflée, et emportant avec grâce vers l'Europe la barque chargée d'un écrit qui devait tuer un homme. A cet aspect, tout agréable en apparence, je n'en croyais pas moins voir tomber la tête d'une nouvelle victime politique. Je fus interrompu dans mes réflexions philosophiques par la visite de M. Boyd, à qui je cachai ce qu'on m'avait dit sur le départ du courrier. Ce Boyd, en me quittant, m'annonça d'un air de triomphe une nouvelle émeute à Cadix pour le 24 de ce mois. Entre les supplices des uns et les assassinats des autres, je ne pouvais faire des vœux pour aucun parti ; épouvanté de la fureur de mes semblables, et me croyant plus sage peut-être parce que j'étais plus faible, je détournai ma pensée des intérêts de l'humanité si mal compris par les humains ; et je m'efforcai de ne plus m'occuper qu'à contempler les sites qui m'environnaient. J'étais sur la terrasse, c'est-à-dire sur le toit de notre maison, l'une des plus hautes de Tanger, et bâtie au sommet d'une petite colline. Je n'écoutais plus M. Boyd, qui

me disait adieu; il part demain pour Fez, probablement nous ne nous reverrons jamais.

Toutes les maisons des Maures de Tanger se ressemblent ; toutes sont bâties exactement sur le même plan ; petites , blanchies à la chaux , et surmontées d'un figuier qui sert de coupole à une cour intérieure. La verdure foncée de cet arbre , tente pacifique de la famille arabe , contraste d'une manière agréable avec la vive blancheur des murailles. Les Maures ne nous permettent pas d'entrer chez eux : mais du haut de notre hôtellerie, qui forme donjon au milieu de la ville mahométane , nous planons sur une multitude d'autres terrasses , et nos regards chrétiens pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons musulmanes; ce qui ne laisse pas de déplaire aux habitants de ces geôles domestiques.

Si le bonheur consiste dans la satisfaction des désirs, les Arabes sont les hommes les plus heureux de la terre; jaloux, avares : ils enterrent leurs femmes, leurs trésors, et chez eux la société politique est arrangée pour protéger l'extravagance de ces deux passions poussées à leur dernier excès.

Que peuvent souhaiter de plus des hommes d'un tel caractère ? la tyrannie individuelle protégée par le despotisme public ; c'est le paradis des maris jaloux!! Tout homme ici fait le métier de geôlier par goût, et tout homme est favorisé par l'État dans l'exercice de ce métier.

J'ai visité les jardins des consuls de Suède et de



Hollande ; de ces deux points on découvre la ville avec son minaret, ses terrasses, ses murailles crénelées, son château fort qui la domine, son golfe qui la reflète et le détroit qui la défend, et les côtes d'Espagne qui l'attristent par leurs souvenirs... L'effet réel de ce paysage n'est pas aussi grand que les noms écrits ici pourraient vous le faire croire; mais il est agréable. Ces petites cases blanches avec l'ombrage de leur figuier hospitalier, rangées sur les pentes de deux côtes opposées l'une à l'autre, font ressembler le milieu de la ville à un étroit vallon taillé en terrasses tout ornées de pots de fleurs. A cet aspect on se sent égayé malgré soi, et puis la mer, cette magnifique doublure du ciel, ce miroir de la terre, n'embellit-elle pas tous les sites ? Les nombreux courants qui la sillonnent dans ces parages se dessinent en fleuves bleuâtres sur le ton glauque des autres parties du détroit, et brillent d'un éclat presque métallique au milieu de ces eaux, dont la couleur générale reste le plus souvent terne et vaporeuse.

La ville n'est pas grande à l'œil, les uns disent qu'elle renferme quinze mille habitants, les autres réduisent ce nombre à six mille. La statistique n'existe pas dans un pays administré comme l'est celui-ci. Les voyageurs à chiffres doivent s'y trouver bien embarrassés; les renseignements qu'ils recueillent sont incertains comme l'imagination, et trompeurs comme l'intérêt des hommes qui les fournissent ; ces échos menteurs jettent l'étranger dans une grande

perplexité ; j'élude la difficulté en racontant tout et ne jugeant rien. Jugez vous-même si vous pouvez ; je n'affirme que ce que je vois, et je ne dis que ce que je sais.

Pour en finir sur la population de Tanger, je vous dirai que l'opinion des consuls européens, qui connaissent le mieux cette ville, est qu'elle contient environ sept à huit mille habitants.

La campagne me paraît assez agréable, quoiqu'elle soit sablonneuse. On y voit des haies d'aloès, des vignes et quantité d'arbres et d'arbustes indigènes. Parmi ces productions du pays je n'ai point aperçu de palmiers; il y en a un bois à quelques lieues d'ici, vers le cap Blanc, qui s'avance dans le grand Océan. Je n'ai pas fait cette course. Dans le jardin du consul de Suède, il y a un arbre de sang-de-dragon ; j'en ai vu un aussi à Cadix : ces deux arbres ont de la célébrité; ils sont seuls de leur espèce dans le pays. Leur patrie naturelle est l'intérieur de l'Afrique.

Quand on a vu Tanger de la campagne, on est surpris, en rentrant dans cette ville, de l'avoir crue jolie. Ses rues étroites comme des corridors, bordées de murailles sans fenêtres, où l'on a percé de loin en loin des portes basses, et qui restent toujours fermées comme l'entrée d'une prison, la font ressembler à un labyrinthe inhabité. Le soir, j'entends quelquefois les femmes arabes jouer du tambour dans l'intérieur de leurs cases. Celles que j'ai rencontrées, au détour de quelques rues désertes,

ont eu soin de se découvrir le visage devant moi ! L'une d'elles, avec ses yeux de l'Asie, qui regardent de côté, et ses dents d'ivoire et son teint délicat, m'a paru fort jolie; les autres auraient dû rester voilées par coquetterie.

Quelque court qu'ait été mon séjour en Barbarie, il faut bien que dans mon récit vous trouviez la cavalcade obligée. Comme tous les voyageurs passés et futurs, j'ai monté un cheval arabe, et je sentais à peine le mouvement de ses pieds quand il m'emportait au galop sur le sable. Nous allions visiter le vieux Tanger, qui est un amas de ruines mauresques au bord de la mer. Ces restes se trouvent à une lieue et demie de la ville actuelle. On prétend que l'ancien Tanger date du temps d'Abraham : merveille d'antiquité !!! Mais il est plus facile d'admettre cette origine que de la prouver.

On nous a montré aussi un pont qu'on dit romain; il me paraît grec, du temps de Bélisaire. D'autres en attribuent la construction aux Portugais. Où peut-on mettre le pied sur la terre qu'on ne trouve incertitude et confusion dans la mort ?

En fait de doute et d'obscurité, le passé rivalise avec l'avenir. Il m'a toujours paru que le rôle de prophète était plus facile que celui d'historien. Le prophète n'a que Dieu pour contrôleur, et, dans ce monde du moins, les hommes me paraissent des juges bien plus à craindre.

Le présent n'est pas clair non plus, surtout dans

l'empire de Maroc. Ce pays est en combustion; depuis quelques jours il possède trois empereurs, ou plutôt il est possédé par trois maîtres. Le plus ancien, c'est-à-dire le légitime, vient de donner l'ordre d'exterminer sa garde blanche *tout entière*, sans même excepter de ce massacre les enfants nouveau-nés, à plus forte raison les femmes. Là-dessus ce père du peuple s'est retiré à Tetuan, dit-on; il y a des gens qui annoncent son entrée à Tanger, où il viendrait recevoir les *offrandes* de ses sujets fidèles; on ajoute qu'un de ses fils arrive au secours de la fidélité avec une bonne armée.

Ce qui me paraît étrange, au milieu de la confusion politique où l'on vit ici, c'est la tranquillité profonde de la population. La ville de Tanger, quoiqu'elle ignore le nom de son souverain, est aussi paisible que l'État le mieux gouverné.

Il y a, dans l'organisation des choses, des moyens de durée qui dépassent la conception humaine, surtout la mienne.

Je me souviendrai de cette promenade au vieux Tanger. L'origine si reculée, l'histoire si obscure de cette ville inconnue, l'aspect de ses ruines peu imposantes, mais dont le caractère suggère des doutes insolubles, et provoque des discussions interminables, comme tant d'autres discussions; la nature particulière des sites, qui sont sauvages et tristes, quoique éclairés par un soleil triomphant, tout doit contribuer à graver dans la mémoire ce qu'on a vu

en visitant ce point de l'Afrique. C'est un coin du monde qui n'a nulle célébrité, et qui pourtant n'est pas sans intérêt pour un curieux un peu contrariant comme je le suis. Cette disposition d'esprit fait que je me plais à décrire minutieusement des lieux dont personne n'a jamais parlé, ce qui ne m'empêche pourtant pas d'admirer les contrées plus célèbres et que je laisse décrire à d'autres. La campagne de Tanger est nue sans être stérile ; il y croît des lentisques, comme il y viendrait des plantes plus utiles si l'on en cultivait. Les jardins abondent en toutes sortes d'arbustes : les jujubiers, les caroubiers, les figuiers d'Inde, ornent la solitude ; pourtant le sable se glisse à travers la verdure et rappelle l'entrée du désert. La plage est aride, et les misérables pêcheurs arabes qui la parcourent, les jambes nues, les bras découverts, le corps à peine enveloppé dans un manteau d'un blanc sale, une longue gaule jetée sur l'épaule pour porter leurs filets en lambeaux, attristent le paysage sans l'animer. Il est donc telle population qui peut attrister le désert. Pauvre humanité !... que d'indifférence préside à tes destins sur la terre. C'est que la terre n'est pas ta vraie patrie. Et qui sait si l'Afrique est le pays où l'homme est le plus misérable? Sur les côtes de l'Océan, dans les contrées les plus populeuses, les plus riches de l'Europe et du monde, j'ai vu des scènes aussi désolées, et qui contrastaient d'une manière plus pénible avec la prospérité du reste du pays. Ici l'homme est sauvage

et nu comme la terre, mais il ne fait point partie d'une société qui prétend se baser sur la philanthropie ; et néanmoins il n'est pas plus pauvre que ne l'est bien souvent ailleurs un homme mieux vêtu. Entre un peuple tombé dans le dernier degré du malheur et une nation parvenue au plus haut point de la civilisation et de la prospérité possible, je ne trouve pas la distance réelle aussi grande que devrait le faire penser la différence grammaticale de ces mots : homme esclave, citoyen libre!!! C'est que dans l'excès du mal Dieu a glissé des compensations invisibles qui rendent la vie non-seulement supportable, mais douce à qui la porte, mais attachante, désirable ; de même que, sous les pas de l'homme parvenu au comble de la gloire et de la prospérité terrestres, il a caché des ronces où le plus heureux se blesse d'autant plus cruellement que son orgueil est engagé à dissimuler les douleurs attachées à ses triomphes. Le prix que lui coûte son pouvoir, et tout ce qui faisait l'objet de sa concupiscence, est un secret qu'il garde soigneusement, car notre envie est la dernière illusion qui l'attache à l'existence qu'il s'est faite.

O mystère de grâce et d'équité! qui rend la terre habitable à peu près partout pour des peuples tous également chargés de peines, et qui rétablit entre les nations une parité réelle sous l'apparence de l'inégalité la plus révoltante et la plus inexplicable : pour le comprendre, ô mystère, il faudrait être Dieu lui-même, et s'élever en contemplant les choses de

la terre au point de vue des habitants du ciel...

Il paraît que les Africains n'ont point fait autant de progrès que moi vers l'indifférence en économie politique. Ils ne connaissent pas le revers des machines publiques; ils ignorent à quel prix la société vend aux individus ses améliorations générales. Ils sont rajeunis par des siècles d'oppression : rien ne vieillit les nations comme la liberté. L'abus des liqueurs fortes use moins un corps que la licence inséparable des révolutions sociales n'épuise un peuple. Quoi qu'il en soit, celui-ci croit encore aux avantages sans bornes d'un changement de domination et de gouvernement.

Il n'est bruit sur toute la côte de Barbarie que de la métamorphose d'Alger. A la vérité, ici ce sont les juifs, les Maltais et les Espagnols réfugiés qui parlent; le discours n'est pas encore fait pour les indigènes. « Les Français sont toujours les mêmes! » s'écrie-t-on de toutes parts... et l'Afrique attend de nous sa régénération. Cette aurore de liberté qui se lève sur la terre classique de la tyrannie attire les regards de tous les peuples opprimés, de tous les intrigants émancipés. Le nom français est dans toutes les bouches. Cette expédition, qui nous aurait valu tant d'avanies en Afrique, et par contre-coup dans le Levant, si elle eût échoué, nous assure pour longtemps la prépondérance chez les barbaresques *.

* Je n'ai rien retranché à l'expression de nos espérances la première année de la conquête d'Alger.

Il n'est personne en ce pays, excepté les mahométans fanatiques, qui n'aspire à vivre sous le gouvernement français. Je n'entends parler que de familles qui se préparent à partir pour la nouvelle colonie. Alger, s'il est sagement administré, c'est-à-dire si le gouvernement ne veut pas tout faire, deviendra bientôt un des points les plus importants de la Méditerranée, sous le double rapport du commerce et de la politique.

La France ne permet pas au monde d'oublier son nom. Tout Français qui voyage pour satisfaire sa vanité nationale, ne manque point d'occasions de flatter cette passion. Moi, je m'efforce de la réprimer, parce que j'ai vu assez de pays pour savoir le tort qu'elle nous fait dans l'esprit des étrangers. Ils trouvent à juste titre qu'il manque un lustre à notre gloire : la simplicité, la modestie dans le succès, la dignité dans les revers. Nous acquerrons la dernière qualité plutôt encore que les autres...

J'ai beau m'efforcer de lutter contre le défaut national, la suffisance, je n'ai pu m'empêcher ces jours derniers de me livrer à une satisfaction d'amour-propre dont je suis si loin de me repentir, que je veux vous la faire partager ; vous verrez si je sais à qui je m'adresse.

Nous voguions vers Tanger. La nuit était d'un noir inconnu à nos climats ; le vent s'affaiblissait, et la pensée de l'homme s'élevait à mesure que la voix de Dieu tombait avec la tempête, dont les coups amor-

tis et rares ne retentissaient plus que de bien loin entre l'Afrique et l'Europe ! !.. J'étais couché au fond du bâtiment, et je ne pensais nullement à mon pays ; mais je réfléchissais à l'inquiétude des esprits, à la facilité des choses de ce siècle, où se multiplient chaque jour les voyageurs sans but, espèces d'hommes désœuvrés, même au milieu de la vie active du voyage. Je m'affligeais de me sentir associé à ces esprits ennuyés, et qui visitent les nations de la terre par oisiveté, comme ils auraient intrigué jadis dans la société de Versailles. Il n'est pire injure que de s'entendre appliquer le nom de ses pareils. Je faisais sur moi-même des retours d'une poignante humilité, selon la belle expression de mademoiselle Gay ; tout à coup le silence de la mer est interrompu par le chant de nos matelots : ces hommes, recrutés à Gibraltar, étaient tous Espagnols ; l'air qu'ils psalmodiaient me parut d'une mélancolie expressive. Ce chant, ou plutôt cette déclamation notée, m'attira sur le pont.

Vous comprendrez mon étonnement, lorsqu'en écoutant les paroles je reconnus les noms de Chactas et d'Atala. Ces noms, placés sous une mélodie moitié andalouse, moitié mauresque, et qui sortaient de bouches espagnoles, me parurent la louange la plus flatteuse que pût recevoir notre grand poëte, et la France par lui. Pour que le peintre des déserts du nouveau monde fût devenu le romancier de l'Andalousie, quel chemin n'a-t-il pas fallu qu'aient parcouru ses

idées et notre langue avec elles? Les regrets de Chactas alimentent la tristesse du vainqueur des Maures : cela prouve combien l'éloquence est rare, et combien les nations ont besoin qu'on les assiste dans la difficulté d'exprimer ce qu'elles sentent...

Le chantre des *Martyrs* traversait, il y a plus de vingt ans, ces mêmes mers pour aller aborder en Europe sous les murs d'Algesiras ; il revenait tout seul chargé du butin de son périlleux voyage en Orient. Ignorant le bruit qu'allait faire sa voix, aurait-il cru que les échos de la France renverraient un jour son nom à ces mêmes rivages qu'il parcourait inconnu avec toute la persévérance, mais avec toutes les inquiétudes du génie ; car une des fatalités du génie, c'est le doute sur lui-même ; c'est de ne pouvoir apprécier sa portée que d'après son action sur les autres hommes. Puis, quand cette influence est reconnue généralement et même de celui qui l'exerce, l'éclat qui en rejaillit sur l'individu lui revient à l'époque de la vie où toute âme supérieure est désabusée de la gloire : ainsi, perdant ses jours entre les deux inévitables tristesses de sa jeunesse et de son âge mûr, il voit avec indifférence la trace qu'il laisse en fuyant sur la terre ; comme un passager, debout dans les ténèbres, il regarde fuir le vaisseau qui l'emporte, et contemple, sans s'intéresser à ce qu'il voit, le sillage de la nef sur une mer étincelante de phosphore et blanche d'écume.

Moi qui n'ai jamais connu les tourments du génie

que par imagination, je jouissais sans mélange de la gloire d'un homme de mon pays, d'un homme qui m'a permis de m'appeler son ami, et dans cet instant mon ambition se bornait à parler de lui dignement. Voilà ce qui m'a fait penser à vous, et vous écrire.

Nous partons dans deux jours pour retourner à Gibraltar. Je joins ici l'air espagnol, que j'ai noté exactement sur les paroles de la complainte de Chactas. Vous verrez comme cette mélodie est mélancolique, et comme elle s'accorde avec le bruit et le mouvement des vagues. Suffira-t-il, pour la faire chanter aux amateurs parisiens, de leur dire que c'est tout ce qu'il y a de plus à la mode dans le détroit de Gibraltar? Au reste, c'est un chant plus italien qu'espagnol : les paroles espagnoles sont très-mauvaises.


Andantino
Triste Chac - tas, cuan ra - pida ha
si - do la ter - rible il - lu - sion de tu di - cha, sumer-
gido in per - pe - tua des - di - cha so - lo
Allegretto.
ver un fa-tal por-ve - nir. Bel - - la virgen, tu vida es-
puis - tes por li - brar - me de muer - te san-
grienta mi can - cion pa - ra siem - pre sera-
es - ta : sin mi A - ta - la no pue - do vi - vir.

CANCION DE ATALA.

1.

Triste Chactas, cuan rapida ha sido
La terrible ilusion de tu dicha ,
Sumergido en perpetua desdicha
Solo ver un fatal porvenir ;
Bella virgen, tu vida espuistes
Por librarme de muerte sangrienta ;
Mi cancion para siempre sera esta :
Sin mi Atala no puedo vivir.

2.

El disierto con todas sus flores
En los dias serenos no igualan
La hermosura dival de mi Atala
Cuando tuve con ella que huir.
Ni tampoco las aves cantaban
Con tan dulce y veloz melodia
Se acabo para mi la alegria. . .
Sin mi Atala no puedo vivir.

3.

Yo cantaba los dias felices
Que debia pasar à tu lado ,
Y tenia tambien ideado
Nuestro rustico albergo ereguir.
Mas hay cielos que en vez de cabanas
Y en lugar de la dicha futura
Yo te dado infeliz sepultura...
Sin mi Atala no puedo vivir.

4.

Obstinada tu timida madre
Hizo un voto funesto à tu vida ,

Y te vistes à mi lado perdida
Sin quererme tus penas decir ;
El silencio fatal que tu pecho
Ocultaba de mi ternamente ,
lo he perdido , y te pierdo para siempre...
Sin mi Atala no puedo vivir.

5.

Bella imagen de un angel dormido ,
Presentaba mi amada que yerta ;
De guisnaldes y rosas cubierta
En la tumba la vi sepultar.
Ya perdida mi Atala , perezco
No olvidando jamas sus amores
De ella y mios terribles autores
Que la dieron la meurte fatal.

6.

Cuan en vano mi pecho se aguita
Recordando la hermosa existencia
De mi Atala que por inocencia
Con la muerte la vi yo luchar ;
Ya enfin un suspiro exalando
Mi miro y cayo desmayada ,
Y mi alma quedo aletalgada
Al quedarse mi Atala mortal.

7.

Que funesto aquel dia en que Atala
Con exanime voz me decia :
Adios, Chactas , y siempre confia
Que hasta el cielo mi amor llegara ;
Inclinando sus languidos ojos
Adverti que la vida perdia
Y yo envuelto en rabia gemia
No pudiendo a mi Atala salvar.

8.

Dulce Atala, mi bien, mi querida,
Donde estan ya los dias dichosos
Que tus ojos divinos y hermosos
Los tornabas a mi con placer.
Se ayuntoron a mi qual sombras fugaçes
Y en mi pecho dejaron gravados
Un recuerdo tan dulce y sagrado
Que jamas se podra obscurecer.

9.

De sus ojos el fuego brillante
Con la muerte a pajado quedo
Hay demi su mirar carinoso
Cuantes veces mi ardor alento.
Otras veces sensible a mi llanto
Pronto estubo a pagarme mi fe.
Hay su madre cual sombra la aterra
Ye a sus pies sin sentido quede.

10.

De mi Atala los rubios cabellos,
Esparcidos al viento los vi
Y en la tomba cual rosa yacia;
Arrancada en mañana de abril
Con mi llanto regue su sepulcro,
Y a su tacto temble de dolor
Mas que mucho si Atala ofrecia
A mis ojos la imagen de amor.

11.

Enterrada en pais estrangero
Nadie habra que de ti se conduela
A lo menos si el cielo quisiera
Para siempre mis penas oir.

Yo habriria la tumba al instante
Y a su lado tendria el reposo ;
Mas me engaña este mundo alevoso...
Sin mi Atala no puedo vivir.

12.

Yo me acerco a la lubrega tumba
Donde hace mi amante infelice
Y un acento divino me dice :
Ven, mi Chactas, no temas morir ;
Lisongera ilusion de mi dicha
Al cuchillo me lleva funesto ;
Mi cancion para siempre sera esta :
Sin mi Atala no puedo vivir !

Cette traduction littérale prouvera que le poëte andaloux ne s'est pas donné beaucoup de peine afin de reproduire la couleur de son modèle.

1.

Triste Chactas, qu'elle fut rapide la terrible illusion de ton bonheur! Abîmé dans un malheur sans terme, ne voir qu'un avenir fatal ! . . . Belle vierge, tu avais exposé ta vie pour me délivrer d'une mort sanglante ; mon refrain pour toujours sera : Sans mon Atala, je ne puis vivre!

2.

Ni le désert avec toutes ses fleurs dans les jours sereins, n'égalait la beauté divine de mon Atala, quand il fallut fuir avec elle : ni les oiseaux ne chantaient avec une mélodie si douce et si légère. La gaieté est perdue pour moi. . . Sans mon Atala, je ne puis vivre !

3.

Je comptais les heureux jours que je devais passer à tes côtés. J'avais aussi l'idée de nous choisir un asile rustique ;

mais, hélas ! à la place d'une cabane, et au lieu du bonheur promis, je t'ai donné une sépulture malheureuse. . . Sans mon Atala, je ne puis vivre !

4.

Opiniâtre et timorée, ta mère fit un vœu funeste à ta vie : tu t'es crue perdue près de moi, sans vouloir me dire tes angoisses ; c'est le mystère fatal que ton cœur me cachait par tendresse qui t'a fait mourir, et je te perds pour toujours !... Sans mon Atala, je ne puis vivre !

5.

Belle image d'un ange endormi ; ma bien-aimée reposait couverte de guirlandes et de roses : je la vis ensevelir dans la tombe. Atala perdue, je péris sans pouvoir oublier son amour ni le mien, cause terrible de sa mort !

6.

Combien mon cœur s'agite en vain par le souvenir de cette belle vie de mon Atala, que je vis par vertu lutter avec la mort : à la fin, exhalant un soupir, elle me regarda et tomba évanouie ; mon âme resta dans la stupeur à la mort de mon Atala.

7.

Funeste jour, où d'une voix éteinte Atala me dit : Adieu, Chactas, sois toujours sûr que mon amour arrivera jusqu'au ciel ; alors elle baissa ses yeux languissants ; je m'aperçus qu'elle perdait la vie, et m'enveloppant dans ma rage, je gémissais de ne pouvoir sauver mon Atala.

8.

Douce Atala, mon bien, mon amie, où sont les jours heureux où tes yeux divins, tes beaux yeux, se tournaient vers moi avec plaisir ? ils ont disparu comme des ombres

rapides, et laissent gravé dans mon sein un souvenir si doux et si sacré, que jamais il ne pourra s'obscurçir.

9.

L'éclat de ses yeux a fini dans la mort. Hélas! combien de fois son regard charmant a-t-il allumé mon ardeur ? Sensible à mes pleurs, elle était prête à me payer de ma foi, mais sa mère l'effraya comme un spectre, et je tombai sans vie à ses pieds.

10.

Les blonds cheveux de mon Atala, je les vois épars au gré des vents, et elle reposait dans la tombe comme un rosier déraciné dans une matinée d'avril. De mes pleurs j'arrosai son cercueil, à son toucher je frissonnai de douleur ! Mais faut-il s'étonner qu'Atala offrît à mes yeux l'image de l'amour ?

11.

Ensevelie dans une terre étrangère, personne ne pleurera sur toi ; si du moins le ciel voulait écouter mon éternelle plainte, j'ouvrirais la tombe à l'instant, et chercherais le repos auprès d'elle ; mais ce monde perfide me trompe. . . Sans mon Atala, je ne puis vivre!

12.

Je m'approche de la tombe lugubre où repose mon amante infortunée, une voix divine me dit : Viens, mon Chactas, ne crains pas de mourir : flatteuse illusion de mon bonheur, tu m'entraînes sous le couteau funeste, mon refrain pour toujours sera : Sans mon Atala, je ne puis vivre !

Pauvre Andalousie ! terre classique de la romance, faut-il que tu en sois réduite à emprunter tes com-



plaintes à la France ! Mais dans ton dénûment, tu ne pouvais mieux choisir la source où tu devais puiser, pour suppléer à la vie qui t'abandonne. Seulement il fallait mieux imiter... J'aurais pu m'éviter l'ennui de traduire ces lamentations décolorées ; mais j'ai regardé la romance entière comme un monument élevé à notre gloire littéraire, et je n'en ai rien retranché.

LETTRE XLVII.

SOMMAIRE.

La plus belle vue de Tanger. — Château fort au haut de la ville. — Vaisseaux européens qui louvoyent dans le détroit.—Ce que pense l'Arabe à cheval qui les voit passer. — Promenade autour des murs. — Conversations par interprète avec des Arabes de l'intérieur venus au marché. — Le voyageur dessine leur portrait et le leur donne. — Pourquoi ces hommes manquent-ils à leur loi ? — Tout est exception dans le monde. — Les trois Santon, saints mahométans.— Leurs austérités. — Que prouvent-elles ? — Révolution politique. — Scène dramatique entre l'empereur et son neveu. — Le pouvoir arbitraire s'abdique plus aisément que le pouvoir constitutionnel, parce qu'il est moins contesté. — L'esprit de contradiction explique la plupart des choses de ce monde.—Présentation au pacha.—J'y renonce.—J'assiste par hasard à celle du consul de Danemark.

A MONSIEUR BOUTELAUD.

Tanger, 16 juin 1831.

La plus belle vue de Tanger est, sans contredit, celle qu'on a près du vieux château qui domine la ville. L'aspect de cet édifice entièrement mauresque est des plus romantiques. Il sert de palais à l'empereur, lorsque ce soleil de Maroc vient luire sur Tanger. En sortant de la ville par la porte attenante à ce palais, à cette prison, à cette forteresse, à ce cloître, à cette mosquée (on peut donner tous ces noms au château de Tanger et tous sont également justes), on passe sous une voûte tortueuse, puis on monte une colline plantée d'aloès et de nopals, qui croissent là presque sans culture. Par cette route,

d'autant plus pittoresque qu'elle est plus dégradée, on arrive à un sommet d'où l'œil plane d'un côté sur la haute mer vers l'Océan, de l'autre sur la ville et sur les montagnes lointaines qui bordent l'horizon de Tanger du côté de la terre : cette vue est originale autant qu'imposante.

En ce moment, les navires de toutes les nations assiégent le détroit pour pénétrer dans la Méditerranée ; la porte de cette mer intérieure leur reste fermée par les vents contraires : des bâtiments de toutes grandeurs continuent à louvoyer depuis longtemps entre l'Europe et l'Afrique.

On voit avec un intérêt toujours nouveau ces messagers de l'Europe commerciale cingler non sans danger d'une côte à l'autre, tandis que l'Arabe du désert, aussi indifférent que sa monture au passage et aux préoccupations de ces voyageurs civilisés, lance au grand galop son cheval de race noble sur le sable de la plage, songeant avec orgueil à la généalogie de l'animal sans tache ; en même temps le musulman de Mogadore décharge ses chameaux près du puits creusé devant la porte qui conduit à Maroc. Tout cela est grand et poétique.

Je suis descendu de la colline par un chemin qui longe extérieurement les murs de la ville ; et j'ai été me poster devant ce puits, qui semblait placé là pour servir à jouer quelques scènes de l'Ancien Testament. Il n'est venu ni Rachel, ni Ruth ; mais des Arabes voyageurs, sortis de l'intérieur du pays pour

apporter leurs plumes d'autruches et leurs peaux de chacals au marché de Tanger, accoururent vers moi, attirés par la curiosité que je témoignai en les regardant. Mon soldat entra en conversation avec eux : ils lui firent plusieurs questions sur mon pays et sur le but de mon voyage. Les Africains prirent très-bien les réponses que je dictai à cet homme, et, lorsqu'ils furent parvenus à comprendre que je voyageais pour leur faire une visite par simple curiosité, sans aucun but commercial ni politique, ils conclurent de cette singularité qu'ils pourraient me demander de faire leur portrait et celui de leurs chameaux. Je tâchai de les satisfaire de mon mieux, et je leur laissai quelques esquisses, où ils parurent charmés de se reconnaître dans leur costume et de retrouver leurs bêtes favorites. J'avais cru jusque-là que tout Maure avait horreur de la représentation d'un être vivant.

J'ignore si ceux que je viens de rencontrer sont relâchés dans leur croyance, ou s'ils sont trop barbares pour avoir même l'idée du péché qu'ils commettent, ou enfin s'ils ont cru pouvoir déroger à leur loi en faveur d'un étranger dont la curiosité paraissait les flatter. Quoi qu'il en soit, en courant le monde, on ne trouve que des exceptions; ce qu'il y a de plus rare sur la terre, ce sont les règles générales; aussi je ne crois guère aux réputations qu'on fait aux nations. Les hommes de tous les pays, quand vous parvenez à les détacher un moment de leurs

cadres, se ressemblent plus que ne veut le croire l'orgueil du voyageur. Je me suis reconnu dans tous les peuples que j'ai visités, et mes voyages m'ont appris à m'étonner des ressemblances plus que des différences. Quelque dégénérée que soit une race, elle reste toujours assez près de son type primitif pour se trouver semblable à la race la plus perfectionnée. Tout progrès se paye comme tout pas rétrograde se compense, et dans notre liberté il entre plus d'illusion que de puissance d'action. Le compas qui mesure toute l'échelle de la civilisation humaine n'est pas aussi ouvert que la vanité des beaux esprits voudrait nous le persuader.

J'ai oublié de vous dire qu'en sortant du vieux château de Tanger, j'avais aperçu, sous la voûte d'une porte, trois saints mahométans. C'est une espèce d'hommes qui, à force d'austérités, s'attire la vénération des enfants du prophète : on les appelle ici des santons. Le triomphe de la volonté sur les penchants du corps m'inspire plus d'admiration chez les chrétiens que chez les mahométans. Pourquoi? Le sacrifice est le même, la difficulté vaincue est la même ; le moyen, le but du triomphe sont les mêmes; mais je juge autrement, ou plutôt je ne juge pas, je préjuge, et je ne veux pas devenir équitable. J'aurais peur de penser autre chose que ce que je crois : cette crainte est un tort de mon esprit. Corrigez-moi si vous pouvez, sans me rendre pire que je ne suis. Au reste, chez les Maures comme chez cer-

tains pénitents chrétiens, la vermine paraît être devenue un des attributs de la perfection religieuse : un saint mahométan de Tanger est aussi sale pour le moins que l'était le bienheureux Labre. Tous ces rapports, qui existent entre deux religions ennemies, font naître des doutes aussi difficiles à résoudre qu'effrayants à sonder. Si les vertus des saints ne prouvent plus la vérité de leur religion, sur quoi baserons-nous notre foi, et par quoi réfuterons-nous les croyances contraires à cette foi? Dieu sait que l'expression du doute que je hasarde ici m'est arrachée comme un cri de douleur. La vie intellectuelle de l'homme civilisé par la philosophie ressemble à une longue opération, pendant laquelle le raisonnement ne cesse de travailler à extirper la foi... Et le succès d'une telle opération c'est la mort.

On vient d'apporter ici la nouvelle d'une complète révolution dans l'empire de Maroc. Le neveu de l'empereur, qui était brouillé avec son oncle, a été proclamé souverain : devenu le maître par la volonté de l'armée, il a fait usage du pouvoir suprême en allant d'abord chercher à Maroc l'empereur déposé pour lui annoncer lui-même la révolution qui venait de s'accomplir contre lui à Fez. Voyant pâlir l'empereur détrôné, il ajouta : ne crains rien; tu vois ce que je puis, tu ne vois pas ce que je veux. A ces mots il dépose aux pieds de son oncle et de son seigneur les marques du suprême pouvoir, se constitue prisonnier entre les mains du souverain légitime

et lui offre l'assistance des troupes pour raffermir son trône ébranlé. Par cette action doublement généreuse il expose sa vie, car les soldats révoltés ne lui pardonneront jamais de les avoir livrés à leur ancien maître.

Telle est la scène qui fait ce soir le sujet de toutes les conversations chez les consuls européens. Dites-moi si à Londres et à Paris on s'entretient à l'heure qu'il est d'objets beaucoup plus intéressants? Je désire que le récit que je viens de vous faire soit exact : je suis sûr d'avoir répété juste ce qu'on m'a dit ; mais je ne réponds pas de la véracité des personnes dont j'ai reçu ces détails. Ils prouvent que le pouvoir suprême n'est pas une chose aussi désirable que nous l'imaginons, et qu'un despote renonce à la couronne plutôt qu'un roi constitutionnel. C'est peut-être la même raison qui rend la vertu plus facile à certaine femme très-jolie qu'à une femme laide. Celle-ci se pique au jeu et sacrifie tout au désir de plaire, parce qu'elle sait que c'est difficile ; de même un roi représentatif veut gouverner malgré les gens qui lui disent que cette fantaisie est contraire à l'esprit de la constitution. Son fantôme d'autorité lui est d'autant plus cher, qu'à chaque instant il se croit plus près de voir s'évanouir la fiction qui fait sa prétendue force. On s'attache avec la fureur de la fièvre à un pouvoir restreint et toujours contrarié, tandis qu'on abdique orgueilleusement une puissance illimitée... La faiblesse veut commander, la laideur veut

plaire, la vieillesse veut vivre : quiconque désire connaître à fond les vrais mobiles des actions humaines doit faire entrer pour beaucoup, quelquefois pour tout, l'esprit de contradiction dans ses calculs.

Notre consul m'a détourné du projet de me faire présenter au pacha de Tanger. On n'aurait pas manqué de donner à cette visite plus d'importance que n'en mérite une démarche de simple curiosité ; les Orientaux ne comprennent pas cette passion européenne : la curiosité ! Les circonstances politiques où se trouve ce pays rendent tout difficile. En renonçant à voir ce pacha, j'épargne d'ailleurs une somme considérable que m'auraient coûtée les présents d'usage.

J'ai été dédommagé de mon sacrifice par un hasard heureux. En passant à travers une des rues intérieures de la ville, je vis un attroupement que je crus une émeute populaire, et qui était un rassemblement de soldats, à ce que me dit mon janissaire (je ne sors jamais sans un ou deux hommes d'escorte, destinés à protéger, non ma vie, qui n'est point exposée, mais ma dignité). Je dois vous dire à cette occasion que le costume des troupes arabes ressemble tant à celui des gens du pays, qu'un étranger a peine à distinguer un soldat de tout autre homme du peuple. Mais les gens du pays ne s'y trompent pas comme nous.

Je demandai ce qui attirait la foule dans la rue

par laquelle je passais. On me répondit que j'étais devant l'habitation du pacha, qui dans ce moment recevait la visite du consul de Danemark. Le grand seigneur arabe était venu jusqu'à l'entrée de sa maison sur la rue, au-devant du chrétien, qu'il recevait là dans la première pièce du logis, non pour faire honneur à l'étranger, mais afin de souiller le moins possible les murailles mahométanes.

L'espèce de vestibule où se tenait cette espèce de cour était resté ouvert sur la rue. Ce n'est qu'un petit trou noir et carré, un peu plus grand qu'une alcôve. Le fond de cette soi-disant chambre ressemble à une niche ; il est élevé d'un ou deux degrés au-dessus du reste de la pièce qui est au niveau de la rue. Sur cette élevation, qui tient lieu de divan, on avait étendu un tapis ; là le vieux représentant de l'empereur, le pacha avec sa belle barbe blanche et les nobles plis de ses vêtements, était couché, fier comme un lion, pour donner son audience de cérémonie. Tous les grands personnages arabes de Tanger s'étaient rendus près du gouverneur afin d'assister à la solennité du jour, et de donner plus d'apparat à la présentation de l'envoyé danois. Ces personnages ne pouvaient tenir dans la chambre du pacha, ils refluaient au milieu de la rue, où ils restaient dans l'attitude du respect, les yeux tournés vers le trône. Là se trouvait aussi le fils du consul avec ceux du pacha. Ces derniers me parurent de petits polissons de douze ans, assez semblables à

tous les enfants du peuple qui courent les rues. Ce vieux pacha, m'a-t-on dit, a d'autres fils mariés ; je ne les ai pas vus. Je suis rentré chez moi très-satisfait de mon audience économique. Si j'avais dépensé beaucoup d'argent je n'aurais vu rien de plus, et je serais forcé de renoncer à rapporter une foule de jolies choses que j'aurai le plaisir de vous montrer à mon retour. Nous partons demain ou après-demain pour retourner à Gibraltar.

LETTRE XLVIII.

SOMMAIRE.

Récit de la traversée de Tanger à Gibraltar. —Saint-Roch. — Description du terrain neutre. — Chemin de Gibraltar en Espagne. — Aspect surnaturel de la contrée. — Ciel de Tanger. — Fraîcheur de la côte de Barbarie dans cette partie de l'empire de Maroc. — Aridité de la côte d'Espagne : celle-ci penche vers le Midi, celle d'Afrique vers le nord. — M. Caillé. — Son voyage. — Opinion du vice-consul de France à Tanger sur cet ouvrage. — Danger couru par M. Caillé dans cette dernière ville. — Police des libéraux dans l'empire de Maroc. — Parti que prend le conspirateur anglais. — Les terreurs de ce jeune héros de la cause populaire. — Il revient avec moi à Gibraltar. — Sa réputation parmi les officiers de cette garnison. — Sa fin. — Note.

A MISS BOWLES.

Saint-Roch, 17 juin 1831.

Hier nous avons déjeuné en Afrique, dîné en Angleterre et couché en Espagne. De Tanger à Gibraltar nous avons navigué sous l'eau, poussés par un coup de vent des plus violents que j'aie éprouvés, mais favorable. Néanmoins, notre barque était un peu frêle pour résister à une telle mer : au lieu de glisser sur les vagues, elle passait dedans. Nous avons fait en quatre heures une traversée de quinze lieues. Après nous être reposés à Gibraltar, autant du moins qu'on puisse se reposer quand on étouffe, nous avons pris une voiture pour nous faire conduire jusqu'ici, dans l'espoir d'y respirer et d'y dormir.

Saint-Roch est l'entrée de l'Espagne, du côté de Gibraltar ; le chemin qui sépare ces deux villes ne ressemble à aucun autre. La garnison n'a que cette communication par terre avec le continent; c'est une langue de sable qui sépare la baie d'Algesiras de la mer Méditerranée et réunit la presqu'île de Gibraltar au continent ; elle s'appelle, chez les Anglais, le terrain neutre. On croit à chaque instant que cette digue naturelle va se rompre et disparaître sous les flots. Quand on se retourne vers Gibraltar, on voit le rocher de Calpe du côté du levant ; de ce point il paraît si complétement à pic qu'on n'en croit pas ses yeux. Il y a quelque chose de surnaturel dans les sites de cette partie de l'Espagne ; c'est plus grand que l'aspect des terres ordinaires. Que de fois mes souvenirs me représenteront les colonnes d'Hercule avec leurs deux mers et leurs deux parties du monde ! !... Ce n'est pas sans regret qu'on peut quitter un climat comme celui de Tanger. Là l'air est chaud, mais léger ; les rigueurs de l'été sont adoucies par des vents vivifiants ; on y envoie d'Espagne les malades en convalescence. Les productions du sol rendent la chaleur plus supportable que sur les côtes d'Espagne ; on y a de bons fruits et d'excellent lait de vache. Le terrain penche vers le nord ; il abonde en sources d'eau vive et produit des pâturages qui fournissent du beurre comme on n'en a point dans toute l'Andalousie. L'incurie espagnole fait que, malgré le voisinage, le beurre de Tanger n'arrive ni

à Cadix ni à Séville. Celui qu'on se procure dans ces deux villes vient de l'Irlande : il est salé ; on le transporte et le conserve dans des boîtes de plomb.

Le ciel de Tanger est plus libre de toutes vapeurs, plus bleu que celui de l'Espagne et de l'Italie. Nulle part je n'ai trouvé des horizons si purs ; à chaque instant l'œil est trompé sur la distance par la transparence de l'atmosphère : c'est l'air le moins chargé de brume que j'aie respiré dans les contrées méridionales ; le détroit a au moins encore cinq lieues de largeur dans l'endroit où les deux continents sont le plus rapprochés l'un de l'autre, et néanmoins de chaque rive on distingue la côte opposée mieux qu'on n'apercevrait dans nos contrées les contours d'une montagne à une lieue de distance.

Avant de quitter Tanger, j'ai vu chez M. de Laporte, notre consul, la couverture et le sac de voyage de M. Caillé. J'avais beaucoup entendu parler à Tanger de cet intéressant voyageur, qui par son opiniâtreté, sa patience, son courage, fait honneur au nom français. C'est ici qu'il a échappé à la vengeance des Maures en revenant de Timbouctou. Tout chrétien qui s'est fait musulman pour pénétrer dans l'intérieur d'un pays, et qui retourne ensuite dans son ancienne patrie, est regardé comme un traître et jugé comme un espion, c'est-à-dire empalé. M. Caillé a fait ce que personne n'avait pu faire avant lui, ni ne fera probablement après : car les difficultés et les dangers d'un tel voyage en surpassent de beaucoup le plaisir

et l'intérêt. M. de Laporte s'indignait avec moi de ce qu'il se fût trouvé des gens passionnés pour le dénigrement, au point de mettre en doute l'exactitude d'un récit frappant de vérité, et poétique par l'absence de toute prétention à l'éloquence. Ce style parlé fait l'illusion de la réalité. Notre consul m'a répété plusieurs fois qu'il avait lu lui-même les notes de M. Caillé, écrites au crayon sur des morceaux de papier soustraits à la vigilance des Maures par l'ingénieux voyageur, non sans exposer sa vie... Nous ne pouvions nous défendre d'un peu d'amertume en pensant à ce qu'une telle entreprise accomplie aurait rapporté de profit et d'honneur à M. Caillé s'il eût été Anglais. Il est très-honorable de pouvoir dire en Afrique, comme au Vaudeville : *Je suis Français !!...* Mais le plaisir que procure cette gloire n'est jamais si complet que lorsqu'on n'a rien à demander à la France.

Le conspirateur anglais n'a pas fait son voyage de Fez ; sur des avis secrets, il a pris le parti de retourner à Gibraltar avec nous. Ces messieurs, tout en s'efforçant de changer les errements des anciens gouvernements, conservent à leur profit les formes de la vieille politique. Je ne crois pas qu'il y ait de police de cabinet mieux servie que la leur. Cette inquisition libérale, armée de poignards à défaut d'autres instruments de torture, me fait croire à l'avénement de certaines personnes au pouvoir, mais douter de la régénération du genre humain et de la

moralité des nouveaux aspirants au pouvoir. Je vois les réformateurs possédés des mêmes passions que les hommes qu'ils attaquent : alors la dispute ne devient à mes yeux qu'une querelle de personnes. C'est par leurs vertus pratiques, ce n'est pas par leurs théories, que les apôtres chrétiens ont transformé le monde païen. Un déplacement de propriété et de privilèges changera le sort de quelques individus sans renouveler l'organisation des États. Tant que les hommes seront humains, les grands talents auront horreur de l'égalité, qui est la marotte des gens d'esprit médiocres, c'est-à-dire des sots, nécessairement envieux par faiblesse. La charité chrétienne pourrait seule nous aider à résoudre le problème, du moins approximativement. Mais je la vois plus loin de nous que jamais, car les chefs des nouvelles sectes religieuses, et des soi-disant nouvelles religions, me paraissent aussi méprisants que les premiers chrétiens étaient méprisés ; petite différence grammaticale, dont les conséquences morales et politiques sont immenses dans l'application.

L'apôtre révolutionnaire est donc revenu à Gibraltar en même temps que moi ; pendant toute la traversée il n'a pas eu un moment de tranquillité. On lui avait fait dire à Tanger que le gouvernement espagnol venait d'envoyer dans le détroit plusieurs bâtiments montés par des gardes-côtes ; même il savait que ces hommes l'arrêteraient jusque sur notre navire, au mépris du pavillon anglais que nous por-

tions, quitte à offrir ensuite toutes les réparations d'usage, en désavouant les agents subalternes de la police cotière ; mais ceux-ci n'en auraient pas moins commencé par fusiller M. Boyd, à qui les excuses de l'Espagne n'auraient pas rendu la vie !!... Il nous disait tout cela d'un air piteux, qui me donnait envie de rire, par le contraste de cette peur et de ce dévouement. Il reculait devant la partie difficile de son rôle de héros, qu'il avait choisi comme on prend un état, sans trop savoir pourquoi. Il pâlissait à chaque voile de bateau pêcheur qu'on voyait à l'horizon : quand un homme ne sait pas prendre une fois pour toutes son parti sur les périls de la grandeur d'âme, au lieu de travailler à bouleverser les États par amour pour le genre humain, il devrait se contenter de faire son devoir de citoyen à la place où Dieu et la société l'ont mis.

Il y a des gens qui me font haïr la générosité : la justice seule est toujours respectable, indépendamment du caractère des hommes qui l'exercent.

Pendant les quatre heures qu'il m'a fallu passer à Gibraltar pour remplir, selon l'usage, les formalités de police, j'ai pris des informations exactes sur cet intrigant. Il résulte de mes recherches que le personnage est aussi méprisé des officiers de la garnison anglaise, qui sont pourtant fort constitutionnels, pour ne rien dire de plus, qu'il est détesté du gouvernement espagnol. On le regarde à Gibraltar comme un homme nuisible même à la cause qu'il

prétend servir : il passe pour être peu délicat, surtout peu véridique ; enfin, les officiers ne veulent plus l'admettre dans leur société : c'est par conscience que je vous donne ces détails ; je veux vous mettre a portée d'apprécier à leur juste valeur les récits de cet homme. J'aurais pu retrancher de mes lettres les conversations que j'ai eues avec lui ; mais je ne voyage et n'écris que pour vous faire passer par toutes mes impressions et même par mes illusions.

Cette fois, je crois avoir dit adieu pour tout à fait à M. Boyd ; je suis en Espagne, et l'Espagne est fermée pour lui *.

* J'ignore ce qu'est devenu le matelot qui servait de domestique au conspirateur anglais ; mais depuis mon retour en France, j'ai appris que Boyd avait péri avec Torrijos. La police espagnole a su les attirer dans un piége avec quelques autres révolutionnaires réfugiés à Gibraltar. A peine eurent-ils mis le pied sur la terre d'Espagne, qu'ils furent arrêtés et fusillés à Algesiras, sans autre forme de procès. Tel est le sort auquel se serait exposé mon compagnon de voyage, et que j'aurais encouru comme lui, si nous avions cédé aux instances de Boyd pendant la traversée que nous avons faite avec ce malheureux jeune homme. Que d'horreurs éclairent le beau ciel de ces contrées !

LETTRE XLIX.

SOMMAIRE.

Le vent d'est. — Description de ses effets sur l'homme. — L'été des climats chauds. — Le corps et l'âme souffrent ensemble. — Le mal du pays, le désir de retrouver de l'eau fraîche, des arbres verts. — Ce sentiment magnifiquement décrit par le Tasse.—Tourments des croisés, de ces hommes du Nord campés devant Jérusalem.

A MISS BOWLES.

Saint-Roch, 18 juin 1831.

Le vent d'est recommence à souffler : c'est le fléau de l'Andalousie : il tue, ou du moins il flétrit tout : hommes et plantes ! et les animaux qu'il n'extermine pas, il les endort.

L'air a dans certaines contrées méridionales une action pernicieuse qu'il faut avoir éprouvée pour la croire possible. Ce venin est si subtil, si caché, qu'on y succombe avant de l'avoir reconnu : d'abord on languit, on s'affaiblit sans savoir pourquoi, puis on s'attriste, on se dit malade, on s'exagère ses souffrances, on se plaint pour se plaindre, sans croire à ses maux, enfin on meurt ; et l'on n'a pas souffert,

tout en s'inquiétant comme un malade visionnaire... Il n'exagérait donc pas, disent alors ceux qui survivent !... Voilà l'histoire de la plupart des hommes du Nord transplantés dans les pays du Midi.

Tout est douceur, parfum, volupté dans l'air qu'on respire ici ; le corps n'éprouve que d'agréables sensations qui le détruisent, mais la source du mal est dans l'âme. Point de grands efforts possibles, la vie restreinte à l'action physique : plus de courage, plus de volonté : apathique jusqu'à l'imbécillité, on devient fou de paresse : et pourtant la chaleur semble moins étouffante qu'à Paris ; même on la trouve légère ; dans l'aveuglement de la mort on se récrie sur le plaisir de vivre, tandis que c'est justement ce plaisir qui tue ; boire frais, respirer, dormir, tout est mortel, mais délicieux. Comment croire au danger, quand tout ce qu'on éprouve est jouissance ? sitôt que la brise du soir a rafraîchi l'atmosphère, on oublie l'action du feu qui vient de s'éteindre, et si les pierres et les métaux n'en conservaient l'impression toute la nuit, n'en exhalaient la flamme jusqu'au lendemain, si l'on pouvait enfin ne vivre que dans l'air et se détacher du sol, le soir venu, on se croirait sous un climat tempéré. Ce n'est pas au thermomètre qu'il faut mesurer l'action de la chaleur sur les êtres vivants : rarement, surtout pendant les derniers mois de l'été, s'élève-t-il ici à plus de 22 ou 24 degrés de Réaumur; mais c'est la durée de cette température qui la rend insupportable ; au bout de

quelques semaines, la terre exale des vapeurs si pernicieuses, qu'il faut être né sous cette zone pour pouvoir y vivre : il y a peu d'étés en France où le thermomètre ne monte aussi haut et plus haut qu'ici ; mais pendant combien de jours, et pendant combien d'heures chaque jour? D'ailleurs, que de semaines pluvieuses, que de nuages chez nous, que d'orages ne viennent-ils pas soustraire le corps aux influences de l'été !...

Ici l'été n'a point d'accidents, c'est pour cinq mois et plus que la chaleur s'empare de ce que vous respirez, qu'elle s'établit dans ce que vous touchez, dans ce que vous mangez, dans ce que vous êtes ; c'est pour quinze heures chaque matin que le soleil chauffe la voûte du ciel, comme celle d'un four ardent, et c'est pour toujours que le corps s'inquiète, s'énerve, que l'esprit s'endort ravi dans un délire passionné comme l'amour physique.

Cette pente de l'imagination à produire des extases n'a nul rapport avec la rêveuse mélancolie des esprits du Nord ; c'est moins noble, moins touchant, c'est plus actif, plus prompt, plus destructeur... La fièvre se sent partout, s'attache à tout : vous la respirez, vous l'exhalez : la fièvre, c'est la moelle de vos os, c'est vous !... Si vous ne fuyez, vous périssez. Voilà l'été de Gibraltar. Il y a beaucoup d'étrangers dont l'organisation ne peut le supporter même une année *.

* Au moment où le voyageur écrivait cette lettre, il avait

A la vérité les climats chauds dont je vous dépeins les inconvénients ont un avantage qui leur est propre ; sous ces zones brûlantes, faites trois lieues, montez de cent toises, vous avez changez de pays. Un rocher entre vous et le Simoun, un village élevé, où vous respirez un air inconnu à la plaine ; une colline boisée, la direction d'un vallon, vous rendent la vie ou vous enlèvent le reste de force qui vous aidait à souffrir. Votre corps, ouvert à toutes les impressions extérieures, se sent renaître sous un souffle vivifiant, ou bien il achève de s'anéantir par la continuité et le redoublement des influences délétères. Cette étonnante susceptibilité de nos organes fait de la vie, dans les pays chauds, une espèce de musique intime dont chacune est l'instrument, mais dont personne ne connaît la clef. On joue sa note dans le concert universel, comme les musiciens russes qui ne savent ce qu'ils font et produisent une harmonie divine. Mais cette harmonie tue comme les sons de l'harmonica que les personnes délicates ne peuvent supporter.

On succombe à l'abondance de la vie, on est trop heureux ! il faut mourir.

Malgré ces voluptés du climat, malgré la noblesse,

déjà le germe de la maladie qui se déclara plus tard et le mit à deux doigts de la mort. Il fut attaqué à Grenade d'une fièvre gastrique et d'une dyssenterie produites par la fatigue du voyage et la chaleur de la saison : il est rare d'échapper à ce mal quand il est aussi violent, et surtout lorsqu'il se déclare pendant la canicule.

la grandeur des sites, malgré la beauté des femmes, les hommes du Nord, avertis du danger au milieu de leur enivrement, sont quelquefois saisis d'un besoin subit et impérieux de revoir leur pays. La verdure manque aux sites du Midi, et le souvenir de la verdure devient un fantôme qui obsède l'imagination des hommes dépaysés ; si quelque coin de forêt leur retrace un moment la fraîcheur des paysages du Nord, c'est pour la leur faire regretter davantage ; on est poursuivi jusque sous ces arbres trop rares par l'éclat d'une lumière fatale, dont les dards percent le feuillage des liéges, des yeuses ou des autres arbres toujours verts qui forment les maigres futaies des contrées méridionales. Dans ces pays ont peut croire à la *fata morgana*, à la mythologie grecque, aux enchantements d'Armide et d'Alcine ; on rit des histoires surnaturelles, des pressentiments, des apparitions qui captivent les imaginations du Nord. Le soir même n'a plus de ténèbres assez épaisses pour éteindre la lumière dont l'éclat vous dévore, les insectes de la nuit, les vers luisants, les mouches lumineuses rayonnent à travers l'obscurité. D'autres continuent pendant la nuit une partie des bruits du jour : tels sont la cigale, le grillon, la sauterelle ; enfin tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez, vous brûle, vous dessèche, vous détruit ; la mort vous poursuit avec acharnement, l'eau même ne peut vous soustraire au feu ; chaque coup de rame fait jaillir de la mer des gerbes étincelantes : chaque

lame, en se brisant sur le sable, y répand une poussière lumineuse : vos yeux qui se ferment de fatigue et de peur, retrouvent encore dans leur éblouissement phosphorique l'illusion de la lumière, qu'ils s'efforcent en vain d'oublier. La brûlante pression des paupières sur l'iris en fait jaillir une nuée d'étincelles que la victime ne peut fuir, puisqu'elle voit renaître au dedans d'elle-même le feu qui l'environne et la consume sans qu'elle puisse échapper à cet élément destructeur.

Rien n'est effrayant comme l'état d'un homme saisi de la terreur de ce climat qu'il aime, mais qu'il redoute, parce qu'il sent la mort partout, et surtout sous l'apparence du plaisir.

S'il se joint à cette guerre des sens quelques inquiétudes morales, si aux maux que nous cause la nature la société ajoute sa malveillance, sa fausseté, son avidité, ses trahisons, alors l'enfer est trouvé et prouvé !... La vague tristesse du voyageur trouve un aliment et se change en un mal positif : le mal du pays. Cette maladie fait de prompts ravages, qui ne s'arrêtent que dans les moments où le patient sent qu'il avance vers sa patrie.

C'est au Tasse qu'il faut laisser peindre les fantômes de la fièvre, les ardeurs de la soif et les regrets dévorants des habitants du Nord mourant dans les pays chauds; je ne crois pas que les neiges de la Russie aient tiré de la bouche des pauvres Italiens à demi gelés une plainte aussi éloquente que les lamen-

tations dictées par le poëte de Sorrente aux hommes du Nord. La description des tourments de l'armée des croisés campée devant Jérusalem, les regrets de ces hommes enterrés dans le sable, brûlés sous le soleil du Midi sont trop connus pour trouver place ici ; mais j'y fais allusion afin de compléter par le souvenir de ces traits de génie la faible expression de ma pensée.

Adieu, aujourd'hui je souffre une partie des maux que je viens de vous décrire.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

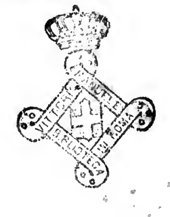


TABLE DES LETTRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

LETTRE XXXII.

A MISS BOWLES.

Séville, 16 mai 1831.

LETTRE XXXIII.

A MONSIEUR DE VIMEUX.

Séville, 16 mai 1831.

LETTRE XXXVII.

A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Cadix, 27 mai 1831.

LETTRE XXXVIII.

A MISS BOWLES.

Cadix, 29 mai 1831.

LETTRE XL.

A MISS BOWLES.

Tarifa, 1er juin 1831.

LETTRE XLI.

A S. A. R. M. LE DUC

GUSTAVE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.

Ce 2 juin 1831, à 8 heures du matin, sur le sommet de la montagne qui sépare Tarifa d'Algesiras.



LETTRE XLII.

A ***.

Gibraltar, 2 juin, à 2 heures après midi.

LETTRE XLIII.

A MADAME LA COMTESSE O'DONNELL.

Gibraltar, dimanche 5 juin 1831.

LETTRE XLIV.

A MONSIEUR HENRY HEINE.

Tanger, 11 juin 1831.

LETTRE XLV.

A MONSIEUR CHARLES NODIER.

Tanger, 12 juin 1831.

LETTRE XLVI.

A MADAME RÉCAMIER.

Tanger, 15 juin 1831.

LETTRE XLVII.

A MONSIEUR BOUTELAUD.

Tanger, 16 juin 1831.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

ABRANTÈS (duchesse d'). Mémoires ou souvenirs historiques sur Napoléon, la révolution, le directoire, le consulat, l'empire et la restauration, 25 vol. in-18.

—Le même ouvrage, 4me édition, 3 grands volumes in-8° à 2 colonnes.

— Mémoires sur la restauration, ou souvenirs historiques sur cette époque, la révolution de 1830, et les premières années du règne de Louis-Philippe, 7 vol. in-18.

— Catherine II, 1 vol. in-18.

— Une soirée chez madame Geoffrin, 1 vol. in-18.

— Histoire des salons de Paris, 6 vol. in-18.

— Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal, de 1808 à 1811, 2 vol. in-18.

— L'Exilé, une rose au désert, 2 vol. in-18.

CHATEAUBRIAND. Le congrès de Vérone. 2 vol. in-18.

MARTINEAU. De la société américaine. 3 vol. in-18.

GRANVILLE. Spas in Germany. 2 vol. in-18.

LA MARTINE. La chute d'un ange. 2 vol. in-18.

JANVIER. Traité complet des machines à vapeur. 1 vol. in-18.

KENNEDY (Miss). Romans traduits de l'anglais. 1 vol. in-18.

MICHEL CHEVALIER. Des intérêts matériels en France.

— Travaux publics.— Canaux. — Routes. — Chemins de fer. 1 vol. in-18.

FERRIER. Guide pittoresque et artistique en Belgique, avec cartes et plans. 1 vol. in-18.

— Description historique et topographique de Gand. 1 vol. in-18.

BAWR (Mme de). Les Flavy. 2 vol. in-18.

LA MENNAIS. Le livre du peuple. 1 vol. in-18.

